

MÉMOIRE
SUR
L'ASIE CENTRALE

SON HISTOIRE, SES POPULATIONS

PAR

GIRARD DE RIALLE

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
ET DES SOCIÉTÉS DE CALCUTTA, DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS)
DE SHANGHAI (CHINE), ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1875

MÉMOIRE

SUR

L'ASIE CENTRALE

SON HISTOIRE ET SES POPULATIONS

I.

Il importe, avant toutes choses, de bien définir le terrain sur lequel nous allons porter nos investigations; puis, comme l'homme n'est, en aucune façon, indépendant de la terre, qu'il est même soumis en toute occasion à l'action des milieux où il s'agite, nous devons esquisser avec un certain développement la nature des contrées qu'habitent les races humaines dont nous voulons nous occuper. La région que nous appelons ici Asie centrale est souvent désignée d'une façon générale par le nom de *Turkestan*. Cependant cette expression est à la fois trop vague et trop inexacte pour que nous nous en contentions. Il nous semble donc nécessaire de déterminer les limites géographiques dans lesquelles nous nous renfermerons.

A l'ouest, nous prendrons pour bornes la côte orientale de la mer Caspienne; au nord, nous ne dépasserons pas la vallée de l'Emba, le bassin du Yaxartes ou Syr-Daria, depuis

son embouchure dans la mer d'Aral jusqu'à la ligne de séparation des eaux de ses affluents les plus éloignés d'avec celles des torrents qui vont vers le lac Balkhach, ou qui servent à former les rivières qui traversent les grandes steppes kirghises ; à l'est, nous accepterons pour nos frontières celles que semble avoir adoptées Yakoub-Beg pour la récente principauté qu'il s'est taillée dans le Turkestan oriental (l'ancien Turkestan chinois), c'est-à-dire les déserts et les contrées qui le séparent de la Chine ; enfin, au sud, nous ne descendrons guère plus bas que la chaîne du Karakorum, celle de l'Hindou-Koh et ses vallées mystérieuses, celles du Koh-i-Baba et du Sefid-Koh et les montagnes qui séparent le pays d'Hérat et le Khorassan du pays de Merv et du grand désert de Kharezme. L'embouchure de l'Atrek, dans la Caspienne, sera le point où nous rejoindrons notre limite occidentale. Telle est la région que nous appelons et qui est bien réellement l'Asie centrale et qui, étant loin d'être peuplée uniquement de Turcs, ne mérite pas son nom ordinaire de *Turkestan*.

La nature s'y présente sous ses faces les plus diverses ; les climats y sont variés au possible, les contrastes s'y heurtent souvent d'une façon très-vive, et les saisons y ont fréquemment des exagérations remarquables. L'orient et l'occident présentent chacun des caractères bien tranchés ; en tirant du nord au midi une ligne suivant à peu près le 67° degré de longitude est, on divise ainsi l'Asie centrale en deux parties fort différentes : à gauche, c'est la région des steppes sablonneuses, des déserts salés, des lacs à l'eau saumâtre, traversée par le cours inférieur de deux grandes rivières, l'Oxus et le Yaxartes, qui transforment leurs rivages en oasis d'une grande fertilité, et par deux autres rivières moins importantes, le fleuve de *Merv* ou *Murgh-ab*, et le *Zerafchan*, qui arrose Samarkande et Bokhara, et qui tous deux n'ont plus assez d'eau ou assez de force pour repousser les sables amoncelés de la steppe et aller rejoindre l'Oxus, au bassin duquel ils appartiennent. A droite, c'est le pays des hautes

montagnes, des vastes plateaux, des lacs alpestres, des torrents, des glaciers, c'est le pays des vallées profondes et ombreuses, des villes entourées de jardins, des cultures plantureuses. Rien donc n'est plus dissemblable que le sont entre elles ces deux divisions naturelles de l'Asie centrale.

Si, d'autre part, on examine ces contrées au point de vue du régime des eaux, on se trouve en face d'une autre division : ce sont d'abord les affluents immédiats de la mer Caspienne, comme l'Emba et l'Atrek, l'un venant des monts Moukhadjar, derniers prolongements méridionaux de l'Oural, l'autre sortant du Daman-i-Koh, ou montagnes du Khorassan, anciennes montagnes du pays des Parthes. Autrefois, comme on sait, l'Oxus, sorti des lacs du plateau de Pamir et des sources des monts Bolor, parcourant un espace de 20 degrés de longitude, déversait ses eaux dans la Caspienne. Aujourd'hui, pour des causes controversées et qu'il ne serait pas utile de discuter ici, la grande rivière de l'Asie centrale apporte son imposant tribut à une autre mer intérieure, la mer d'Aral, que le Yaxartes l'aide à former. On doute que cette mer d'Aral ait toujours existé, et on a lieu de croire que c'est à la déviation du cours de l'Oxus, à une époque postérieure à l'expédition d'Alexandre dans ces contrées (aucun de ses historiens ne parle de cet important bassin), qu'elle doit sa présence au milieu des steppes du centre de l'Asie.

La région que nous étudions est donc en très-grande partie dépendante soit de l'Oxus, soit du Yaxartes. Celui-ci descend de l'extrémité occidentale de la chaîne de Thian-Shan (monts célestes), reçoit dans le *Ferghana*, ou principauté de Khokand, le *Naryn* qui, sorti d'une source voisine de la sienne, a coulé presque parallèlement à lui ; le *Djungal*, né à peu près dans les mêmes conditions, et tous les cours d'eau qui viennent des montagnes, séparant sa vallée du bassin du lac Balkhach et des steppes kirghises, ainsi que les rivières nées sur le versant nord de l'*Asferah-Tagh*, limite du haut Yaxartes et du haut Oxus. Jusqu'à sa

sortie du khanat de Khokand, c'est-à-dire jusqu'aux environs de la ville de Khodjand, le Yaxartes coule de l'est à l'ouest. Il fait un coude et prend dès lors sa direction du sud-est au nord-ouest ; il est entré dans la région steppienne, et contourne la région montagneuse, vers laquelle le rabattent les masses sablonneuses du désert, mais, arrivé à la hauteur du 45^e degré de latitude nord, non loin de la ville de Turkestan, les contre-forts du Kara-Tagh et du Bakarly-Tagh le contraignent à reprendre son cours de l'est à l'ouest et à se frayer un chemin à travers les steppes jusqu'à la mer d'Aral, dans la partie septentrionale de laquelle il se jette après avoir dirigé un de ses bras dans le désert. Ce bras, nommé *Yany-Daria*, va du nord-est au sud-ouest, et forme un canal, souvent à sec, qui se prolonge jusqu'au sud de la mer d'Aral, où il rejoint presque les embouchures de l'Oxus.

Celui-ci prend sa source sur les fameux plateaux de Pamir, et peu de temps avant de sortir de l'énorme massif montagneux qui environne ces plateaux, il réunit tous les cours d'eau qui descendent de l'Hindou-Koh, des vallées de Wakhân, du Chaghnan, du Badakchan, de Karateghin et de la chaîne du Kara-Tagh, il prend alors son cours vers le nord-ouest, et, coupant au travers des steppes, va se jeter au sud de la mer d'Aral, en formant un delta aux nombreux canaux.

Sans les sables et sans les irrigations, il recevrait d'autres affluents ; au nord, ce serait le *Zerafchan*, ou fleuve de Samarkande et de Bokhara, qui naît sur la pente méridionale de l'Asferah-Tagh, et qui, après avoir formé une oasis, la plus belle peut-être de la région, se perd, à peu de distance de l'Oxus, dans un lac marécageux, le *Denghiz* ; du reste, ce n'est que depuis quelques siècles qu'il cesse de rejoindre l'Oxus ; la partie géographique du Bundelesh, où il est désigné sous le nom de *Zishmand*, le mentionne parmi les affluents de l'Oxus *Hvejand* (Justi. *Manuel de la langue Zende*, p. 103, art. *Gau*) ; or le Bundelesh ne remonte vraisemblablement qu'à l'époque qui suivit la conquête de

l'Eran par les Arabes. Au sud, ce serait le *Khulm-Ab*, qui peut-être arrive parfois à atteindre l'Oxus; le *Balkh-Ab*, qui s'arrête épuisé presque au bord du grand fleuve qu'il atteignait jadis (*Bundeheesh*, édit. Justi, p. 29 : III, 10); ce serait encore peut-être le *Murgh-Ab*, qui part avec impétuosité et abondance d'eau du *Koh-i-Baba*, et cependant trouve dans les sables du désert de Kharezem un obstacle insurmontable à sa marche vers le bassin principal de la contrée, c'est-à-dire l'Oxus.

Les lacs alpestres du Pamir donnent naissance à d'autres rivières; mais celles-ci s'écoulent à l'opposite des cours d'eau que nous avons déjà signalés, et composent le régime hydrologique du Turkestan oriental; ce sont les rivières qui arrosent Kachgar, Yarkand, etc., et qui toutes se dirigent vers l'est. Elles se réuniraient, suppose-t-on, avec celles qui descendent des monts *Kouen-Lun* et avec celles que produit le *Thian-Shan*, pour former une seule rivière (le *Tarim*?), qui se jetterait dans un lac appelé *Lob-Nor* (?). Ce lac ou ce marécage cependant serait traversé seulement par le *Tarim*, qui coulerait encore plus loin à l'est, selon ce que M. Shaw a pu apprendre dans ses voyages dans le Turkestan oriental.

Revenant à l'examen du terrain, et cette fois au point de vue orographique, nous constaterons que les plateaux du Pamir constituent en quelque sorte le centre de la région. A l'est, ils se rattachent à la fois au Karakorum, et par là au système de l'Himalaya et à l'Hindou-Koh, qui se prolongent vers l'ouest, par le Koh-i-Baba et le Sefid-Koh, jusqu'aux montagnes septentrionales du Khorassan, elles-mêmes réunies par la chaîne de l'Elbourz aux systèmes du Caucase, des monts d'Arménie, du Zagros et du Taurus. Au nord du Pamir, la chaîne de l'*Asferah-Tagh* est jointe aux plateaux par les hauteurs du Karateghin, tandis qu'à l'est elle s'unit à la chaîne des monts Célestes (*Thian-Shan*), et à l'ouest elle va mourir dans les steppes qui séparent l'Oxus du Yaxartes. Vers l'occident, le Pamir projette un grand nombre de

rameaux, ou plutôt le vaste soulèvement qui l'a formé s'est étendu au loin dans cette direction, et les contrées qui sont appelées le *Wakhan*, le *Badakchan*, le *Tokharestan*, le *Karateghin* ne sont, à proprement parler, qu'un même plateau divisé par les diverses vallées qu'ont creusées les cours d'eau qui forment l'Oxus. Au nord de l'Asferah-Tagh, où se trouvent de considérables glaciers, s'élèvent les diverses montagnes du khanat de Khokand, étudiées récemment par M. Fedchenko (de Moscou), montagnes qui s'unissent aux nombreuses chaînes dominant la rive droite du Yaxartes.

Entre la mer d'Aral et la mer Caspienne, un soulèvement ancien a formé le vaste et désolé plateau de l'Ust-Urt, bordé au nord par les steppes du bassin de l'Emba et au sud par l'ancien lit de l'Oxus. Enfin, sur la côte orientale de la Caspienne, s'élèvent les chaînes peu importantes du grand et du petit Balkan.

Dans l'immense espace qui forme ce que nous avons appelé à partie ouest de l'Asie centrale, de vastes étendues sont occupées par des déserts de sables aussi arides et aussi dangereux que ceux du Sahara ou de l'Arabie. Sans l'Oxus, qui coupe cette affreuse région en deux parties, la désolation s'étendrait sur une étendue de 150 milles géographiques peut-être; mais ses eaux fertilisantes et abondantes ont fait pénétrer une longue mais étroite oasis à travers cette terre de malheur. La partie qui est au sud de l'Oxus s'appelle le *désert de Kharez̄m*, et celle qui est au nord est désignée par le nom de *désert de Kysyl-Kum*, c'est-à-dire du « sable rouge ». Le plateau de l'Ust-Urt n'est guère plus fertile; cependant il ne présente pas un caractère aussi horrible. Et ce qui augmente les terreurs de ceux qui doivent traverser ces déserts, c'est que l'hiver, couverts de neiges et de glaces, ils sont l'arène où se jouent les vents effrayants du nord, tout chargés des frimas du pôle et de la Sibérie, tandis que l'été ils sont la proie d'un soleil impitoyable et le réceptacle d'une chaleur effroyable à laquelle il est presque impossible

à l'homme de résister. Ce sont là des régions maudites, que dans beaucoup d'endroits des affleurements de sel rendent pernicieuses à la vie des êtres les plus infimes.

Aussi quel contraste entre ces plaines désolées et les vallées plantureuses des cours d'eau que les sables des premières menacent constamment! Combien l'homme tient à ses frais jardins, à ses champs verdoyants, quand, à quelques pas plus loin, il n'y a plus qu'aridité et mort!

On s'explique l'importance de chacune de ces oasis, les convoitises des tribus nomades rôdant dans les parties les moins désolées des déserts, les invasions dont les contrées fertiles ont été l'objet, et en même temps on conçoit la grande renommée de ces pays heureux dans l'histoire de cette partie de la planète.

II.

L'importance historique de l'Asie centrale est en effet considérable. Cette région fut très-probablement le berceau de la race aryenne, le théâtre de ses premiers agissements, et c'est là que des recherches ultérieures feront découvrir les monuments anthropologiques contemporains d'une race qui résumera par la suite en elle seule tous les progrès de l'humanité. Cette région a été et est encore le champ de bataille perpétuel de deux des grandes races humaines : des Aryas et de ces tribus de race ouralo-altaïque qui se précipitèrent périodiquement sur les centres de civilisation asiatiques ou sur l'Europe. C'est dans ces oasis dont nous parlions tout à l'heure que s'établirent quelques-uns de ces envahisseurs; c'est dans les déserts qui les entourent qu'errèrent encore aujourd'hui des hordes nomades semblables à celles qui, à la voix des Attila, des Djenghis-Khan, des Timur, s'élançè-

rent au pillage plutôt qu'à la conquête du monde civilisé d'autrefois. C'est sur les rives du Yaxartes et de l'Oxus qu'eut lieu cette lutte interminable entre les héros de l'Éran et les guerriers du Touran que l'Avesta confond presque avec la lutte des bons génies' contre les démons, et qui fournit à Firdousi l'immense dépôt de chroniques et de traditions nationales dont il fit sa grande et belle épopée du *Chah-Naméh*; c'est dans les mêmes contrées qu'à des époques moins obscures le grand Cyrus et plus tard le grand Darius combattirent les Scythes et les Massagètes, qu'Alexandre le Grand poussa ses dernières conquêtes; c'est de là que sortit la nation parthe qui fit trembler Rome, détruisit ses armées, victorieuses partout ailleurs, et reconstitua pour quelques siècles une de ces vieilles monarchies orientales qui floris-saient autrefois dans les plaines fertiles de la Mésopotamie; c'est par là que passèrent les tribus turques seldjoukides et ottomanes qui conquièrent l'Asie et renversèrent ce qui restait à Constantinople de l'empire des Césars, et les Mongols qui fondèrent sur les bords mêmes du Gange un État dont les souverains furent honorés à Delhi jusque dans ces dernières années.

Il n'est donc pas de contrée plus intéressante que celle-là, autant pour les races qui y sont en quelque sorte indigènes que pour celles qui y ont laissé des traces de leur passage. Cependant, avant d'examiner quels sont les hommes d'aujourd'hui, il nous semble nécessaire de jeter un coup d'œil attentif sur ce qu'étaient les habitants de l'Asie centrale à l'époque où les premiers documents historiques nous les font connaître.

C'est, en premier lieu, dans la région d'où sortent les cours d'eau qui forment l'Oxus, c'est-à-dire sur les plateaux du Pamir, que les traditions aryennes placent le berceau de notre race. Malheureusement ces pays sont peu connus, insuffisamment explorés au point de vue géographique et tout à fait vierges au point de vue des délicates investigations anthropologiques. Cependant nous sommes porté à

croire que c'est par là qu'il faut chercher l'*Airyana-Vaêja*, malgré l'opinion de MM. Justi et Kiepert, et la nouvelle opinion de M. Spiegel, qui penchent vers l'identification de cette contrée mystérieuse avec une partie des pays caucasiens. Mais ce n'est pas ici la place d'une discussion particulière sur ce point important que nous nous réservons de traiter ailleurs.

L'*Avesta* (*Vendidad, Fargard I*, édit. et trad. Spiegel. Leipzig, 1852), dans le passage qu'il contient touchant la géographie de l'Éran, cite plusieurs contrées qui sont incontestablement comprises dans le cadre où nous nous maintenons. « La deuxième, la troisième, la quatrième localité que nomme la table ethnique du *Vendidad* sont *Gâu* en *Çughdha*, *Môuru* et *Bâkhdi*, et il n'y a aucun doute qu'il faille chercher *Gâu* dans la Sogdiane, que *Mouru* soit la Merv extérieure, et *Bâkhdi* la Balkh actuelle... La cinquième localité est *Niçaya*, mais elle n'est pas à déterminer, puisqu'il nous est dit qu'elle se trouve entre *Môuru* et *Bâkhdi*, et il faudra donc la chercher quelque part à la hauteur de ces villes, du côté d'Andkhui, de Shibergân et de Meimana... La neuvième, *Khmenta* en *Vehrkâna*, est à peine douteuse : c'est le Gurgân-rûd et le pays d'Asterâbad. » (Spiegel *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 194, 195. Leipzig, 1871). Toutes ces contrées sont, suivant le texte zend, celles que parcourent les fidèles Mazdéens et que dans sa bonté crée pour eux le Très-Saint Ahura-Mazda, et où le terrible et malfaisant Anra-Mayniu introduit quelque plaie ou quelque vice qui force les Mazdéens à chercher un lieu de refuge à l'abri des attaques et des souillures du démon. Il ressort donc de cet important document que les Aryas ont occupé déjà à une époque très-reculée des localités qui aujourd'hui font partie de ce qu'on appelle à tort le *Turkestan*. La dernière localité colonisée par les Éraniens dans ce même premier *Fargard* du *Vendidad*, *Raiha*, bien que d'une identification très-difficile et très-controversée, a été acceptée pour les bords d'un fleuve de ce nom par Windischman

(*Zoroastrische Studien*, p. 187), qui se fondait en cela sur divers passages des Yasts du Khorda-Avesta, et M. Justi (*Beitraege zur alten Geographie Persiens*) pense qu'en plusieurs occasions on a voulu désigner ainsi l'Oxus; Burnouf a vu dans l'*Arang* du Bundelesh, le Yaxartes. Le même Bundelesh parle du pays de Ferghana, qui est actuellement le khanat de Khokand; enfin la ville de *Tâch-Kand* (la forteresse de pierre), actuellement la capitale des possessions russes dans le Turkestan, aurait été fondée à une date inconnue et très-éloignée par une colonie éranienne. Les géographes musulmans du moyen âge appellent fréquemment Tâch-Kand du nom de *Gang*. Or cette ville de *Gang* se trouve mentionnée plusieurs fois dans le *Chah-Nameh*; c'est tantôt la capitale d'Afrasiab, dont Kai-Khosru s'empare dans une campagne victorieuse; tantôt c'est une ville fondée par *Siyâvush*, prince éranien, dans son exil. Enfin, dans l'*Aban-Yast* (liv. 57) du Khorda-Avesta (5), *Kaiha*, forme baktrienne du mot moderne *Gang*, est citée deux fois comme une ville étrangère que le héros Taoça emporte d'assaut sur les vieux ennemis de l'Éran. On le voit, si au nord de l'Oxus l'élément ouralo-altaïque ou mongolo-turk s'était répandu, l'élément aryen ne faisait pas non plus défaut et luttait énergiquement contre les hordes descendues des steppes du Nord.

Les inscriptions que le grand Darius, fils d'Hystaspes, fit graver sur les rochers de Behistân et de Persépolis, afin de perpétuer la mémoire des fastes de son règne glorieux mais difficile, nous fournissent d'intéressantes énumérations des provinces soumises à l'autorité du Grand Roi. Plusieurs d'entre celles-ci appartiennent à la région qui nous occupe. Dans la grande inscription de Behistân, « la seizième province est *Uvârazmiya*; ainsi est-elle écrite au moins dans la première de Behistân; tandis que celle de Naksh-i-Rustem présente la forme voisine *Uvârazmis*. Cette différence est insignifiante, car elle ne modifie pas le sens du mot; la forme baktrienne *qâirizâo*, de son côté, s'en

écarte aussi seulement d'une façon peu importante. J'ai déjà exprimé souvent ma manière de voir sur la signification de ce mot : je tiens *uvâra* pour le néo-perse *khuâr* (médiocre, méprisable), que nous avons aussi dans *Choarene*, si bien que le tout veut dire : « terre déserte et aride », tandis que Burnouf le rend par « terre à fourrages », car il fait venir *uvâra* du vieux baktrien *gar*, « manger ». Ce pays avait donc de commun avec le *Khuârizm* actuel non-seulement le nom, mais la position. »

« La dix-septième province est *Bâkhtris*, la même contrée que les anciens nommaient *Baktriane*, le territoire de la ville de Bactra ou Balkh. On soulève quelques doutes sur la lecture du mot, à savoir si *Bâkhtris* ou *Bâkhtarîs* est la forme la plus correcte. En faveur de la dernière forme il y a cette circonstance, que *t* et *r* sont rendus par des signes distincts, tandis que l'ancienne écriture perse a coutume de rendre les consonnes *tr* par un seul caractère. En faveur de la forme *bâkhtris* il n'y a pas seulement la prononciation grecque *Βακτρία*, mais de la sorte s'explique aussi la forme baktrienne, *Bâkhdi*, simplement par la chute de l'*r* et l'affaiblissement du *t* ; de même les formes récentes *bahr* en huzvaresch, *bahl* en arménien, enfin le néo-perse *balkh*, peuvent venir très-aisément de *bâkhtris*.

« La dix-huitième province, *Çughdha*, se rattache de près à la Baktriane et est, comme on voit, l'ancienne Sogdiane. Là aussi le chef-lieu portait le même nom que la province, et jusqu'à ce jour ce nom a été conservé dans le mot *Sogd*. C'est le pays entre l'Oxus et le Yaxartes et la mention de cette province dans les trois listes de peuples démontre que la possession de cette province n'était rien moins que passagère, et qu'au temps de Darius les frontières de l'empire ne s'arrêtaient point à l'Oxus. La mention de la province de *Çughdha*, faite également dans l'Avesta, prouve en outre que la Sogdiane était considérée comme réunie à l'Éran non-seulement politiquement, mais encore religieusement. Nous pourrions en conséquence révoquer en doute que les propor-

tions ethniques aient été très-différentes alors de celles d'aujourd'hui. En ce temps-là aussi la majorité des habitants du pays devait être d'origine non éranienne, et seulement dans les villes et dans les places de commerce la population éranienne devait l'emporter. Une distinction existait évidemment dans les conditions d'alors : la population éranienne devait exercer sur la population non éranienne une suprématie accentuée. En huzvâresch, *Çughdha* est exprimée par *Çurik*, par là la Syrie n'est en aucune façon désignée, comme on l'a cru faussement (ce serait plutôt Surestân), mais bien la contrée *Sûrî* des Néo-Perses, dont *Firdousi* nomme le roi à côté du roi de Kaboul » (*Spiegel, loc. cit.*, t. I, p. 219, 220).

Outre ces grandes divisions officielles, *Darius*, dans le récit de ses expéditions contre les nombreux rebelles qui profitèrent de la crise où se trouva la Perse lors de la mort du faux *Bardiya*, du mage usurpateur *Gaumâta*, *Darius*, disons-nous, parle de nombreuses localités, de contrées, de peuples parmi lesquels plusieurs nous intéressent. « Ainsi *Varkâna* (II, 92), par quoi on n'entend pas uniquement la ville de *Gurgân*, comme nous le voyons par la ressemblance, mais bien, sans aucun doute, toute la région que les anciens appelaient *Hyrkanie*¹. Il semble que les *Hyrkaniens* étaient alors réunis aux *Parthes*, vraisemblablement en une seule satrapie, car ils commencent leur insurrection en commun..... La deuxième contrée est *Margus* (III, 11), le *Merv Shâhijân* d'aujourd'hui. » (*Spiegel, loc. cit.*, p. 225 et 226).

Enfin, les mêmes inscriptions parlent de tribus tatares, avec lesquelles *Darius* eut certains conflits. Ces bandes pillardes devaient inquiéter les frontières de l'empire, et, à l'époque de l'avènement au trône du premier roi de la branche cadette des *Achéménides*, prêter leur aide aux nombreux prétendants ou agitateurs qui troublèrent presque toutes les

1. V. perse *Varkâna*, zend *Vehrkâna*, « le pays des loups. »

provinces de la monarchie. On sait aussi que, vers le milieu du septième siècle avant notre ère, un de ces flots humains qui débordent de temps en temps des steppes de l'Asie septentrionale roula sur l'empire naissant de Médie et sur l'empire décroissant de Ninive. Cyaxare, après avoir dû plier devant l'invasion des Scythes et s'incliner devant leur chef Madyes, parvint à reconquérir son indépendance et à expulser les étrangers de son pays. On sait encore que Cyrus II, le grand Cyrus, fit plusieurs campagnes au-delà des limites de son royaume, certainement non pas autant par esprit de conquête que par l'effet d'une sage politique qui lui imposait de défendre de riches provinces, comme la Sogdiane, la Choraène, la Margiane et surtout la sainte Baktriane, théâtre de l'antique prédication de Zarathustra, contre les bandes turbulentes et avides des Massagètes et des Scythes, que les Éraniens désignaient par le nom générique de *Çaka*.

De ces Çakas Darius mentionne trois nations : les *Çaka Tigrakhauda*, les *Çaka Haumavarka* et les *Çaka Tyaiy Taradaraya* ; ces derniers, dont l'épithète signifie « d'au delà de la mer », sont généralement considérés comme étant les Scythes d'Europe, c'est-à-dire, par rapport à l'Éran, habitant au-delà de la mer Noire. Quand aux deux premiers, on est très-embarrassé ; cependant on a comparé les *Çaka Haumavarka* aux Scythes *Ἀμύργιοι* d'Hérodote ; mais cela est douteux ; pour les autres, on ignore qui ils sont. M. Oppert, dans son cours au Collège de France, voulut voir dans les *Çaka Haumavarka* les habitants ouralo-altaïques du Turkestan oriental, buveurs de haoma, c'est-à-dire de thé, comme le sont aujourd'hui les Kirghises et les Mongols, et dans les *Çaka Tigrakhauda*, des Scythes au bonnet pointu, comme en porte *Çakuka*, le *Çaka* qui est le dernier des vaincus de Darius, sur le bas-relief de Behistân. Malgré l'autorité de M. Oppert, nous ne répétons ces explications que sous toutes réserves.

Hérodote (VII, 84) constate également que ces Çakas étaient bien les Scythes pour les Éraniens, mais il est diffi-

cile de déterminer exactement où ils habitaient; il les cite généralement dans ses dénombremens à côté des Baktriens, par conséquent il faut les placer dans les régions orientales et septentrionales de l'empire perse. Contrairement à l'opinion de M. Oppert, une plaine du pays des Saces ou Çakas s'appellerait *Amyrgienne* (Hellanicus, fr. 171 : *Ἀμύργιον πεδῖον Σακῶν*); mais alors où placer cette plaine? la difficulté persiste, et peu de documents nous sont fournis pour la vaincre. Arrien (III, 8, et IV, 1, 4,) les place au nord du Yaxartes; Eratosthène (*ap.* Strabon XI), considère ce fleuve comme la limite entre les Saces et les Sogdiens; Strabon (XI) les fait venir d'au-delà du Yaxartes pour renverser le royaume grec de Baktriane. Cependant Hérodote place dans cette contrée les Massagètes, dont les frères Rawlinson (édition d'Hérodote) veulent faire, à tort selon nous, des Aryas, et qui ne furent jamais sujets des Perses. La place que Darius accorde aux Çakas dans son énumération, étant rapprochée de la Gandarie et de l'Inde, correspond parfaitement à la situation que leur reconnaît Ptolémée (VI, 13), qui les dit à l'est de la Sogdiane, au nord du mont Inaüs, c'est-à-dire de l'Himalaya, et par conséquent dans les pays de Kachgar et de Yarkand; ces Çakas appartenaient, croit-on généralement, à la race ouralo-altaïque. Dans l'armée de Xerxès, leur contingent était placé avec le contingent baktrien, sous les ordres d'Hystaspes, fils de Darius et d'Atossa, fille de Cyrus; ils étaient vêtus de pantalons, portaient sur la tête de hauts et roides bonnets pointus, et étaient armés d'arcs, leur arme nationale, de poignards et de haches d'armes ou *sagaris* (Hérodote, VII, 64). Déjà ils s'étaient bien conduits à Marathon, et Mardonius les choisit pour rester en Grèce avec lui. Leur habileté comme archers les avait fait choisir pour être placés sur les flottes du grand roi. Par suite de la décadence de l'empire perse, ils avaient recouvré leur indépendance un peu avant l'expédition d'Alexandre; mais, à Arbèles et plus tard, ils se montrèrent les fidèles et hardis alliés de Darius Codoman (Arrien, III, 8; IV, 4).

En ce qui concerne les Massagètes, ces nomades, d'après Hérodote (I, 201-204) vivaient au-delà du fleuve Araxes, du côté du soleil levant, en face des Issedoniens. On estime que ceux-ci étaient les Eleutes ou Kalmouks, et que le fleuve Araxes d'Hérodote est cette fois le Yaxartes. La description qu'en fait l'historien d'Halicarnasse se rapporte assez bien à cette rivière, sauf cette particularité, qu'un bras de ce cours d'eau se jette dans la mer Caspienne, ce qui conviendrait mieux à l'Oxus; mais Hérodote, n'ayant pas voyagé lui-même dans ces contrées presque inconnues pour les Perses eux-mêmes, a pu confondre les vagues renseignements qu'on lui donnait sur les fleuves de l'Asie centrale.

Hérodote affirme que les Massagètes étaient de race scythique, et plus loin il ajoute : « Les Massagètes ressemblent aux Scythes dans leurs vêtements et dans leurs mœurs; ils combattent à cheval et à pied, aucune des deux manières ne leur est étrangère; ils se servent de l'arc et de la lance, mais leur arme favorite est la hache. Leurs armes sont soit d'or, soit de bronze; ils emploient le bronze pour leurs pointes de lance, pour leurs pointes de flèche et pour leurs haches d'armes, et l'or pour leurs ornements de tête, leurs ceintures et leurs baudriers. De même dans le harnachement de leurs chevaux, ils leur mettent des poitrails de bronze et emploient l'or pour les brides, le mors et les plaques des joues. Ils ne se servent ni de fer ni d'argent, n'en ayant pas dans leur pays; mais ils ont du bronze et de l'or en abondance » (I, 215). Il est remarquable de trouver, à une époque relativement récente, des populations encore complètement en plein âge de bronze. Du reste, cela concorde parfaitement avec les découvertes archéologiques faites dans ces contrées. L'usage favori de la hache d'armes est également typique, car aujourd'hui encore, c'est l'arme en quelque sorte nationale du Kirghise.

La barbarie des Massagètes est démontrée en outre par la coutume qu'ils partageaient avec les Issedoniens (Hérodote, IV, 26) de faire cuire le corps de leurs parents arrivés

à un certain âge et tués à une limite fixée pour la vie, en même temps que du mouton, et de manger cet épouvantable mets. Cependant ils enterraient ceux qui étaient morts de maladie. Comme les hordes errantes des grandes steppes kirghises, ils se nourrissaient ordinairement du laitage de leurs troupeaux, ne cultivaient pas la terre, mais pêchaient beaucoup de poisson. Ils adoraient le soleil, auquel ils sacrifiaient des chevaux.

Le Khorda-Avesta mentionne en certains endroits des peuples ennemis des héros Mazdéens et très-probablement de même race que les Massagètes et autres Scythes. Ce sont d'abord les *Hunus* rapides de *Vaêçka* — *aurva hunavô vaêçkaya* —, qui luttent avec *Tuça* (le *Tus* du Chah-Nameh) et qui prient comme lui *Ardvî-Çûra* de leur donner la victoire (*Abân-yast*, 14, 15). M. Spiegel (*Commentar über das Avesta*, t. II, p. 510) qui penche fort vers l'explication de *hunu* par « fils » et qui se refuse à y voir le nom des Huns reconnaît pourtant que ce peut-être un nom propre et en combattant les identifications qu'on pourrait faire avec des peuples nord-asiatiques il oublie les *Hiung-nu* des Chinois dont nous parlerons plus loin. M. Justi (*Manuel*, et *Beitr. z. a. Geog. Persiens*) est plus affirmatif. Dans *Vaêçka*, M. Spiegel (*loc. cit.*), hésite à voir un nom de lieu ou un nom d'homme ; dans le second cas, ce nom se rapporterait à celui de *Vesa*, père de *Pîrân*, guerrier et prince de Khotan dans le Chah-Nameh ; dans le premier cas, au contraire, il faudrait, au lieu de *Vaêçka*, lire *vaeshaka*, qu'on trouve dans quelques manuscrits, et rapporter à ce mot le néo-perse *bésha*, huz. et parsi *vésha* « forêt ». Quoiqu'il en soit les Huns de l'Abân-Yast habitent dans le pays de *Kaṇha*, c'est-à-dire comme nous l'avons vu dans le pays de Tachkand.

Il est aussi plusieurs fois question du pays des *Varedhakas* et des *Qyaongas* conquis par *Vistaçpa* et son fils. D'après les légendes postérieures sur ces héros, ces contrées se trouvaient au Nord de l'Eran, par conséquent en pleine région altaïque.

Nous ne dirons rien des *Dánus* qui ressemblent trop aux mythologiques *Dánavas* du Veda pour avoir eu une réalité historique assurée.

Nous avons donc la preuve de l'existence de tribus de race tatare dans une grande partie de l'Asie centrale, à une époque reculée, et de leurs rapports fréquents et intimes avec les populations éraniennes de la même région. Malgré la mention qui en est faite dans le Bundelesh, le Ferghana est dans le même cas, ainsi que le reste de la vallée du Yaxartes; cependant l'élément aryen y a pénétré fort avant dès un temps assez éloigné, et y a constitué la partie sédentaire de la population; nous avons déjà parlé de la fondation de Tâchkand par les Eraniens, ou au moins de leur ancien établissement dans cette ville. Nous savons en outre que les Perses avaient établi sept villes fortifiées le long du Yaxartes pour maintenir les nomades; nous ne connaissons malheureusement que le nom d'une d'elles, *Kyreschata*, que l'on croit être la moderne *Khodjand*. Enfin de nombreuses ruines éparses dans le territoire de Khokand sont attribuées encore aujourd'hui aux anciens Baktriens et Sogdiens.

Ceci nous ramène à la Sogdiane, qui n'est, à proprement parler, aujourd'hui que la vallée du Zerafchan, mais qui pour Erathostène (*ap.* Strabon, XI) s'étendait de la rive droite de l'Oxus au cours du Yaxartes, et des pentes du Pamir aux steppes de la mer d'Aral. Pour Hérodote (VII, 66), pour Arrien (III, 8; IV, 1 et 17), pour Quinte-Curce (III, VII, VIII), comme pour Strabon (XI) et Pline (*Hist. nat.*, VI, 17), les Sogdiens sont semblables aux Baktriens, et appartiendraient comme ceux-ci à la race aryenne; cependant le nom de la capitale de cette province, *Maracanda*, incontestablement *Samarkande*, a une apparence anaryenne très-décidée. M. Vambéry (*Uigurische Sprachmonumente*, introd.) pense que ce nom est composé de deux mots ouïgours: *samir* « fort, riche » et *kand* « forteresse, ville. » Ce qui impliquerait l'existence en Sogdiane de très-

anciennes populations turkes. Mais nous pouvons admettre que les Aryas, ayant passé l'Oxus, leur limite septentrionale, à une date qui se perd dans la nuit des temps, avaient trouvé déjà établie, sur les bords fertiles du Zerafchan, une population de même famille que les nomades turkomans ou kirghises qui y amènent encore à présent leurs nombreux troupeaux; et qu'ils leur empruntèrent le nom de la localité qui devint aussi une des plus vieilles villes du monde.

Les Chorasmiens doivent avoir été dans le même cas, et leur situation géographique n'a point changé depuis Darius jusqu'à nos jours, c'est-à-dire qu'ils cultivaient les rivages plantureux et le riche delta de l'Oxus, comme le font encore les Tâdjiks agriculteurs du Khârezm ou khanat de Khiva. Les limites de cette province devaient être : au sud l'Hyrkanie et la Parthie, à l'ouest la Caspienne et les steppes qui l'entourent, au nord la mer d'Aral et le grand désert appelé en ce moment *Kysyl-Kum*, à l'est la Sogdiane et la Bactriane. Quand Alexandre de Macédoine poursuivit les débris de l'armée perse jusque dans ces régions, la Chorasmie s'était déclarée indépendante depuis quelque temps déjà et son prince national, Pharasmanes, fit sa soumission au conquérant grec. Le nom de ce roi, d'une forme absolument éranienne, indique que l'élément aryen avait conservé sa prépondérance sur le bas Oxus, et démontre que la séparation de ce pays d'avec le grand empire de Suse et de Persépolis n'était autre chose que le résultat d'un énergique courant d'idées dans le sens de l'autonomie, et non le soulèvement d'une race étrangère reprenant ses droits méconnus par des conquérants.

Quant aux Hyrkaniens, malgré leur voisinage et leur réunion en une seule satrapie avec les Parthes, probablement d'origine tatare, il n'y a pas de difficulté à les regarder comme tout à fait Aryens, abstraction faite des mélanges inévitables avec leurs voisins et alliés. « La position exacte qu'ils occupent dans cette liste (la liste des satrapies d'Hérodote, III, 117) est entre les Chorasmiens et les Parthes; on

peut donc supposer que leur territoire était adjacent à la Chorasmie et à la Parthyène; des écrivains postérieurs le fixent à l'angle sud-est de la Caspienne, la moderne province d'Asterabad, d'où ils l'étendent quelque peu diversement. Strabon donne à l'Hyrkanie une grande partie de la plaine basse à l'orient de la Caspienne, et le porte même au-delà de l'Oxus (*Djihoun*). Méla le fait tourner à l'ouest de la même mer, et fait confiner les Hyrkaniens avec les Ibériens et les Albaniens. Il ne peut cependant y avoir de doute que le cœur de la contrée fût toujours la région autour d'Asterabad, ou le district et la rivière du Gurgân conservent encore le nom des anciens habitants » (G. Rawlinson, trad. d'Hérodote, t. IV, p. 162-161). La capitale s'appelait *Zadrakarta* (Arrien, III, 25). Ce peuple disparaît, du reste, peu de temps après la chute de l'empire perse; et quand les Parthes, conduits par Arsaces et ses successeurs, chassèrent les Séleucides de l'Asie à l'est de la Mésopotamie, les Hyrkaniens furent sans doute absorbés par leurs anciens compagnons de révolte contre Darius et se confondirent sous la dénomination générale de *Parthes*.

Ceux-ci, bien qu'à peine compris dans le cercle que nous nous sommes tracé, méritent cependant une mention. Il a été démontré victorieusement que, tout en dépendant de la civilisation aryo-éranienne, ils appartenaient à une race de même famille que les Turks; et la présence, dès le règne des Achéménides, dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, de tribus de nationalité tatare au milieu de pays aryens ou profondément arianisés est un fait trop curieux pour ne pas être signalé dans un travail sur l'histoire des races humaines de l'Asie centrale.

Avant de nous occuper de la Baktriane proprement dite, citons encore une nation qui devait être établie non loin de cette province, la nation des *Ægli*. Dans l'énumération que fait Hérodote (III. 92) des satrapies et des tributs qu'elles payent au roi de Perse, la douzième satrapie comprend toutes les tribus baktriennes jusqu'aux *Ægli*. Ptolémée (VI,

12) place, sur les bords du Yaxartes, de certains Ἀῤῥαλοὶ, et Étienne de Byzance mentionne également des Αἰγγηλοὶ qu'il appelle un peuple *mède*, c'est-à-dire un peuple aryo-éranien. Les Baktriens auraient donc été en relation avec une peuplade de même race qu'eux-mêmes, établie au delà de la vallée de l'Oxus; peut-être dans le Ferghana ou khanat actuel de Khokand. Il n'y a du reste rien de surprenant dans ce fait, et nous verrons plus loin sur quelle vaste étendue de terrain les Éraniens se sont répandus.

La Baktriane est sans contredit la plus importante et la plus intéressante région de la contrée; malheureusement elle n'a pas encore livré les trésors scientifiques qu'elle recèle aux investigateurs modernes; les parties orientales en ont été à peine visitées par Wood dans son voyage aux sources de l'Oxus; cependant c'est par là qu'ont dû descendre des plateaux du Pamir les premiers Aryas, dans leur marche vers l'occident. La difficulté de traverser le bassin du haut Indus interdit en outre de supposer que les Aryo-Indiens sont venus directement du nord au sud; tandis que les passes bien plus faciles de l'Hindou-Koh et la vallée du Kophès (rivière de Kaboul) semblent la route naturelle de toute migration venant du Pamir. Toute cette contrée réclame encore un explorateur au courant des questions anthropologiques, glottiques et historiques actuelles. Et, plus bas, nous ne pourrions qu'à grand'peine donner une esquisse des races qui vivent encore autour des sources de l'Oxus. Les anciens, à leur tour, fournissent-ils des renseignements plus complets? Hélas, non. Les historiens et les géographes grecs et latins ne sont guère plus explicites que les vieux livres éraniens, dont nous avons extrait plus haut toutes les notions qu'on en pouvait tirer.

Il y a tout lieu de croire qu'à une époque reculée, certainement antérieure à l'avènement des Achéménides et à la fondation à l'occident de l'Éran d'une monarchie, il existait un état puissant dont la capitale était Baktres. Les traditions zoroastriennes, aussi bien que le Chah-Nameh, font

de cette ville le siège et le séjour de la dynastie des Kaïaniens ; c'est là que Zoroastre commence sa prédication et fonde le mazdéisme. D'autre part, certains historiens de l'antiquité, Diodore de Sicile (II, 6), Justin (I, 2), entre autres, racontent que Ninus, roi d'Assyrie, eut grand'peine à conquérir la Baktriane, qui était assez peuplée et assez forte pour repousser d'abord les armées innombrables du monarque ninivite et pour lui résister longtemps, quand celui-ci revint à la charge. Bien que ce récit provienne très-probablement de Ktésias, un des historiens les plus sujets à caution qu'on connaisse, on ne doit pas moins en tenir compte dans une certaine mesure ; car si l'on sait à présent fort bien que Ninus n'a jamais existé, l'invention gratuite d'un puissant empire dans cette contrée eût été trop hardie ; et la concordance de ce renseignement de source grecque avec les traditions éraniennes est fort concluante en faveur de notre thèse. On sait encore que les conjurés qui attaquèrent Sardanapale et investirent Ninive durent leur victoire en grande partie à l'arrivée d'une armée baktrienne. Hérodote enfin, dans son récit des conquêtes de Cyrus, bien que peu clair, s'exprime cependant de façon à laisser entendre que les Baktriens entrèrent dans l'empire perse, de bonne volonté et à titre d'alliés en quelque sorte. Ils furent toujours considérés par les Perses comme des concitoyens d'une grande bravoure ; et souvent la satrapie de Baktriane fut remise à un prince de la famille royale.

Le pays était assez exactement délimité. Au nord, c'était par l'Oxus ; au sud, par la chaîne du *Paropamisus* ou *Paropanisus* ; à l'ouest par la Chorasmie et la Margiane ; à l'est, seulement, il y a quelque incertitude ; en effet, si l'on sait que la Baktriane comprenait les vallées actuelles du Badakchan et de Koundouz, on ne sait trop s'il faut y joindre les hautes vallées du Wakhan et du Chaghnan, ainsi que les plateaux du Pamir. Il est croyable cependant que les monarques qui régnèrent à Baktres étendirent jusque-là leur domi-

nation. La nature du pays est très-variée, et Quinte-Curce en fait une description dont Burnes a si hautement reconnu l'exactitude, que nous ne pouvons éviter de la reproduire ici :

« Il y a dans cette province des terroirs de bien des natures différentes. En certains endroits, tout est couvert d'arbres et de vignes qui portent en abondance des fruits excellents ; un sol gras par lui-même y est arrosé par une infinité de sources ; dans les terres les plus légères on sème du froment, les autres fournissent des pâturages aux bestiaux. D'un autre côté une grande partie du pays est ensevelie sous des sables stériles ; une horrible sécheresse rend ces lieux inhabitables et incultes : quand les vents de la mer Pontique viennent à souffler, ils bouleversent tout le sable des plaines ; et lorsqu'il est amoncelé, il montre au loin comme de grandes collines ; et toutes les traces de l'ancienne route disparaissent : aussi, quand on traverse ces plaines, on observe la nuit, comme dans une navigation, le cours des astres pour diriger sa route, et l'on voit en quelque sorte mieux dans l'ombre de la nuit qu'à la lumière du soleil ; d'où il vient que le jour on n'y saurait voyager, parce qu'on n'y rencontre aucun vestige qu'on puisse suivre, et que l'éclat des astres est obscurci par la poussière. D'ailleurs, si ce vent de la mer surprend quelques voyageurs, il les ensevelit dans le sable. Mais, dans les contrées plus fertiles, il y a une grande quantité d'hommes et de chevaux. Baktres, capitale de la province, est située au pied des monts Paropamisus ; la rivière de Baktres coule le long des murs ; et c'est elle qui donne son nom à la ville et au pays » (VII, 4).

Quinte-Curce se trompe ici ; c'est au contraire la rivière qui emprunte son nom au pays, selon une coutume assez répandue dans l'Asie centrale.

Le même auteur représente les Baktriens sous des traits peut-être un peu moins exacts : « Entre toutes ces nations, les Baktriens sont les plus dispos : leurs esprits sans culture sont bien éloignés de la magnificence des Perses ; voisins du

peuple très-belliqueux des Scythes, ils sont accoutumés à ne vivre que de brigandage, et ils sont toujours armés et toujours errants. » Cette description convient à merveille à des nomades, et nous savons que dans la Baktriane, il ne manquait pas de tribus de ce genre. Arsaces, qui fonda l'empire parthe, était le chef d'une petite tribu de Daiens qui vaguaient sur les confins de la Baktriane et de la Margiane. Cependant il ressort de l'Avesta et du fait de l'existence de plusieurs villes en Baktriane, qu'une population sédentaire importante y était établie, mais, conformément aux indications du vieux livre éranien, encore quelque peu rattachée à la vie pastorale; les Baktriens, éloignés des antiques centres de la civilisation mésopotamienne, étaient restés dans cet état de rudesse et d'énergique simplicité dans lequel on trouve les Mèdes et les Perses au commencement de leur histoire et qu'ils abandonnent successivement sous l'influence morbide et corruptrice de la civilisation voluptueuse et sensuelle de Chaldée et d'Assyrie.

A côté des Aryas en grand nombre en Baktriane, il y avait peut-être quelques groupes de population ouralo-altaïque analogue aux Parthes; mais était-ce là tout? Les montagnes de la chaîne du Paropamisus (Hindou-Koh et Koh-i-Baba) étaient habitées par un peuple de mœurs primitives et presque sauvage. M. Ferrier (*Voyages et Aventures en Perse*, etc., t. I, p. 418) a visité dans cette région des cantons dont les habitants se vantent d'être aborigènes, parlent encore un dialecte éranien et pratiquent plutôt l'idolâtrie que l'islamisme; d'autre part on n'ignore pas que ces montagnes sont aussi la demeure de tribus appelées *Djemshidis*, c'est-à-dire descendants de Djemshid, un des rois légendaires de l'Éran, ceux-là sont éraniens à peu près certainement. Peut-être les précédents le sont-ils aussi; cependant il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'ils soient anthropologiquement les restes de population autochtone et primitive. Le Bundeshesh (xxxviii, 9. édit. Justi) mentionne l'existence de *Damîk* ou hommes de terre, évidemment des

troglodytes. Il n'est point besoin d'aller chercher, pour expliquer ce passage, le peuple des troglodytes de Ptolémée et de faire parler un vieux livre éranien d'hommes qui vivaient sur la côte africaine de la mer Rouge : hommes, pays et mer plus que probablement inconnus aux rédacteurs des livres zoroastriens. On est à présent d'accord sur ce point, c'est que partout l'humanité a passé par les mêmes phases dans son développement plus ou moins considérable, selon les milieux et les races ; de plus, nous comptons bien qu'un jour viendra où les contrées environnant le berceau présumé et probable de notre race, devenues accessibles aux recherches scientifiques de l'Europe, nous livreront des gisements précieux dans lesquels on retrouvera le véritable et primitif Arya avec ses instruments de pierre éclatée, d'os travaillé. Ces *Damîk* du Bundelhesh ne pourraient-ils pas être les représentants de ces âges perdus dans la nuit des temps ? Ce qu'il y a de positif, c'est que M. Ferrier a rencontré dans ces mêmes montagnes de la Paropamisade de nombreuses grottes ayant pu servir d'habitation et portant encore les traces du travail humain. La légende locale est que ce furent les demeures des premiers hommes, qui en furent chassés par les génies (*loc. cit.*, t. I, p. 436-437).

Revenons à présent aux révolutions qui agitèrent la Baktriane et qui contribuèrent à en modifier la population. On sait que ce fut Séleucus qui, après la bataille d'Ipsus, reçut pour sa part, dans l'héritage d'Alexandre, l'empire de toute l'Asie, sauf la Syrie et l'Asie Mineure (environ 301 av. J.-C.). Un de ses successeurs, Antiochus II, dit Théos, ne put conserver intact le royaume fondé par son grand-père : et quelques années avant l'an 250, vers 256, Diodote, gouverneur grec de Baktriane, et Eutydème, gouverneur également grec de Sogdiane, se révoltèrent heureusement ; le dernier reconnut d'abord la suzeraineté de Diodote. Le nouveau royaume de Baktriane se composa donc de cette province, de la Sogdiane, de la Margiane, de la Chorasmie à l'ouest ; au sud et au sud-est, de l'Afghanistan, du Belout-

chistan et du Pendjab. Un autre roi de Baktriane étendit même son empire sur le Kachemir. Ptolémée III, roi d'Égypte, dans la campagne qu'il fit en Asie et où il passa jusqu'à l'Oxus, confirma le roi de Baktriane et le roi des Parthes, lesquels, sous Arsaces, s'étaient aussi déclarés indépendants.

Tandis que les souverains Arsacides étendaient leur domination vers l'occident, les rois helléno-baktriens portaient leur empire jusque dans l'Inde. Cependant, vers l'an 150 avant notre ère, un roi parthe, Mithridate I^{er}, renversait cet empire en s'emparant de la Baktriane et ne laissait aux princes grecs orientaux que le Kabulistan et leurs possessions indiennes.

Or, déjà vers l'an 220 ou l'an 200 avant Jésus-Christ, un grand mouvement s'était fait dans le nord de l'Asie, et depuis cette époque les Scythes se jetaient périodiquement sur le royaume baktrien; ces barbares en se retirant laissaient des leurs dans les provinces septentrionales de l'État, et quand le roi parthe renversa le trône de Baktres il ne put établir son pouvoir sur la Sogdiane et la Chorasmie.

Des documents anciens sur cette période il ressort peu de choses, au point de vue ethnologique. Cependant Strabon (IX, 8) et Polybe (X, 48) placent sur le bas Oxus un peuple qu'ils appellent les Ἀσπασιάκται: on explique ce mot en le faisant signifier « les cavaliers », du zend *açpa*, cheval. Cela semble assez juste; mais cela ne prouve pas l'origine aryenne de la peuplade, évidemment nouvellement établie en Chorasmie, et probablement étant une espèce d'avant-garde des hordes tatares qui allaient bientôt s'abattre sur l'Asie centrale. Ces « cavaliers » devaient former un élément ethnique important, puisque Eutydème, lorsque après avoir succédé aux fils de Diodote il organisa son royaume, donna à une province le nom d'*Aspiones*, très-probablement allié à celui des Aspasiakai. Une autre province d'Eutydème porte aussi un nom fort curieux, celui de *Touroua*, dans lequel Lassen (*Indische Alterthumskunde*, t. II) a cru recon-

naître le nom du Touran. Disons néanmoins que cette forme est la simple transcription du mot zend *touroua*, *tûra*, *tura*, ennemi, adversaire, hostile d'où est venu dans les vieilles légendes éraniennes *Tûr*, nom du prince ennemi d'*Eraj*, éponyme de l'Eran, et qui devint à son tour l'éponyme des peuples du Touran.

Nous voici arrivés à une époque grave pour la contrée dont nous étudions les habitants anciens et modernes. Les steppes du nord de l'Asie, les gorges de l'Altaï et du Thian-Shan ne peuvent plus contenir leurs turbulentes populations, les fils d'Afrasiab vont se ruer avec rage sur les Éraniens et cette fois ne seront pas repoussés; leur marée toujours montante emportera sans cesse un morceau de terrain, jusqu'aux jours où le Gange et la Yamunâ se verront soumis à un empereur mongol et où un sultan turk entrera à cheval dans Sainte-Sophie de Byzance.

III

Vers cette époque les Aspasiakai, dont nous venons de parler, après avoir envahi la Chorasmie, pénétraient jusqu'en Hyrkanie en traversant l'Oxus de la bizarre façon que rapporte Polybe (*Reliquiæ*, X, 48), c'est-à-dire en profitant d'une cataracte dont la nappe d'eau, violemment projetée, formait une voûte sous laquelle les cavaliers des steppes pouvaient passer à pied sec; phénomène inconnu aujourd'hui sur tout le parcours de l'Oxus, probablement aussi fantastique du temps de Polybe qu'à présent, à moins qu'il ne se produisît dans quelque endroit du lit desséché qui s'étend de la mer d'Aral à la Caspienne. D'autre part, plusieurs nations sortaient des plaines d'au delà du Yaxartes, du véritable pays des Saces, et enlevaient à la monarchie parthe ce qui

avait été le royaume grec de Baktriane. Ces nations, incontestablement d'origine tatare, étaient au nombre de quatre, selon Strabon (XI, 8, 2), et se nommaient les Asiens, les Pasiens, les Tochaes et les Sakaraules. Les deux premières semblent être deux tribus fort proches, car le nom des Pasiens paraît être un composé d'un nom des Asiens, que Trogue Pompée (*Prolog.*, XLI et XLII) appelle les Asiens. Le nom des Tochaes a une physionomie quelque peu tatare, et il saute aux yeux que le vocable *Sakaraule* contient le mot *Çaka* ou *Sace* appliqué par les Perses du temps des Achéménides aux tribus du nord, selon les traditions éraniennes. Ces peuples étaient nomades, et Strabon dit du reste très-nettement (XI, 8, 8) que les Ahasiens (autre forme sans doute des Asiens et des Pasiens) et les Chorasmiens (c'est-à-dire les Aspasiakai de Polybe) étaient de la race des Massagètes et des Saces. A ceux-ci il faut joindre les Daiens, établis depuis longtemps dans cette région, puisque nous avons vu que le fondateur de la monarchie parthe, Arsaces, était de cette peuplade; Strabon (*loc. cit.*) les divise en trois tribus, les Parnes ou Aparnes, les Pissures et les Xanthiens; cette dernière dénomination, si intimement jointe à l'adjectif grec ξανθός (jaune), ne serait-elle pas d'origine hellénique et ne servirait-elle pas plutôt à exprimer l'impression faite sur les voyageurs européens par des hommes appartenant à ce que nous appelons encore aujourd'hui « la race jaune » ?

Leurs mœurs à tous présentaient encore les mêmes caractères de barbarie que celles des Massagètes au temps d'Hérodote (voir plus haut); l'anthropophagie y existait même à un degré plus grand; Pline le dit expressément (*Hist. nat.*, VI, 17): « Les Tochaes se nourrissent de chair humaine. » Et toutes ces hordes n'hésitaient point à employer, contre leurs ennemis, des flèches empoisonnées au moyen du venin des serpents ou du sang corrompu de l'homme (Pline, *loc. cit.*, XI, 53).

Déjà établis depuis longtemps sur les confins de l'empire

parthe, ces nombreuses tribus furent invitées par Phraates I^{er}, vers l'an 126 avant J.-C., à se joindre à son armée pour marcher contre Antiochus Sidetès, roi séleucide de Syrie; mais ces nomades tardèrent à se mettre en route et le monarque parthe vint à bout de vaincre son adversaire sans l'aide des Tatars; aussi, quand ceux-ci lui réclamèrent leur solde, se crut-il parfaitement en droit de la leur refuser. Les barbares de ravager aussitôt la Perse et la Parthie, et Phraates d'être contraint de les attaquer. Malheureusement pour lui, il avait incorporé dans ses troupes un corps de Grecs naguère au service d'Antiochus et fait prisonnier par les Parthes. Ce corps passa à l'ennemi sur le champ de bataille, et Phraates fut battu et tué. Que devinrent ces Grecs? On l'ignore. Imitèrent-ils leurs dix mille héroïques ancêtres et regagnèrent-ils, à travers mille dangers, les villes grecques du Pont-Euxin? ou allèrent-ils renforcer l'élément hellénique laissé en Asie centrale par Alexandre et qui avait donné des rois à la Baktriane et à la vallée de l'Indus?

Les envahisseurs saces continuèrent leurs déprédations sous le règne du successeur de Phraates, Artaban, qui périt en 124 avant J.-C. d'une blessure faite au bras par un trait empoisonné.

Son fils, Mithridates II, fut au contraire assez fort et assez heureux pour battre les ennemis de son père; mais il dut néanmoins leur abandonner la possession de l'Asie centrale, qui depuis cette époque n'a guère cessé d'être la proie des barbares nomades du Nord. Trogue Pompée nous informe que « les nations de Scythie, les Sarauques et les Asianiens s'emparèrent de Baktres et de la Sogdiane » (*Prolog.*, XLI). Par Sarauques (*Saraucaë*) Trogue Pompée entend certainement un peuple de Saces identique avec les Sakarauques (*Σακαραύκται*) de Lucien (*Macrob.*, § 15), dans le nom desquels on reconnaît le même mot *Saka* ou *Çaka* que nous avons vu dans le nom des Sakaraules. Ce ne fut pas probablement sans luttes intestines que les Tatars s'établirent dans ces régions; nous voyons en effet (*Trog. Pomp.*, *Prol.*,

XLII) les Asianiens donner des rois aux Tochaes, et les Saces, toujours chassés vers le sud, occuper les bords du lac Helmend et donner leur nom à cette contrée, appelée autrefois la Drangiane et désormais la Sakastène (Isidore de Charax, p. 9), d'où les noms modernes de Segestan, Seistan, Sistan, tandis que d'autres tribus de même race conquéraient les provinces actuelles de Kandahar, de Kaboul, et fondaient des royaumes indo-scythiques sur les bords de l'Indus.

Entre temps, les populations de la Sogdiane et de la Bactriane avaient conservé leur caractère éranien. Strabon (XI, 11, 3), qui, en sa qualité d'Helléno-Romain, avait tous les préjugés antiques sur les peuples étrangers à la civilisation dite *classique*, signale avec horreur les mœurs des habitants de ces contrées, qui, au lieu de brûler leurs morts, rite abominable pour les Mazdéens, les faisaient dévorer par leurs chiens, se méprenant ainsi sur la présence de chiens auprès du lit des mourants, cérémonie rappelant l'antique légende de *Sarameya*, le chien-vent emportant les âmes des décédés (Hermès Psychopompe); le même Strabon confond également les *tours du silence*, où sont déposés les cadavres selon le rite zoroastrien, avec des tours où l'on laissait mourir de faim les vieillards. Telles sont les erreurs que le géographe ancien répétait d'après d'ignorants voyageurs.

Mais revenons à nos envahisseurs du Septentrion.

Qu'est-ce qui avait poussé ces Saces à s'abattre ainsi sur l'Éran? Le même motif qui poussa plus tard sur l'empire romain les nuées de barbares qui le renversèrent, c'est-à-dire d'autres peuples expulsés de chez eux par de plus puissants voisins. Vers l'an 200 avant J.-C., un peuple tatar, celui des *Yue-Tchi*, fut chassé de ses domaines par les *Hiung-nu* (Huns), selon les auteurs chinois. La plus grande partie de ce peuple se dirigea vers l'ouest, et, après une lutte acharnée, déposséda un autre peuple nommé *Szu, Sai* ou *Se* des plaines qui sont à l'occident de la rivière l'Ili. Ceux-ci s'avancèrent jusque dans le Ferghana et sur les rives du

Yaxartes. Ils s'établirent également dans ce qu'on appela plus tard le *Turkestan oriental*, depuis Kachgar au nord-ouest jusqu'à l'Inde. Peu après, les Yue-Tchi, reculant devant les *Usun*, autre peuplade ouralo-altaïque, passèrent au nord des *Szu* et allèrent occuper les steppes qui s'étendent entre l'Oxus et la mer Caspienne. Ils n'eurent pas de peine à subjuguier les *Ta-hia* qui vivaient au sud-ouest du Ferghana, et qui ne reconnaissaient d'autres chefs que ceux de leurs bourgades ou de leurs tribus. Dans les divers peuples nommés par les historiens de la Chine, Lassen (*Geschichte der griech. und indo-skyth. Könige in Baktrien*, etc., Bonn, 1838) reconnaît les mêmes peuples désignés par Strabon et les auteurs classiques ; il voit, par exemple, les Saces dans les *Szu*, les Asianiens dans les *Usun*, les Daiëns dans les *Ta-hia* et les Tochaes dans les *Thu-ho-lo*.

En résumé, du milieu de cette avalanche de peuples, malgré le silence presque absolu des historiens grecs ou latins, il se dégage la série de faits suivants : à partir de l'année 126 avant J.-C., les Saces fondent un empire dans l'Asie centrale qui dure jusqu'au moment où les Yue-Tchi font invasion au sud de leurs résidences d'alors, c'est-à-dire environ vers le commencement de notre ère ; puis ces Yue-Tchi, que Lassen confond avec les Tochaes (*loc. cit.*, p. 250), constituent un royaume en Baktriane et en Sogdiane qui existe peut-être jusqu'à l'avènement en Perse de la dynastie des Sassanides ; auparavant ces Yue-Tchi avaient été divisés en plusieurs hordes errantes au nord du Caucase indien, la Paropamisade, qui ne s'étaient définitivement réunies que vers l'an 40 avant J.-C. On est tenté d'attribuer à ces dynasties tatares certaines monnaies trouvées dans ces contrées et portant comme emblème les unes un cheval, les autres un éléphant.

Jusqu'à ce que nous apprenions quelque chose sur les peuples de l'Asie centrale par les auteurs byzantins et par Mirkhond, l'historien des Sassanides, c'est à des fragments de l'encyclopédiste chinois Ma-touan-lin, publiés par M. Vi-

vien de Saint-Martin (*les Huns blancs*, Paris, 1850) et revus par M. Stanislas Julien, que nous devons quelques notions sur l'état de l'Asie centrale pendant les premiers siècles de notre ère et sur les mœurs des conquérants qui s'y établirent. Voici le premier de ces fragments :

« Les *Ta-Yue-Tchi* ou grands *Yue-Tchi* ont été connus du temps des Han (207 av. J.-C. à 200 ap. J.-C.) ; leur capitale est la ville de Lan-chi ; elle est située à 2 ou 3000 *li* (170 à 250 lieues) à l'ouest du Ta-Ouân (le Ferghana), au nord de la rivière Oueï (l'Oxus). Au midi sont les *Ta-hia* (Daïens) ; du côté de l'ouest les Yue-Tchi sont séparés des *A-Si* (Parthes) par un intervalle de quarante-neuf jours de marche ; au nord on trouve le *Khang-Kiu* (la Sogdiane). Le pays des Ta-Yue-Tchi est à 11600 *li* de Tchang-Ngan (un peu moins de 1000 lieues) et ne dépend pas du gouvernement général. On y compte cent mille familles. A l'est, jusqu'à la résidence du tchang-chi, il y a 6500 *li* (550 lieues). Le pays, le climat, les productions, les mœurs des habitants, les monnaies et les marchandises qu'on en tire sont les mêmes que chez les A-Si. Le pays nourrit le chameau à une bosse. Originellement les Yue-Tchi étaient nomades. Ils suivaient leurs troupeaux et changeaient de place avec eux, ressemblant sous ce rapport aux Hiung-Nu. Ils comptaient au moins cent mille archers ; si bien que, se fiant à leurs forces, ils méprisaient les Hiung-Nu. Ils habitaient primitivement entre le pays de Thun-Hoang (Cha-Tcheou) et le mont Ki-lian (au nord-ouest de Tchang-yé-Kiun). Après que le tchen-yu *Mao-Thun* eut attaqué les Yue-Tchi et que le tchen-yu *Lao-chang*, ayant tué leur roi, eut fait de son crâne une coupe à boire, les Yue-Tchi s'en allèrent au loin, passèrent au delà de Ta-Ouan, battirent les Ta-hia dans l'ouest et les soumirent (en 128-126). Leur chef établit alors sa résidence au nord de la rivière Oueï. Une petite partie de ceux qui n'avaient pu s'éloigner avec eux se mirent sous la protection des Kiang des montagnes du Midi et prirent le nom de *petits Yue-Tchi*. Les grands *Yue-Tchi* partagè-

rent le pays des Ta-hia en cinq gouvernements avec autant de chefs. L'empereur Wou-ti, ayant appris cette émigration des Yue-Tchi et sachant qu'ils étaient irrités contre les Hiung-Nu et qu'ils ne pouvaient cependant les attaquer seuls, conçut le projet de mettre ces circonstances à profit pour anéantir les Hiung-Nu. En conséquence, il envoya *Tchang-Kian* en mission chez les Yue-Tchi. Mais, comme ceux-ci étaient alors maîtres de Ta-hia, que le pays était riche et fertile, qu'ils y avaient peu à redouter les incursions ennemies et qu'ils vivaient tranquilles et heureux ; comme, en outre, ils se trouvaient fort éloignés des Han (de la Chine), ils n'avaient plus aucun désir de se venger des Hiung-Nu. Dès le moment que les Yue-Tchi se furent rendus maîtres du pays des Ta-hia, Tchang-Kian ne put obtenir le commandement de leurs troupes, et il s'en revint en Chine. Cent ans après (an 16 av. J.-C.), le prince de *Kouei-Chouang* (un des cinq chefs des Yue-Tchi), nommé *Kieou-tsieou-Khio*, attaqua et extermina les quatre autres princes, se constitua roi et prit le titre de roi de Kouei-Chouang. Il extermina les princes de *Po-ta* (Pukhtou ?) et de *Ki-pin* et s'empara de leurs royaumes. Il se rendit aussi maître du *Thien-tchou* (l'Inde). Depuis cette époque les Yue-Tchi devinrent une nation riche et puissante. Ils restèrent en cet état jusqu'au temps de la seconde dynastie des Han (221-263 de notre ère), où ils se trouvèrent confiner au nord avec les Jouan-Jouan et se virent exposés plusieurs fois à leurs incursions. Ils passèrent alors à l'ouest et s'établirent dans la ville de *Po-lo* (Balkh), à 2100 *li* (180 lieues) de *Po-ti-cha* (Peichavar). Par la suite, leur roi *Ki-to-lo*, prince brave et guerrier, leva une armée, passa au midi des grandes montagnes, fit une invasion dans l'Inde du Nord, et les cinq royaumes au nord de *Kan-tho-lo* (Kandahar ?) se soumirent à lui. Les gens de ce pays montent sur des chars à quatre roues, traînés par quatre, six, ou huit bœufs, selon la grandeur des chars... » Vers la fin du premier siècle de notre ère, un général chinois, *Pan-Tchao*, s'étant emparé du Turkestan

oriental soumit au tribut les petits états de l'Asie centrale. Les chroniques chinoises assurent même qu'il envoya un de ses lieutenants jusqu'à la mer Caspienne avec mission de pousser jusque dans l'empire romain, et que trompé par les habitants du pays sur la durée du voyage, celui-ci n'osa pas aller plus loin et revint en Chine.

Ce n'est pas seulement par le mot *Yue-Tchi* que les Chinois désignaient les conquérants des vallées de l'Oxus et du Yaxartes, mais encore par celui de *Yi-ta* ou *Ye-tha*, que l'on doit forcément rapprocher des *Iatii* que Pline (*loc. cit.*, VI, 18), au premier siècle de notre ère, connaissait dans ces mêmes régions, comme des *Iátao* ou *Iátaoi*, que Ptolémée (VI, 12), au deuxième siècle, y connaissait également. Nous devons faire remarquer que déjà la civilisation éranienne avait alors exercé sa favorable influence sur les hordes naguères barbares, sauvages même, qui avaient expulsé les Parthes de l'Asie centrale. Attirons également l'attention sur le coup d'Etat du prince de Kouei-Chouang, sur lequel nous reviendrons un peu plus loin ; ce coup d'Etat semble concorder assez bien avec le fait mentionné par Trogue Pompée que les Asianiens donnèrent des rois aux Tochares. Mais retournons de nouveau à notre savant chinois :

« ... Les *Yi-ta* habitent au sud et à 200 *li* de la rivière *Ou-hia* (Oxus) ; ils sont de la race des grands *Yue-Tchi*. Ils ont cinquante ou soixante mille soldats et sont regardés comme un peuple très-belligueux. A la suite de troubles qui eurent lieu anciennement chez les *Yi-ta*, les *Tu-Khiu* (Turks) envoyèrent chez eux *Song-Yu*, intendant général des troupes, pour prendre de vive force le commandement général du royaume. Leurs mœurs ressemblent à celles des habitants de *Tou-ho-lo* (Tokharestan). Au sud ils sont éloignés de 1500 *li* (115 lieues) du royaume de *Tsao* (Sogdiane) (ce qui met le pays des *Yi-ta* vers *Balkh* ou *Khoundouz*) ; du côté de l'est ils sont à 6,500 *li* de *Koua-Tcheou*. Dans les années *ta-nieï* des *Souï* (605 à 618 ap. J.-C.), ils chargèrent un

envoyé d'apporter le tribut. Je remarque que d'après l'ouvrage intitulé *Lieou-fan-liang-tien*, le prince de Hou avait pour nom de famille *Ye-tha* ; ses descendants prirent le nom de famille pour nom du royaume, et par suite d'un changement erroné on l'a appelé aussi *Yi-ta*. Il y a des auteurs qui, remontant à l'origine des *Ye-tha*, disent qu'ils sont de la race des *Tche-se* ; d'autres disent de la race des *Kao-tche* (toutes deux turkes-ouïgoures). De plus, Oueï-tsié, dans son ouvrage intitulé *Si-fan-ki* (Mémoires sur les barbares de l'Ouest), s'exprime ainsi : « J'ai interrogé des gens de ce royaume ; tous s'appelaient eux-mêmes *Y-tien*. »

La suite a été déclarée controuvée par M. Stanislas Julien.

Et plus loin le curieux passage qui mentionne la polyandrie, reste peut-être de cette promiscuité signalée par les auteurs classiques chez les nomades du nord de l'Asie, ou bien coutume prise par ceux-ci pour la communauté des femmes :

« ... Les *Ye-tha* sont de la race des grands Yue-Tchi ; d'autres disent que c'est une branche particulière des *Kao-tche*. Ils sont originaires des pays qui sont au nord de la Grande-Muraille ; et du sud du Kin-Chan (Altaï), d'où ils sont partis, ils vinrent, en passant à l'ouest du Khotan, établir la résidence de leur chef à 200 *li* au sud de la rivière Ou-hiu (Oxus), à 10,100 *li* de Tchang-Ngan (capitale du Chen-si). Leur roi faisait sa résidence dans la ville de *Pa-ti-yan*, qu'on nommait *Ouang-che-tching*, ou la ville de la Maison-du-Roi. Cette ville avait plus de 10 *li* en carré. On y voyait beaucoup de temples et de tours bouddhiques, tous ornés d'or. Les mœurs des habitants se rapprochent de celles des Tu-Khiu. La coutume est que les frères aient en commun une même femme. Si un mari n'a pas de frères, sa femme porte sur la tête un bonnet qui n'a qu'une seule corne ; s'il a des frères, le bonnet prend plusieurs cornes en proportion du nombre de ces derniers. Ils ajoutent à leurs vêtements des rubans et des cordons. Ils se coupent les cheveux ras. Leur langue n'est pas la même que celle des

Jouan-Jouan (Mongols ou Mandchoux?), des Kao-tche et des autres barbares. Ils peuvent être au nombre d'environ cent mille (guerriers). Ils n'ont pas de villes; ils émigrent avec leurs troupeaux pour chercher des eaux et des pâturages et se font de tentes de feutre. En été ils se transportent dans des cantons froids, en hiver ils recherchent des lieux tempérés. Leurs femmes habitent dans des lieux séparés et souvent parfois à des distances de 100, 200 et jusqu'à 300 *li* (de leurs maris). Le roi change successivement de demeure, et chaque mois il en adopte une nouvelle; pendant les froids d'hiver seulement, c'est-à-dire pendant trois mois, il n'émigre pas. La dignité royale ne passe pas nécessairement au fils aîné; si, parmi les fils ou les frères cadets, il y en a un capable à la mort du roi, il lui succède. Il n'y a pas de chariots ouverts dans ce pays, mais des chariots fermés; il y a beaucoup de chameaux et de chevaux. Les supplices sont extrêmement sévères. Un voleur, quelle que soit la quantité des objets dérobés, est coupé en deux par la moitié du corps. Les dettes se payent au décuple. A la mort d'un Ye-tha, si la famille est riche, on le dépose dans un tombeau formé de pierres amoncelées; si elle est pauvre, on se borne à creuser une fosse pour l'enterrer. On enterre avec le corps tous les objets qui étaient à l'usage personnel du défunt. Ces peuples sont cruels, vaillants, belliqueux; les régions de l'Occident, le *Khang-Kiu*, *Chou-le* (Kachgar), les *A-Si* (Parthes) et une trentaine d'autres petits royaumes ont été leurs tributaires, et ils ont ainsi formé un grand royaume. Les habitants contractèrent des mariages avec les Jouan-Jouan... »

La distinction faite par Ma-touan-lin entre la langue des Ye-tha et celle des autres tribus ouralo-altaïques ne nous semble pas suffisante pour distraire ce peuple du nombre des nations de cette race. Les rapports des dialectes mongoliques avec les dialectes tataro-turks devaient être difficilement perçus par un Chinois absolument étranger à la science du langage. Ce qui nous frappe davantage, c'est la similitude des mœurs des Yue-Tchi ou Ye-tha avec celle des Tatars

nomades actuels, tels que les Kirghises ou les Turkomans. Or, comme toutes les hordes qui s'abattirent sur l'Asie centrale depuis les temps historiques jusqu'à l'invasion de Tchenghiz-Khan semblent appartenir à la branche turkotatare de la race ouralo-altaïque, nous sommes fortement porté avec M. Vambéry à voir dans les Yue-Tchi l'avant-garde des nombreuses peuplades turkes qui parcoururent en conquérantes l'Asie centrale et occidentale pendant tout le moyen âge ; enfin, depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours on connaît des tribus turkes établies aux confins du Turkestan oriental, près du lac *Nob*, qui portent le nom de *Djeteh*, dans laquelle on peut voir sans trop de difficulté à la fois les *Gètes* des Massagètes et les *Ye-tha* susmentionnés.

Nous n'ignorons pas que M. Vivien de Saint-Martin voit dans les Yue-Tchi à la fois des *Djâts* et des *Thibétains*. Mais si le savant ethnologue et géographe identifie victorieusement ces Yue-Tchi avec les Huns blanc ou Ephthalites des historiens de Byzance, il est moins heureux, à notre sens, à l'endroit de cette théorie de l'origine commune des Yue-Tchi, des *Djâts* et des *Thibétains*. Au point de vue anthropologique pur d'abord, ces deux derniers sont trop peu connus pour qu'il soit encore possible de construire à leur sujet un système sérieux ; cependant nous pouvons, dès à présent, séparer nettement les *Thibétains* de la race ouralo-altaïque : celle-ci parle des idiomes polysyllabiques ou agglutinants, tandis que ceux-là ne sont encore, quant au parler, qu'au système monosyllabique (Fréd. Müller, *Allgemeine Ethnographie*, p. 19 et 356). D'autre part, les *Djâts*, qui n'ont pas de dialecte spécial, sont bien plus anciens au sud du Paropamisus, dans la vallée de l'Indus et dans la grande péninsule sub-himalayenne, que les Yue-Tchi, qui n'apparaissent même dans l'Asie centrale qu'au III^e siècle avant J.-C. Les *Djâts*, sous divers noms fort intelligibles, sont mentionnés dans les grandes épopées de l'Inde, incontestablement antérieures à l'événement du Bouddha, c'est-à-dire au VII^e siècle au plus tôt avant notre ère. En conséquence,

les Djâts, race anaryenne probablement, ne proviennent pas de l'invasion des Yue-Tchi ou Ye-tha. Quant à la parenté de ceux-ci avec les Thibétains ou Khiang, auxquels les comparent parfois les Chinois, nous ne pouvons l'admettre, à cause de l'énorme distance qui sépare les pays originels des deux peuples. L'Himalaya est la patrie de la race thibétaine, qui n'a projeté de rameaux vers le domaine des Ouralo-Altaïens que par les *Si-fan* des Chinois, qui habitent, descendants de montagnards, la région alpestre où le Hoang-Ho et le Yang-Tze-Kiang prennent leur source, et par les *Horpa* ou *Balti* dont on retrouve des groupes sur les confins de la Dzoungarie et du Turkestan oriental; tandis que les textes cités plus haut et empruntés à l'ouvrage même de M. Vivien de Saint-Martin (*les Huns blancs*, etc.) disent les *Ye-tha* « originaires des pays qui sont au nord de la Grande-Muraille, » c'est-à-dire des steppes de la Mongolie actuelle, bien éloignée du Thibet; le même texte ajoute que les *Ye-tha* partirent de l'Altaï pour leur conquête des bassins de l'Oxus et du Yaxartes, c'est-à-dire qu'ils sortirent des montagnes qui sont en quelque sorte le nid, la patrie primitive des Turks. Leurs rapports bons ou mauvais, peu importe, mais continuels avec les Tu-Khiu (Turks) et les Hiung-Nu (également Tataro-Turks) les rattachent quelque peu aussi à ceux-ci. Et si quelqu'un, des Thibétains ou des Ouralo-Altaïens, a pénétré chez l'autre, ce sont à coup sûr ces derniers, qui ont implanté de nombreuses tribus mongoliques dans les vallées occidentales de l'Himalaya.

Plin (*Hist. nat.*, VI, 7, 1) et Pomponius Méla (*De sit. orb.*, I, 9) connaissent déjà un peuple qu'ils appellent *Turcæ*, ce qui démontre que, bien avant la grande invasion historique des Turks au VI^e siècle dans la région que nous étudions, ce rameau de la race ouralo-altaïque n'était pas inconnu du monde romain; et Vambéry (*Hist. de Bokhara*, t. I. p. 12), d'après des géographes arabes, signale dans des temps reculés la présence près du lac Hilmend d'une tribu turke, les *Chaladj*, probablement venue avec les Çakas, qui

auraient été peut-être aussi des Turks. Mais revenons aux Ye-tha ou Yue-Tchi. Ces barbares subirent rapidement l'influence de la civilisation éranienne, florissante dans les contrées conquises par eux, ainsi que l'influence du bouddhisme, auquel il se convertirent; aussi les historiens byzantins, qui les appellent Huns blancs ou Ephthalites, les représentent-ils différents de mœurs et de type physique des autres Huns, qui avaient conservé l'apparence et la rudesse mongoliques. D'autre part, la constitution d'un empire unique par le prince de *Koueï-Chouang* (voir plus haut) n'était pas non plus ignorée en Occident, car les historiens arméniens Elisée et Lazare Parbe (voir Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 31) mentionnent le peuple des Kouchans, qui est très-certainement identifiable avec les Yue-Tchi. Le même Saint-Martin, dans son *Histoire du Bas-Empire* (t. IV, p. 254), résume en une note substantielle ce que l'on sait de plus important sur cette nation; nous n'hésitons donc pas à citer ici ce passage :

« Les auteurs orientaux donnent le nom d'*Haiathelah* ou *Haiathélites* au peuple qui, pendant la durée du v^e et la moitié du vi^e siècle, fut du côté de l'Orient le voisin et l'adversaire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, et qui fut soumis par les Turks vers l'an 550. Les Arméniens, qui font très-souvent mention des guerres que les Perses eurent à soutenir contre ces peuples, les appellent *Hephtal*. Ce nom est le même que celui des Ephthalites, *Εφθαλίται*, qu'on trouve dans Procope (*De bell. pers.*, I, 3) et dans les autres écrivains byzantins. Les Arméniens et les Grecs s'accordent à leur attribuer aussi la dénomination de *Huns*; mais, pour les distinguer des Huns plus voisins de l'Europe et sujets d'Attila, les Grecs les désignaient par le surnom de *blancs*, comme on le voit dans Procope (*De bello persico*, I, 3) : Τὸ Οὐννων τῶν Ἐφθαλιτῶν ἔθνος, οὕσπερ λευκοὺς ὀνομαζουσι, et dans Théophanes (p. 105) : Τοὺς λεγομένους λευκοὺς Οὐννους, τοὺς λεγομένους Νεφθαλίτας. Leur civilisation plus avancée, la douceur de leurs mœurs et la blancheur de

leur teint leur avaient valu ce surnom. Il est difficile de déterminer précisément à quelle race appartenait cette nation ; il est probable qu'elle se rattachait à cette race finnoise ou hunnique qui fut toujours très-mêlée avec les branches de la race scythique, de sorte qu'elle a pu offrir un certain nombre de peuples dignes de mériter sous le rapport physique, les éloges des historiens de Byzance. La puissance des Haïthélites s'étendit, selon les écrivains orientaux, sur le Kharizm et sur toute la Transoxiane ; l'Oxus les séparait de la Perse. On voit même, par les géographes arabes, que leur territoire se prolongeait au sud jusqu'à l'Hindoustan ; il comprenait même la ville de Badghiz dans le Khorazan. Cosmas Indicopleustes, qui écrivait au milieu du vi^e siècle, donne le nom de Hunnie à tout le pays qui séparait de son temps la Chine, qu'il appelle Tzinitzas, de la Perse et de l'empire romain. »

Nous attribuons, au contraire, à l'influence civilisatrice du milieu éranien et aux unions avec des familles de race aryenne la douceur des mœurs et la beauté physique des Ephthalites signalées ici. Le phénomène, du reste, se reproduit sans cesse dans cette région ; nous aurons encore mainte fois à le constater.

C'est au milieu du vi^e siècle, comme on vient de nous le dire, que les Turks proprement dits arrivent sur les bords de l'Oxus et s'y établissent. Les Ye-tha, ou Haïthal (forme persane), ou Ephthalites, sont repoussés jusque vers l'Indus et dans les montagnes du haut Oxus et du Kabulistan, où les trouvent encore le pèlerin bouddhiste chinois *Sung-Yun* au vi^e siècle, et sont remplacés, dans les luttes continuelles avec la Perse, par les nouveaux envahisseurs, qui pourtant ne semblent pas avoir fondé une grande et puissante monarchie centralisée, mais paraissent avoir divisé le pays en plusieurs principautés vassales d'un kakhan. Néanmoins, soit que dans les steppes du Nord aient pénétré des missionnaires des diverses régions de l'Occident et de l'Inde, soit qu'en touchant le sol de l'Asie centrale les nomades aient été plus

sûrement influencés par des doctrines supérieures à leur grossier fétichisme, vers cette époque nous trouvons le bouddhisme luttant parmi ces peuples neufs avec le mazdéisme, sans compter les nombreuses congrégations chrétiennes qui firent attribuer par Saint Jérôme à l'apôtre André la conversion des Sogdiens et des Saces. M. Spiegel (*Ost-Turkestan, Ausland*, 1867) signale, en effet, au VII^e siècle des tribus turkes des vallées du Thian-Shan, c'est-à-dire des Burutes ou des Kara-Kirghises (Kirghises noirs), converties aux lois de Zoroastre. Chez les Mongols, le dieu *Indra* importé par les bouddhistes porte, chose bizarre, le nom d'Ormuzd par suite probablement d'une confusion faite par ces barbares entre le grand dieu Hindou et la divinité suprême de l'Eran. Quant au bouddhisme des peuplades ouralo-altaïques, c'est un fait trop connu pour insister davantage.

D'importants éléments d'information nous sont fournis par ces voyageurs chinois, dont nous venons de citer un. Le plus célèbre de tous, Hiouen-Thsang, visita l'Asie centrale au milieu du VII^e siècle, au moment précis où la conquête musulmane allait tout transformer dans ces régions. Ma-touan-lin, d'autre part, nous vient aussi en aide, et les quelques extraits que nous allons donner serviront à composer en quelque sorte un tableau de la situation d'alors. N'oublions pas cependant que nous usons de couleurs et de croquis chinois, et que « la figure laide et ignoble » des peuples asiatiques, aux yeux de Hiouen-Thsang par exemple, ne signifie autre chose que ces peuples avaient une physionomie probablement aryenne, c'est-à-dire horriblement laide pour un Chinois. En premier lieu, nous pouvons constater que les vallées du Yaxartes et de l'Oxus sont sous la domination des Turks. *Ta-lo-sse* (Taras) et *Tche-chi* (Tâchkand), bien que gouvernés par de petits chefs locaux, rendent hommage au kakhan des Tatars. La vallée du haut Yaxartes est dans l'état décrit comme il suit par Hiouen-Thsang :

« Les hommes de Feï-han (Ferghana) sont d'un naturel ferme et courageux; leur langage diffère de celui des autres

peuples, leur figure est laide et ignoble. Depuis plusieurs dizaines d'années, ce pays n'a plus de chef suprême. Les hommes les plus puissants luttent entre eux à main armée et restent indépendants les uns des autres. Se sentant protégés par des rivières et des obstacles naturels, ils ont tracé les limites de leur territoire et occupent chacun une résidence séparée. » (Stanislas Julien, *les Pèlerins bouddhistes*, etc., t. II, p. 17.)

Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. I, p. 202) publie un extrait de Ma-touan-lin qui ne laisse pas que d'expliquer, de compléter et même de réformer l'observation de Hiouen-Thsang : « Quoiqu'à l'occident du pays des Wan (Ferghana) il y ait, jusqu'à celui des A-Si, des langues très-différentes, elles offrent de l'analogie et ceux qui les parlent s'entendent entre eux. Les habitants ont tous les yeux enfoncés et beaucoup de barbe ; ils sont habiles dans le commerce et ils ont beaucoup de respect pour les femmes ; dès qu'une femme a parlé, son mari s'empresse de la satisfaire. » On voit que ce que les Chinois étaient portés à considérer comme des langues très-différentes n'était à proprement parler qu'un seul idiome divisé en nombreux dialectes, et comme la description faite du physique de ces populations répond par deux caractères très-nets au type éranien, nous sommes conduits à voir dans les habitants du Ferghana, au VII^e siècle, des Tadjiks. Au reste, on a cru reconnaître ce nom dans celui des *Tiao-Tchi* qui, au dire des Chinois, habitaient sur le bord de la mer d'Occident (la Caspienne) et étaient soumis aux A-Si (A. Rémusat, *loc. cit.*, t. I, p. 215-216).

Hiouen-Thsang visite dans son voyage la ville de *Soutou-li-se-na*, située entre le Ferghana et Samarkande ; cette ville a été identifiée avec l'*Osruchna* des géographes musulmans, l'*Ora-tepe* actuel ; M. Vivien de Saint-Martin, dans son appendice géographique à l'ouvrage de M. Stanislas Julien (*Pèlerins bouddhistes*, t. III, p. 278), prétend que le nom véritable de cette localité serait *Satruchna*, pour le

sanscrit *Çatrughna* (?), et que cette ville aurait été une colonie d'Indiens bouddhistes. C'est là un point à signaler; mais nous devons constater aussi que l'élément indien avait dû être absorbé par l'élément indigène au VII^e siècle, puisque le voyageur chinois remarque que les mœurs et les habitants de *Sou-tou-li-se-na* sont en tout point semblables à ceux de *Tche-chi* ou Tâchkand.

De toutes les villes de l'Asie centrale, c'est Samarkande qui semble avoir été la plus importante aux yeux des Chinois. Ma-touan-lin donne la description suivante des mœurs des habitants de ce pays : « Les habitants du Khang-Kiu (Sogdiane) ont tous les yeux enfoncés, le nez proéminent et une barbe touffue. Ils excellent dans l'exercice du négoce. On adore Fo et on compose des livres en langues barbares. On fait étudier les livres aux petits garçons dès l'âge de cinq ans; quand ils sont plus grands, on les envoie apprendre à trafiquer et se mettre en état de faire de grands profits, ce à quoi ils réussissent presque tous. Ces gens aiment la musique. Le commencement de l'année est fixé chez eux au premier jour de la sixième lune. Ce jour-là, le roi et jusqu'aux hommes du peuple se revêtent d'habits neufs, se rasent les cheveux et la barbe, et se rendent dans une forêt qui est à l'orient de la ville, pour tirer de l'arc à cheval. Le jour où l'on veut terminer cet exercice, on suspend une pièce de monnaie d'or devant une feuille de papier, et celui qui l'atteint en tirant obtient le titre de roi pendant une journée. Ils adorent l'esprit divin et se montrent très-zélés dans le culte qu'ils lui adressent. Ils racontent que le fils de Dieu est mort à la septième lune, et que ses ossements ont été perdus. Chaque mois, les personnes consacrées au culte, et ce mois-là surtout les autres habitants sans distinction, paraissent revêtus de robes de laine noire; ils vont pieds nus en se frappant la poitrine, poussant de grands cris et versant des torrents de larmes. Trois cent cinq personnes, tant hommes que femmes, jettent de l'herbe et parcourent les champs en cherchant les os du fils de Dieu. Cette cérémonie

cesse au bout de sept jours. Il y a au dehors de la ville royale deux cents familles de gens qui se consacrent particulièrement au soin des funérailles. Ils bâtissent des pavillons dans lesquels ils nourrissent des chiens. Quand un homme meurt, ils vont chercher son cadavre, le déposent dans un de ces pavillons et le font dévorer par les chiens; lorsqu'il n'y a plus de chair, ils recueillent les os et les enterrent, mais sans les mettre en bière... Ils honorent Feou-Thou (Boud-dha); ils adressent des sacrifices aux esprits malins et exécutent des opérations magiques. » (Abel Rémusat, *Nouv. Mél. as.*, t. I, p. 228-230.)

« Les habitants de *Samokien* (Samarkande) se distinguent de ceux des autres pays par une grande habileté dans les arts et métiers. Les mœurs respirent l'énergie et la bravoure... Pour tout ce qui regarde la conduite morale et les règles de la bienséance, les peuples voisins et éloignés se modèlent sur eux. Le roi est plein de courage... la plupart de ses soldats sont de la race des *Tche-Kie* (?). Ils sont d'un naturel brave et impétueux et affrontent la mort avec joie. Quand ils combattent, nul ennemi ne saurait tenir devant eux », ajoute Hiouen-Thsang (Stan. Julien, *loc. cit.*, t. I, p. 18), qui dit encore plus loin (p. 59) : « Le roi et le peuple (de Samarkande) ne croient point à la loi du Boud-dha; ils font consister leur religion dans le culte du feu. »

Ces divers documents s'accordent parfois et parfois différent entre eux. Ils s'accordent à représenter les Sogdiens adonnés au commerce, à l'industrie, à l'étude, comme le sont les modernes Tâdjiks. Ma-touan-lin leur accorde le type aryen.

Parmi les cérémonies décrites par ce dernier, on reconnaît la grande fête éranienne du nouvel an, le *Nuruç*, encore à présent célébrée avec enthousiasme par les Persans. Mais les deux auteurs chinois diffèrent notablement sur la religion dominante à Samarkande. Hiouen-Thsang, d'accord en cela avec les faits connus, déclare la prépondérance du culte du feu, Ma-touan-lin, tout en faisant des Sogdiens des boud-

dhistes, leur attribue des rites qui n'ont aucun rapport avec les doctrines de Çakya-Muni. Qu'est-ce que ce deuil à l'occasion de la mort du fils de Dieu ? Il y a là quelque chose de semblable aux cérémonies funèbres des fêtes de Thammuz ou d'Atys, empruntées peut-être aux cultes sémitiques par la religion mithriaque à son déclin. Les pavillons où des gens consacrés à ce service impur déposent les cadavres sont incontestablement les lieux de sépulture adoptés par les Guèbres ; mais, chose bizarre, voilà l'encyclopédiste chinois qui répète l'assertion de Strabon, dont nous avons parlé plus haut, touchant la coutume de faire dévorer les morts par les chiens. Est-ce une erreur, comme nous l'avons dit, ou bien une de ces horribles exagérations mystico-formalistes dont l'histoire des religions nous offre quelques exemples ? En tous cas, cette habitude est complètement étrangère au parsisme actuel et au mazdéisme antique, et serait tout à fait particulière à la Baktriane et à la Sogdiane.

Lorsque Hiouen-Thsang arrive dans la vallée de l'Oxus, il y trouve que « les habitants (du *Tokharestan* ou *Tu-ho-lo*) sont d'un caractère mou et pusillanime ; leur figure est commune et ignoble. Ils ont quelques notions de la bonne foi et de la justice et ne se trompent guère les uns les autres. Quant à la langue parlée, elle diffère un peu de celles des autres royaumes. L'écriture se compose de vingt-cinq signes radicaux qui se combinent ensemble ; ils servent à exprimer toutes choses. Les livres sont écrits en travers et se lisent de gauche à droite. » (Stan. Julien, *loc. cit.*, t, II, p. 24).

Ce ne peut donc être l'écriture zende, qui se lit de droite à gauche ; c'est bien plutôt une écriture originaire de l'Inde apportée par la prédication bouddhiste.

Dans le royaume de *Fa-yen-na* (Bâmian) « les caractères de l'écriture, les règlements administratifs et les monnaies qu'on emploie dans le commerce sont les mêmes que dans le royaume de *Tu-ho-lo* (Tokharestan) ; la langue parlée est un peu différente ; mais, sous le rapport des traits du visage,

les deux peuples ont une grande ressemblance. » Stan. Julien, *loc. cit.*, t. II, p. 36.)

Un grand nombre de petits États sont cités dans la relation de ce voyage comme ayant fait autrefois partie de l'empire du *Tu-ho-lo*. Les habitants en sont dépeints comme farouches, cruels, et adonnés au culte des esprits.

Les *Tu-Khiu* (Turks) les ont soumis et les tiennent en vasselage; de même les pays de Ho-hou (Ghour), de Po-to-teh'vang-na (Badakchan), de In-po-Kien (Wakhan), de Khiu-lang-na (Kourana), de Ta-mo-si-t'ie-ti (?), de Chi-khi-ni (Chaghnan), dépendants des *Tu-ho-lo*, dont ils avaient adopté l'écriture, mais non la langue; « les hommes sont farouches et intrépides, sacrifient aux esprits malfaisants et sont d'une figure laide et ignoble; ils se vêtissent de laine. » Nous avons donc affaire là à toutes ces vallées des affluents de l'Oxus, qui, dans des temps troublés, gardent aisément leur indépendance. Ce que Hiouen-Thsang dit du pays de *Hi-mo-ta-la* (?), situé dans la même région, rappelle aussi par un trait un détail de costume déjà signalé chez les *Ye-tha* : « Les hommes sont violents et emportés et ne savent pas distinguer le crime de la vertu. Leur figure est laide et ignoble. Par leur conduite et leur extérieur sévère, leurs vêtements de feutre, de peau et de laine, ils ressemblent beaucoup aux *Tu-Khiu* (Turks). Les femmes mariées portent sur leur bonnet des cornes en bois, hautes d'environ 3 pieds. Devant il y a deux branches qui désignent le père et la mère du mari; la corne supérieure indique le père, la corne inférieure la mère. D'après celui qui meurt avant l'autre, elles enlèvent une corne; mais lorsqu'elles ont perdu leur beau-père et leur belle-mère, elles renoncent complètement au bonnet à cornes. » (Stan. Julien, *loc. cit.*, t. III, p. 197.)

Il ressort de tous ces détails que, si la culture indigène, et partant aryenne, avait persisté dans l'Asie centrale, celle-ci n'en était pas moins politiquement soumise aux Turks. Mais ceux-ci subissaient l'influence intellectuelle des habitants de race supérieure qui subjuguèrent peu à peu leur vainqueur.

La conversion de ces Turks au mazdéisme est un fait incontestable; le passage suivant le démontre :

« Les *Tu-Khiu* (Turks) adorent le feu; ils ne font pas usage de sièges en bois, parce que le bois contient du feu (c'est-à-dire leur paraît contenir du feu); c'est pourquoi ils ne s'y asseyent pas, par respect; ils se contentent d'étendre sur la terre des nattes doubles ou des tapis de peaux. » (Stan. Julien, *loc. cit.*, t. I p. 56.)

Malgré cela, malgré l'éranisation rapide des conquérants tatars, une ligne de démarcation assez tranchée existait entre les envahisseurs et les anciens habitants; et Ménéandre fait bien sentir cette distinction quand il dit que les Sogdiens avaient été soumis d'abord aux Ephthalites et ensuite aux Turks (*Fragm.* 18), ce qui, à notre avis, signifie que les Sogdiens d'origine aryenne n'étaient pas plus confondus avec leurs maîtres mongols ou tatars que ne le sont aujourd'hui à Samarkande, à Bokhara ou à Khiva les Tâdjiks éraniens avec les Usbeks de race ouralo-altaïque. Mais, comme dans les temps modernes, le gouvernement appartenait à la race conquérante, et l'ambassadeur de l'empereur grec Justin à la cour du grand khan turk Dizabul trouve à son passage, vers la fin du vi^e siècle, la Sogdiane soumise à un prince nommé *Maniah*, ce qui est plutôt le nom du titre dont il était revêtu, « car *maniak* est un mot turk signifiant *prince, noble, homme de qualité*, et qu'on retrouve encore avec une légère modification chez les Kirghises, qui donnent à leurs princes le titre de *manap* » (Vambéry, *loc. cit.*, t. I, p. 14). En outre, les auteurs musulmans nous apprennent que lors de la prédication armée de l'islam au delà de l'Oxus, c'est-à-dire au viii^e siècle, les Arabes eurent à combattre les princes de Beïkend, de Rametin, de Wardanzi, de Samarkande et de Ferghana, qui portaient le titre de *tarkhan*, ce qui, selon Vambéry (*loc. cit.*, t. I, p. 19), est un vieux mot turc pour désigner les gens libres de toute redevance, par conséquent les nobles. De cette même source

il découle pour nous que le pays était divisé en fiefs nombreux auxquels nous devons ajouter Bokhara, gouvernée par la reine *Khatun*, et le Kharezm, dont le roi semble avoir été le vassal du kaghan des Tatars Dizabul quand Zemarque, ambassadeur de Justin II, traversa le pays des *Chualites*, que M. Lerch (*Russische Revue*, 2^e année, 1873, p. 468-69) identifie avec les Kharezmiens et « les Chwalissi des chroniques russes ».

En résumé, c'est au vi^e siècle que les Turks (*Tu-Khiu*) s'ébranlent et se jettent sur l'Asie centrale. Pendant tout ce siècle et le suivant, ce pays est le champ de bataille des Khans turks et des rois Sassanides de la Perse. Cependant, nous venons de le voir, la victoire demeure aux premiers qui fondent un grand empire à la tatare, c'est-à-dire, composé d'une foule de petits états reconnaissant la suzeraineté du chef d'un état ou d'une tribu plus puissante. A cette époque, la capitale de ce premier empire turk oriental était au pied des monts Thian-Shan, un peu au nord de la ville actuelle d'Ak-su. Le trône du Kaghan était placé sous une tente faisant face à l'Orient ; à l'entrée principale pendait un rideau, sur lequel une tête de loup, armoirie de la tribu (cfr. plus loin la légende kirghise de la princesse et du loup), était brodée en or. Avant leur conversion partielle au mazdéisme les Tu-Khiu adoraient les éléments et les esprits, leur sacrifiaient des bestiaux et tenaient leurs prêtres, véritables *chamans*, pour des devins. Au milieu du vii^e siècle, un grand guerrier tatar, célèbre dans les récits de toutes les branches de la race turke dans l'Asie centrale, Oghuz-Khan, après avoir porté ses armes jusqu'au fond de la Sibérie, conquiert le Tokharestan et la vallée du haut Oxus et pénètre dans le Khorasan ainsi que dans l'Inde. Mais vers la même époque les Ouïgours, autre peuple turk, commencent à pousser les tribus déjà installées dans le Turkestan oriental vers l'ouest, et à jeter les fondements d'un puissant empire qui jouera un rôle si important plus tard. Enfin, à la fin du vii^e siècle, en 692, une invasion des Thibétains renverse l'état central

des Tu-Khiu et s'empare, pour peu de temps, des pays de Kachgar, de Khotan et d'Ak-sou.

La lutte acharnée des habitants éraniens et tatars des vallées de l'Oxus et du Yaxartes contre les missionnaires armés de la doctrine mahométane amena momentanément sur le théâtre de cette guerre politico-religieuse un élément nouveau. Les empereurs chinois des dynasties *Souï* et *Thang*, appelés par les divers principicules menacés, et comprenant la nécessité d'arrêter la marée montante de l'islamisme, qui des profondeurs de l'Arabie ne tendait rien moins qu'à couvrir le monde, les empereurs chinois portèrent leurs armes pendant les VII^e et VIII^e siècles jusque sur les bords de la mer d'Aral, probablement alors à l'état d'un vaste marécage d'eau salée, et même jusque sur les rives de la Caspienne; leurs armées introduisirent évidemment un nouvel élément ethnique dans l'Asie centrale.

Les frontières de l'empire chinois étaient alors sur le versant oriental du Pamir, et un grand nombre de petits chefs de la vallée de l'Oxus recherchaient la suzeraineté peu gênante de l'empereur de la Chine, auquel ils demandaient une investiture toute de forme, grâce à leur éloignement du centre de la monarchie. Le malheureux Yezdegherd, le dernier roi Sassanide, réclama l'aide du premier potentat de l'Orient, en 638, contre les musulmans. Hélas! sa demande fut repoussée, et la réponse ne lui parvint même qu'après sa défaite, lorsqu'il s'enfuyait en Sogdiane. Cependant la cour de Chine ne persista pas dans sa politique de non-intervention; un fils de Yezdegherd, réfugié dans le Tokharestan, dont les rudes montagnards de race éranienne défendirent longtemps la nationalité et la foi de l'antique Eran, Firouz, obtint le concours de la Chine, où il reçut par deux fois asile après ses défaites. Le gouvernement chinois avait pris assez au sérieux son intervention dans les affaires de l'Asie centrale pour diviser (sur le papier) cette région conformément aux règles de son administration. (Abel Rémusat, *Mém. de l'Acad. des insc.*, t. VIII, p. 103-104.)

Mais l'Islam l'emporta, et bientôt toute la région qu'habitaient les grandes hordes turko-tatares fut son domaine.

Avec la conversion des peuples de ces contrées au mahométisme commence pour ceux-là, comme pour celles-ci, ce que nous pourrions appeler la *période moderne* de leur histoire, période non moins agitée et non moins signalée par d'énormes révolutions ethniques que les précédentes.

IV

La lutte entre les mazdéens éraniens et tatars et les Arabes musulmans dura environ cinquante ans, mais se termina, hélas ! par la victoire de la religion sémitique sur la belle doctrine aryenne de Zoroastre qui avait su amener à elle les Turks vainqueurs et païens rien que par son énorme supériorité morale sur leur fétichisme informe. L'islamisme apporta la déchéance et la ruine dans des contrées et à des populations que leur situation et leur culture intellectuelle et matérielle appelaient à de hautes destinées civilisatrices. Jusqu'en 705, les Arabes établis dans le Khorasan et dans le pays de Merw, c'est-à-dire en Perse et en Margiane, ne firent guère que des incursions au delà de l'Oxus pour piller les opulentes cités de la Sogdiane et de la Chorasmie, enrichies par le commerce entre la Chine et l'Europe et par de nombreuses et florissantes industries. Ce fut alors que le lieutenant du Khalife dans cette région, *Kuteibeh ben-Moslem*, songea à faire la conquête définitive de la Baktriane, de la Transoxiane et de toutes les contrées au delà et à l'est du Yaxartes. Il commença par la vallée de l'Oxus, dont il prit possession sans trop de difficultés, car la capitale, Baktres ou *Balkh*, comme on l'appellera désormais, se rendit à lui sans coup férir et obtint ainsi du général arabe des con-

ditions très-favorables. Ce ne fut pas le sort de Beïkend, la grande ville commerçante de la Sogdiane, qui, après une grande bataille livrée sous ses murs et un siège de quinze jours, fut prise deux fois par les musulmans, livrée au pillage, et dont les habitants furent massacrés ou emmenés en esclavage. Pendant les années suivantes, les autres villes du pays furent soumises et traitées à peu près de même; Samarkande, entre autres, fut pillée, et une fille du dernier des Sassanides, du malheureux Yezdegherd, fut arrachée à son dernier refuge pour aller s'ensevelir dans le harem du khalife Welid. En 709, ce fut le tour de Bokhara, et en 711 Kuteïbeh alla imposer la loi de Mahomet aux habitants du Ferghana, et, traversant la chaîne du Thian-Shan par la passe du Terek, il s'en vint renverser les temples bouddhiques de l'Hexapole du Turkestan oriental. Cependant il ne put se maintenir dans ces contrées reculées, et l'empire des khalifes dut prendre le Yaxartes pour frontière dans cette direction.

Les habitants de l'Asie centrale, particulièrement ceux de la Transoxiane, supportaient impatiemment le joug des Arabes. Aussi, tandis que le Kharezme converti à l'islamisme jouissait d'une semi-indépendance garantie par les déserts qui entourent ce pays, les khans tatars du Ferghana entraînaient aisément à la révolte leurs sujets turks ou éraniens (742), le khan de Samarkande les imitait bientôt (746), et, avec l'aide de ses collègues du Ferghana et du Turkestan oriental, ainsi qu'avec le concours de l'empereur de la Chine, soulevait contre les lieutenants du khalife une formidable insurrection. Ce fut la dernière crise; après une victoire sur les musulmans, les révoltés furent battus complètement. *Nasr-ben-Sedjar* réduisit enfin tous les principules turks à l'obéissance et porta ses armes jusque dans la Kachgarie. Cet habile général sut employer dans ses campagnes, contre les chefs turks et leurs tribus nomades et turbulentes, l'élément sédentaire et éranien, les Tâdjiks, naturellement ennemis des Tatars, qui s'étaient seulement

depuis peu superposés à eux. Aussi, lorsque commença dans toute l'étendue de l'empire de l'islam la grande lutte entre les Ommiades et les Abbassides, les Turks se rangèrent vite sous les noirs étendards de ces derniers, qui furent également reconnus sans peine par les habiles princes du Kharezm.

Faisons remarquer qu'également à la même époque commença la grande querelle entre les Schiïtes et les Sunnites, qui eut plus tard une importance si considérable en Orient. Aux premiers se joignirent les partisans vaincus des Ommiades et les Éraniens qui ressentaient encore quelque patriotique sentiment d'opposition à leurs maîtres de Bagdad. Pour la même raison, l'élément turko-tatar dans l'Asie centrale, rassemblé sous les ordres d'Abou-Moslem, général des Abbassides, se jeta dans la secte sunnite.

Peu de temps après (767), les contrées que nous étudions furent agitées par un mouvement religieux intense, par la prédication de *Haschem-ben-Hakem Mokannah* ou le *Prophète voilé*. Cet illuminé, dont un sort plus heureux, des circonstances plus favorables, et peut-être un sens politique plus sérieux eussent pu faire une personnalité aussi importante pour l'humanité que Jésus ou Mahomet, ne nous est connu que par les récits des historiens musulmans orthodoxes; nous ne pouvons donc porter sur ses doctrines un jugement très-sûr. On pense pourtant que Mokannah, tout en conservant une sorte d'apparence musulmane, prêchait à ses disciples, « vêtus de blanc », une suite de dogmes empruntés aux divers cultes antéislamiques de l'Orient : le parsisme, le gnosticisme, le bouddhisme; on sait, entre autre choses, que Mokannah se donnait pour une incarnation de la Divinité déjà incarnée autrefois dans Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet, ce qui ressemble fort à la série des Bouddhas qui se sont manifestés depuis le commencement du monde; le parsisme, relativement moderne, possède un système analogue. Quoi qu'il en soit, toute l'Asie centrale, au sud comme au nord de l'Oxus,

accueillit avec enthousiasme les doctrines du prophète, qui cachait sans cesse ses traits divins sous un voile, et pendant douze ans les officiers des khalifes musulmans eurent à lutter en désespérés contre les nouveaux sectaires. Ce mouvement causa un grand mélange de population. Des aventuriers turks amenèrent aux divers partis des bandes de gens de leur race qui voyaient dans cette agitation de nombreuses occasions de pillage, et les riches contrées de la Sogdiane et de la Baktriane devinrent de plus en plus la proie des barbares du Nord. Mokannah, se voyant sur le point d'être pris dans la citadelle qu'il croyait inaccessible, se jeta dans un brasier ardent, après avoir fait périr toutes ses femmes; mais sa doctrine ne périt pas pour cela; au XII^e siècle plusieurs villages de la vallée de l'Oxus la professaient encore, et les Druses du Liban semblent encore constituer une secte qui pourrait ne pas être sans rapports avec celle de Haschem-ben-Hakem.

A peine cette grande perturbation avait-elle cessé, que Samarkande se souleva contre le fameux Haroun-al-Rechid, dont le fils fut contraint de livrer, pour rétablir son autorité dans ces pays, le gouvernement à une famille d'origine éranienne, aux Samanides. Dans les premiers temps de la domination musulmane sur les bords de l'Oxus, un noble baktrien, nommé *Saman*, et se disant descendant de Behram Tschubin, célèbre général perse de la famille royale des Sassanides au VII^e siècle, vint trouver à Merw le général Arabe *Assad-ben-Abdallah*, et se plaignit de ses compatriotes qui l'avaient chassé de Balkh. Accueilli avec faveur par Assad, qui lui fit rendre justice, Saman se convertit à l'islamisme, abandonnant ainsi la foi de ses pères et de sa race; il était resté jusqu'alors zoroastrien. Ses petits-fils furent pourvus plus tard du gouvernement de Samarkande, du Ferghana, de Tâchkend, etc. Enfin un enfant de ceux-ci, *Nasr-ben-Ahmed*, reçut un jour le pouvoir sur toute la Transoxiane et le Khorasan, pouvoir qu'il partagea d'abord et transmit ensuite à son frère Ismail, lequel étendit plus

tard son empire jusque sur la Perse presque entière. Le règne des premiers Samanides fut une véritable renaissance pour l'esprit aryen dans l'Éran oriental; les invasions tatars n'avaient laissé aucune trace; les envahisseurs avaient été définitivement absorbés par la civilisation et la race éraniennes; le mahométisme arabe, de son côté, n'avait recouvert celles-ci que d'un vernis superficiel. Ismail, en 903, avait battu et repoussé les hordes turques qui, suivant la route de leurs ancêtres, tentaient de revenir s'établir dans les riches contrées de l'Asie centrale; et Bokhara lui doit la haute renommée de culture intellectuelle dont elle jouit encore chez les Orientaux, bien qu'il y ait longtemps qu'elle ne la mérite plus... « Les efforts nationaux des Samanides éraniens ont aussi donné la première impulsion à la renaissance de la langue et de la littérature persanes. Depuis plus de deux cents ans proscrite par les dominateurs arabes, l'harmonieuse langue de l'Éran commença à refleurir avec un nouvel éclat sous Nasr et Ismail. Par contraste avec les peuples asiatiques musulmanisés plus tard, qui introduisirent dans leurs propres idiomes, avec la civilisation mahométane, une foule de vocables et de formes arabes, les premiers poètes persans ont eu cette énergique tendance au purisme qui donne tant de charme aux œuvres d'Abou'l Hassan Roudeki, et qui est le plus bel ornement de la magistrale épopée de Ferdousi. Plus tard cette direction patriotique fut malheureusement abandonnée, car sous les Seldjoukides les monuments littéraires abondent déjà d'expressions étrangères bien inutilement déguisées. Aux seuls premiers Samanides appartient la gloire d'avoir mieux mérité de la langue de l'Éran que tous les princes qui ont régné jusqu'à ce jour sur les peuples d'Asie parlant persan. » (Vambéry, *Hist. de Bokhara*, t. I, p. 76.)

Les successeurs du grand Samanide Ismail ne furent jamais à sa hauteur; ils ne purent donc continuer l'énergique politique de celui-ci contre l'élément tatar; en conséquence,

des généraux turks, des chefs de partisans venus des steppes d'au delà du Yaxartes se trouvent bientôt à la cour de Bokhara et à la tête des armées. En même temps, un peuple de race ouralo-altaïque, appartenant également au rameau turk, constituait dans le Turkestan oriental un empire très-puissant, celui des Ouïgours.

Avant d'aller plus loin, nous devons jeter un coup d'œil sur l'ancienne ethnographie du Turkestan oriental, naguère Turkestan chinois, et que nous appellerons aujourd'hui l'*Alt-Hissâr*, ou l'Hexapole, à cause des six villes principales qui s'y trouvent : *Kachgar*, *Yang-Hissar* et *Yarkand* d'une part, *Uch-Turfan*, *Ak-Su* et *Khotan* de l'autre.

Selon M. Shaw (*Visit to high Tartary*, etc., p. 22), la population autochtone des contrées qu'il a visitées (les trois premières villes citées) aurait été aryenne, et ce ne serait qu'aux invasions tataro-mongoliques que les habitants actuels de l'Hexapole de l'Asie centrale devraient leur langue turke. Nous ne sommes pas surpris de cette hypothèse; les Aryas, originaires probablement des vallées et des plateaux qui composent la région d'où sort l'Oxus, ont pu très-aisément détacher quelques groupes d'émigrants vers l'Orient, comme ils le firent avec tant de succès vers l'Occident. Ceux-là ne durent pas s'étendre bien loin, car ils eurent sans doute à lutter à la fois contre les Tatars du Nord, descendus des monts Thian-Shan, contre les Thibétains descendus de l'Himalaya, et aussi contre le désert où va se perdre le Tarym.

L'origine aryenne des autres cantons, de ceux qui entourent Uch-Turfan, Ak-Su et Khotan, nous paraît au contraire assez problématique. Les deux premières villes sont situées au pied de montagnes qui ont toujours été la demeure de tribus turkes ou mongoliques. Cependant Abel Rémusat, en ce qui concerne Khotan, est assez porté à voir dans cette ville des traces de colonisation aryenne et particulièrement indienne : « Cette ville, dit-il, a été la capi-

tales d'un état qui paraît avoir conservé son indépendance jusqu'à l'invasion des Mongols. Ses environs étaient couverts de monastères où les bouddhistes des pays plus orientaux allaient chercher les livres sacrés et les traditions de leur croyance... Des rapports religieux et commerciaux étaient entretenus avec l'Inde au travers du Kachmire et des montagnes de neige. Les noms des lieux dans cette partie de la Tartarie étaient sanskrits, et on les reconnaît encore dans les transcriptions que les Chinois en ont faites. » (*Histoire de la ville de Khotan*, Introduction, p. 4 et 5.)

Il semblerait que c'est au bouddhisme que Khotan devrait cette sorte de physionomie indienne. Cependant les traditions rapportées par Abel Rémusat tendent à affirmer que Khotan et l'État dont cette ville fut le centre ont été fondés avant la conversion de ces contrées au bouddhisme. Une légende empruntée aux historiens chinois à l'aide desquels Abel Rémusat a fait son livre fait mention de l'arrivée dans cette région d'un peuple venu du Sud-Ouest, ce qui est bien la direction des pays aryens, vaincu par un prince venu de l'Est, c'est-à-dire probablement un Tatar ou un Mongol, et contraint par son vainqueur de s'établir à Khotan.

D'après une autre légende, le premier souverain de Khotan, se voyant sur le point de mourir sans enfants, en obtint un de son dieu Pi-Cha-Men, qui le fit sortir du front de sa statue vénérée dans le grand temple de la ville, et, comme l'enfant refusait le sein des nourrices, il se forma sur le sol une mamelle de terre qui lui donna sa nourriture. Cette légende conduisit M. Chézy à voir dans le nom de *Khotan* la forme sanscrite *kustana* (?), mamelle « de la terre. »

D'autres légendes démontrent que ce peuple devait avoir eu un culte *sui generis* avant sa conversion au bouddhisme. Ce culte nous paraît avoir eu de grands rapports avec le *chamanisme* des Mongols et des Tatars, c'est-à-dire avec la sorcellerie et la religion des esprits, état peu avancé du fétichisme. Un passage des renseignements fournis par

Abel Rémusat (*loc. cit.*, p. 33) nous dépeint les Khotaniens encore adonnés à l'adoration des génies tout en étant bouddhistes ; ils croyaient également que le désert sablonneux qui les sépare de la Chine était le séjour des démons que l'on entendait crier et siffler dans le vent. Ils avaient un culte pour la rivière qui passe à Khotan, dont la divinité, sorte de sirène, moitié femme, moitié dragon, réclama, pour prix de l'eau qu'elle retenait au grand dommage du peuple, le sacrifice d'un homme ; un certain *Mieou*, Curtius oriental, se dévoua, dit l'histoire. Enfin, dans une campagne désespérée contre les Hiung-Nu invincibles, l'armée de Khotan, la veille du dernier combat, fit des sacrifices à de certains rats-fées d'or et d'argent gros comme des hérissons ; ceux-ci, en récompense, rongèrent pendant la nuit les armes des Hiung-Nu, qui furent forcés de s'enfuir honteusement le lendemain. Nous devons le constater ici, il n'y a là rien d'aryen et nous avons affaire incontestablement à des gens d'une autre race.

Du reste, les Chinois ne s'y trompèrent pas et ils disent : « A partir de Kao-Tchang (Khotan), en allant vers l'ouest, tous les gens de ces pays ont les yeux enfoncés et le nez proéminent. Il n'y a que les habitants de ce pays (Khotan) dont la figure ne soit pas très-étrange et ressemble beaucoup à celle des habitants de la Chine, » (Abel Rémusat, *loc. cit.*, p. 20.) Il y a là une observation positive et importante qui fait de Khotan la limite des races dites *mongoliques* et des races à type dit *caucasique*, parfaitement désignées par ces peuples au nez proéminent. Or, comme Yarkand et Kachgar sont précisément à l'ouest de Khotan, l'hypothèse de M. Shaw (voir plus bas) serait ainsi quelque peu confirmée.

Citons encore quelques fragments de l'ouvrage d'Abel Rémusat qui permettront de se rendre compte de l'état de Khotan avant l'invasion musulmane :

« Ils sont très-adonnés au culte de Bouddha. Le palais du roi est orné de peintures rouges. Son turban est d'or et de la

forme des bonnets des princes tartares. Les femmes sont admises dans la société, même quand il y a des étrangers. Elles ont toutes les cheveux tressés. Elles portent des pelisses et des caleçons. » (P. 16.)

« Le roi de ce pays (Khotan) porte sur la tête un bonnet d'or avec un turban terminé en arrière par deux bandes de soie écrue longues de 2 *tchi* (pieds) et larges de 5 *tsun* (pouces). Cet ornement est la marque de sa dignité. Il a autour de lui des tambours, des cornets, des cymbales d'or, des arcs, des flèches, des lances, des hallebardes ; mais il ne se fait accompagner que d'une centaine d'hommes l'épée au côté. L'usage est chez ce peuple que les femmes portent des caleçons et des robes courtes liées par une ceinture. Elles montent à cheval et sur des chameaux de la même manière que les hommes. On brûle les morts, puis on recueille les os, on les enterre, et on élève sur la tombe une chapelle à Feou-Thou (Bouddha). Les personnes qui portent le deuil se rasent les cheveux et se déchiquètent le visage en signe de douleur. Quand leurs cheveux sont revenus à la longueur de 5 pouces, ils reprennent leur vie ordinaire. Le roi seul n'est pas brûlé après sa mort. On le met dans une bière qu'on porte dans un lieu éloigné et désert. On y fonde un temple et l'on y fait des sacrifices pour éterniser sa mémoire. Autrefois les rois de *Iu-Thian* (Khotan) n'étaient pas attachés au culte de Bouddha. » (P. 22.)

« Ils ont des chroniques et leurs caractères sont, ainsi que leur roi et leur littérature, imités de ceux des Hindous, avec de légères altérations. Cette imitation a diminué leur barbarie et modifié leurs mœurs et leur langue, qui diffère de celles des autres peuples. » (P. 37.)

Les Eraniens connaissaient aussi Khotan, et leurs vieilles traditions font du roi de cette ville, *Piran*, le vassal bouddhiste de l'empereur de la Chine.

Nous savons d'autre part, en effet, que *Fu-Tu-Sin*, roi de Khotan, payait tribut, en 649, aux Chinois, bien qu'il fût vassal des Turks, et peut-être Turk lui-même ; car les

historiens de la Chine mentionnent l'attaque de Khotan, en 445, par un prince tatar qui tua le roi de cette ville et se mit à sa place.

Hiouen-Thsang mentionne dans ces régions le pays de *Po-lu-kia*, habité par des Turks. Ce pays est identifié par M. Vivien de Saint-Martin, dans son mémoire annexé aux *Pèlerins bouddhistes*, de M. Stan. Julien (t. III, p. 265), à la grande province actuelle d'Ak-su. Sous la dynastie des Han (deux siècles av. J.-C.), cette contrée avait formé deux petits royaumes, et, selon certaines annales chinoises, la tribu turke des *Pu-lo-ki* était campée au nord-ouest de la Chine au iv^e siècle, avant de venir donner son nom au territoire signalé par Hiouen-Thsang au vii^e siècle.

D'autre part, le même voyageur parle de pays situés sur le Pamir dont les habitants étaient de même race et de même langue que ceux du royaume de *Kie-Cha* (Kachgar), auxquels ils avaient emprunté leur écriture. Ces gens de *Kie-Cha* sont décrits physiquement comme laids pour un Chinois, et Hiouen-Thsang ajoute : « Quand un enfant vient au monde, on a coutume de lui aplatis la tête en la comprimant (avec une planchette)... Ils peignent leur corps et ont des prunelles vertes. Leur écriture est une imitation de celle de l'Inde. » (Stan. Julien, *loc. cit.*, t. III, p. 217 et 220.) Par ce dernier point, Kachgar se relie à Khotan. Mais nous insistons particulièrement sur la déformation artificielle du crâne et la coloration claire des yeux, caractères que nous recommandons aux anthropologistes qui pourront un jour visiter ces contrées.

L'ensemble de tous ces renseignements contribue à démontrer que, si la population du Turkestan oriental contenait alors un élément aryen, elle n'en avait pas moins une physionomie fortement ouralo-altaïque, et, à l'époque où nous sommes arrivés, les régions orientales de l'Asie centrale étaient depuis longtemps sous la domination d'une importante branche de la race turko-tatare, celle des Ouïgours, que les Chinois appelaient *Kao-Tche*, déjà vers

le 1^{er} siècle avant notre ère (Annales des Han. trad. Wylie. *Journal of the Anthropol. Inst.* Janvier 1874, p. 439), et qui vivaient alors à l'E. du Thian-Shan.

Ces Ouïgours furent, dans toute la race ouralo-altaïque, la nation la plus civilisée et la mieux préparée à une culture intellectuelle supérieure. Nous venons de voir qu'ils possédaient une législation écrite, une histoire composée à l'aide de chroniques nationales, une littérature et un système d'écriture particulier. Ces deux derniers avaient été empruntés aux Hindous, il faut le reconnaître; c'était néanmoins un fait considérable que cette assimilation partielle de la civilisation aryenne, et en cela nous trouvons un nouvel argument en faveur de la théorie de M. Shaw. Cependant l'influence chinoise n'était pas moins considérable sur eux que l'influence indo-bouddhique; et au v^e siècle les pèlerins de l'empire du Milieu trouvaient un grand nombre d'ouvrages chinois traduits en ouïgour. Leur écriture, nous l'avons vu, provint d'abord de l'Inde; plus tard, des missionnaires chrétiens nestoriens y propagèrent l'alphabet syriaque dit *estranghelo*, qui, en se modifiant, devint l'alphabet ouïgour connu aujourd'hui, bien que tombé en désuétude, lequel donna naissance aux alphabets mongol, kalmouk et mandchou. Les caractères de certaines inscriptions trouvées de nos jours paraissent être ceux du premier système d'écriture d'origine aryenne. Les Ouïgours n'étaient pas tous bouddhistes: on comptait parmi eux et dans le pays où ils étaient établis de nombreux zoroastriens, manichéens et chrétiens nestoriens.

Ce fut dans le courant du x^e siècle qu'un chef ouïgour, *Ilek Khan*, parvint à constituer autour de Kachgar, sa capitale, un grand empire tatar; son successeur, *Kara Boghra Khan*, ou Boghra le Noir, était musulman et parvint à convertir à l'islam un grand nombre d'Ouïgours chrétiens et bouddhistes; les princes turks du Ferghana se reconnurent ses vassaux; enfin il attaqua Abou'l Kassem, le souverain samanide, battit son armée et prit Samarkande

après la défection de la seconde armée du malheureux *émir* éranien ; peu après il mourut de la fièvre, et les Ouïgours retournèrent, cette fois encore, chez eux. Vers la fin du siècle (999), un autre Ilel Khan envahit de nouveau la Transoxiane, appelé par l'imprudent Samanide 'Abd-ou'l-Melek, qu'un perfide conseiller engagea à recourir aux Ouïgours pour lutter contre le grand Mahmoud de Ghazna ; ce conseiller portait un nom tout à fait ouïgour, *Bektoziïn* (très-fidèle), avait assassiné Abou'l Haret Mansour, frère et prédécesseur d'Abd-ou'l-Melek, et nous semble avoir plus songé aux intérêts de ses compatriotes qu'à ceux des trop confiants souverains qui le gardaient près de lui. Ilel Kan, au lieu de secourir celui qui l'appelait à son aide, le jeta en prison, lui et tous les siens, après s'être emparé de Bokhara. En vain le dernier des Samanides, Mountauser, fils d'Abou'l Kassem, lutta pendant quelques années contre le flot des Tatars qui inondait la terre éranienne : en 1004-5 il fut assassiné lorsqu'il fuyait devant les soldats d'Ilek Khan (voir Vambéry, *Histoire de Bokhara*, t. I, p. 88-93). Signalons à ce moment un peuple, celui des *Uzzes*, nomades et turbulent, établi depuis longtemps dans l'Ust-Urt et dans les steppes qui s'étendent entre la mer d'Aral et la ville moderne d'Orembourg ; la résidence d'hiver de son chef, *Hadilse*, était à deux jours de marche de la mer d'Aral et à un passage du Yaxartes ; ce peuple était de race turke, avait de grands rapports avec le Kharezm, où la ville d'Urghendj était leur rendez-vous. Les Uzzes furent plus tard entraînés à l'occident avec les armées des fameux Seldjoukides.

Désormais l'Asie centrale, autrefois plus éranienne que toute autre chose, souvent attaquée, parcourue, occupée par des tribus ouralo-altaïques, qui se fondaient par suite d'une assimilation rapide dans la population indigène, l'Asie centrale ne va plus cesser d'être la proie des races du Nord, des Turks et des Mongols. Les Ouïgours et leurs proches parents, les Turks Seldjoukides, y possèdent le gouvernement pendant deux cent quatorze ans (1004-1218). Tous les hauts

emplois sont à eux, et les hardis nomades n'ont pas de peine à maintenir leur pouvoir sur ces populations sédentaires tenaces, mais efféminées. Tous les événements politiques n'ont, pendant cette période, aucune importance ethnologique, et nous ne croyons plus nécessaire de signaler ici de pures révolutions de palais. Les guerres ne modifient plus la population ; tout se passe entre Turks, et les autochtones éraniens continuent à vivre soumis à leurs turbulents maîtres. Du XI^e au XIII^e siècle, nous devons le dire pourtant, l'Asie centrale fut divisée en deux états principaux ; celui de l'ouest s'appelait le royaume de Kharezm et avait été fondé par le grand échanson de Sandjar le Seldjoukide ; Edrisi et Yakut nous en représentent les habitants comme florissants, riches, instruits, entreprenants dans le commerce et faciles à gouverner bien que braves et redoutés des turbulents nomades des steppes ; celui de l'est était la continuation de l'empire Ouïgour, et bien qu'un moment il eût reconnu nominalelement le pouvoir de Melek-Schah, il était tout à fait indépendant au fond ; on lui donnait le nom de *Kara-Khatay*. Cependant un travail occulte, mais puissant, se fait parmi les races de ces régions ; tandis que, dès le X^e siècle, les hordes turkomanes ou *Ghozges* s'établissent à l'embouchure du Yaxartes, y fondent une ville capitale, s'emparent des steppes caspiennes et commencent à ruiner les établissements éraniens de l'Hyrkanie, les conquérants ouïgours ou turks se transforment peu à peu, et bien qu'ils gardent leurs noms propres, ils cessent de se servir de leur langue nationale, qui semble reléguée à l'état de patois soldatesque, et ne parlent plus que persan ; dans cette langue est rédigé le traité d'astronomie populaire d'*El Birûni* le Chorasmien ; le langage du Kharezm au temps de cet auteur (X^e-XI^e siècle) est un dialecte éranien ; et les fêtes des Chorasmien et des Sogdiens qu'il mentionne présentent à un haut degré un caractère d'antiquité, remontant vraisemblablement à la vieille civilisation baktrienne. Ces rudes et misérables barbares sont séduits par les raffinements et le luxe des mœurs de

l'Eran. La beauté des femmes de Samarkande, de Bokhara, de Balkh ou de Merw fait une profonde impression sur eux ; les harems s'emplissent de jeunes et charmantes esclaves de race aryenne ; les grossières épouses de la steppe sont négligées, abandonnées ; et comme la loi musulmane ne connaît pas d'enfants illégitimes, comme pour elle le fils aîné de l'esclave a les mêmes droits que l'enfant puîné de la femme légitime, au bout de quelques générations le type physique disparaît à son tour ; et les guerriers peu nombreux des tribus ouralo-altaïques n'ont bientôt guère plus que le nom de commun avec leurs ancêtres. C'est ainsi que, malgré leur prépondérance politique, Turks et Ouïgours furent vaincus effectivement par leurs sujets éraniens, par ceux qui sont aujourd'hui les modernes Tâdjiks. Ce ne fut qu'en restant nomades ou campagnards que les Tatars purent conserver quelque chose de leurs caractères ethniques ; tous ceux d'entre eux qui entrèrent dans les villes furent lentement, mais sûrement assimilés, absorbés. C'est là le sort inévitable de toute race inférieure en nombre et en civilisation dans ses rapports avec une autre race plus populeuse et plus cultivée, celle-ci fût-elle soumise politiquement et militairement à celle-là.

Il fallut l'épouvantable et gigantesque invasion mongole pour apporter quelques modifications à cette situation. Les impitoyables et énormes massacres ordonnés par Djenghis Khan et ses lieutenants, les enrôlements forcés et en masse des hommes valides épargnés causèrent une perturbation profonde en Asie. En même temps, une foule de peuples barbares, de hordes et de tribus diverses se ruèrent à la suite du grand conquérant. Il s'ensuivit comme un immense remou ethnique, où l'on vit sombrer et la civilisation aryochinoise des Ouïgours de l'Est, et l'industrie, la culture éraniennes des régions de l'Asie centrale ; des villes entières disparurent à jamais de la surface de la terre ; des arts, des métiers florissants cessèrent pour toujours d'être cultivés et suivis dans les villes qui subsistèrent. Pourtant la puissance

mongole dura peu, cent quarante-cinq ans. Après ce temps-là, ce peuple, qui avait joué un si terrible rôle dans le monde, disparut de la scène politique et redevint un groupe de tribus nomades, qui errent encore au nord-ouest et à l'ouest de la Chine. Les sujets de Djenghis Khan étaient de même race que les Turks. Le type physique bien connu des premiers semble avoir été le type primitif des Turks, alors qu'ils étaient dans leur première patrie, entre les monts Thian-Shan et la chaîne de l'Altaï; les langues également, bien qu'appartenant à deux groupes différents, ne proviennent pas moins d'une souche commune et appartiennent toutes deux à la famille ouralo-altaïque; aussi ce fut l'élément turk et non l'élément éranien qui l'emporta quand les Mongols s'absorbèrent dans les races préexistantes dans l'Asie centrale. Le grand *Timour-lenk* (Tamerlan), bien que Mongol d'origine et même de type, ses portraits en font foi, fut donc le restaurateur ou plutôt le fondateur de la suprématie intellectuelle du Turk dans l'Asie centrale, en choisissant cette langue pour l'idiome officiel de son empire.

La suprématie échet ensuite, au xvi^e siècle, à une nouvelle branche de la famille ouralo-altaïque, aux Usbeks, dans lesquels M. Vambéry voit un peuple turko-mongol (*loc. cit.*, t. II, p. 35), et M. Fréd. Müller (*Allgemeine Ethnographie*, p. 341), un reste des anciens et célèbres Ouïgours. De même que les premières tribus turkes qui fondèrent des empires dans l'Asie occidentale empruntèrent leurs noms à leurs premiers chefs Seldjouk et Osman, ce peuple se donna le nom d'Usbek, qui était celui du chef qui le convertit avec lui à l'islamisme. Cet Usbek était de la maison de Djudji, un des fils de Djenghis Khan, par conséquent d'origine mongole. Malgré cela, ce qui était arrivé aux Seldjoukides arriva aux Usbeks, qui, sauf pour la langue, furent en partie éranisés par leurs relations intimes avec les Tâdjiks. Ce sont ceux-là qui, jusqu'à nos jours, constituent la noblesse de l'Asie centrale, dont toute l'histoire n'est plus qu'une suite de guerres, de dissensions, de tromperies, de

conquêtes, de défaites entre les divers princes qui se divisent le pays et règnent ou régèrent sur les khanats de Khiva, de Bokhara et de Samarkande, de Tâchkand, de Khokand, de Kachgar, etc. Nous n'entrerons naturellement pas dans les détails de cette histoire toute politique et où nous n'aurions à signaler que l'influence sur la population du détestable gouvernement et de la cruauté de ces petits princes asiatiques.

Mentionnons cependant, à partir du XVIII^e siècle, la soumission intermittente de l'Hexapole orientale à la monarchie de Pékin, qui envoyait chaque fois des garnisons chinoises et mandchoues. Celles-ci amenaient souvent leurs familles; et comme, à chaque insurrection des indigènes musulmans, les sujets de l'empereur jaune qui échappaient au massacre devaient se faire mahométans et entraient ainsi dans la population civile, il doit y avoir eu là une notable infusion de sang chinois.

Les abominables pratiques de la traite des blancs, qui se sont perpétuées jusque dans ces dernières années, ont introduit également un assez fort contingent de sang aryen dans les populations de l'Asie centrale, car c'étaient les contrées plus particulièrement aryennes qui étaient le théâtre des incursions des voleurs d'hommes. A l'ouest, les hordes turkomanes du grand désert de Kharezm pourvoyaient les khanats occidentaux de Khiva et de Bokhara d'esclaves persans enlevés aux villages du Khorassan et de la province d'Asterabad. A l'orient, le commerce des esclaves, encouragé par les Chinois, se faisait à Yarkand et à Kachgar sur une grande échelle; or, les pays d'où les marchands tiraient le plus d'esclaves étaient les vallées aryennes, très-purement aryennes, du haut Oxus; les femmes aryennes du Chitral passent pour être d'une grande beauté (Hayward, *Journal de la Société géographique de Londres*, 1870, p. 74); aussi étaient-elles fort recherchées dans les harems de l'Hexapole orientale. Tout cela semble fini, heureusement pour l'humanité; grâce à l'influence russe la traite a presque cessé faute de marchés.

Enfin la soumission des vallées du bas Oxus et du bas Yaxartes par les Russes, bien qu'elle n'ait encore pu produire d'effets ethniques, n'en est pas moins un événement considérable pour des contrées ouvertes désormais à la culture occidentale, soustraites à la barbarie des tyrans tatars, et dont la population aryenne pourra prendre un développement que sa ténacité et sa supériorité permettent d'espérer être considérable. L'observateur impartial, loin de regretter l'extension de l'empire du czar dans cette direction, ne peut que s'en réjouir : ce sont là les vraies conquêtes de la civilisation sur la barbarie, et les progrès de la domination russe dans le centre de l'Asie doivent être tenus pour de sérieux et réels progrès de la cause de l'humanité.

V

Qu'est-ce que toutes les péripéties historiques, tous les profonds mouvements de peuples dont l'Asie centrale a été le théâtre ont amené dans la constitution actuelle de la population moderne de cette région ? Des grandes races de l'humanité, trois au moins s'y sont rencontrées, dont deux, la race aryenne et la race ouralo-altaïque, composent l'élément principal de cette population, la troisième, la race sémitique, n'ayant laissé là que des îlots isolés au milieu de l'océan ethnique érano-tatar de ces contrées.

Nous n'avons pas à nous étendre longuement ici sur la race aryenne, dont l'habitat originel se trouve précisément compris dans le périmètre assigné par nous à cette étude. Les hauts plateaux du Pamir et les vallées des premiers affluents de l'Oxus semblent, avons-nous déjà dit, être cette mystérieuse Arie primitive d'où est sortie la première race de l'humanité. Des deux rameaux asiatiques de cette race, le

rameau indien fait presque absolument défaut dans l'Asie centrale, et ce n'est que sous l'influence de la prédication bouddhique qu'il a pu exercer quelque action sur cette contrée. En revanche, le rameau éranien s'y est développé avec l'extension naturelle à un être vivant placé dans le milieu le plus favorable; c'est au point que toute la vallée du haut Oxus, la rive gauche de ce fleuve, sauf le grand désert de Kharezmi, et une partie de la chaîne du Paropamisus, ne sont occupées que par des Éraniens, tandis que les habitants sédentaires de l'Hexapole, du Ferghana, des vallées du Yaxartes et du Zerafchan, ainsi que de la rive droite de l'Oxus, sont également en majorité Éraniens.

Examinons en détail les diverses branches du rameau dans l'Asie centrale :

I. *Les Tâdjiks*. — Ce sont, à proprement parler, les représentants des anciens Éraniens orientaux. Ils constituent la population autochtone et sédentaire dans l'Asie centrale, particulièrement dans la partie méridionale. Ils s'étendent même plus au sud, dans tout l'Afghanistan. On les appelle aussi tantôt *Dihkân* (campagnard), tantôt *Dihvar* (villageois), tantôt enfin *Pârsivân*, d'après leur langue, qui est partout un dialecte éranien particulièrement pur de formes et peu chargé d'expressions étrangères, arabes ou turks. Ils constituent toute la classe commerçante et industrielle des villes des khanats de la Transoxiane. Balkh, Koundouz, le Badakchan ne sont peuplés que de Tâdjiks.

M. de Khanikoff (*Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*, p. 103), qui les a étudiés à Bokhara et à Samarkande, ainsi que dans les provinces orientales de la Perse, les décrit de la façon suivante :

« Généralement, les Tâdjiks sont d'une taille élevée; ils ont des yeux et des cheveux noirs; la tête est longue comme celle des Persans; mais l'os frontal, chez eux, est plus large entre les lignes semi-circulaires temporales, ce qui leur donne aussi des figures d'un ovale plus large que celles des Persans occidentaux. Le nez, la bouche et les yeux sont

bien dessinés, mais le premier est rarement recourbé; sa forme ordinaire est droite, beaucoup plus proéminente que chez les races mongoles, mais pas autant que chez les Persans méridionaux et occidentaux. La bouche est assez grande, de même que les oreilles et les pieds. L'abondance des cheveux est la même que chez les Persans, et non-seulement la barbe est touffue, mais souvent la poitrine et les bras sont abondamment couverts de poils. Le squelette du Tâdjik est beaucoup plus massif que celui du Persan, ce qui donne à l'individu vivant des formes plus lourdes. Les tailles fines et élancées, si communes en Perse, ne se rencontrent guère chez les Tâdjiks. Leur peau est tout aussi blanche et fine que celle des Persans; aussi elle est très-susceptible, comme celle de leurs congénères de l'Occident, de se hâler, s'ils résident longtemps dans les climats chauds. Généralement, les Tâdjiks sont forts, supportent facilement de grandes privations et peuvent travailler longtemps sans se fatiguer; mais ils sont beaucoup moins bons marcheurs que les Persans. Du reste, cette dernière particularité semble être purement accidentelle et peut provenir simplement de ce que, dans les pays qu'ils habitent, les chevaux coûtent moins cher qu'en Perse et que les Tâdjiks sont moins souvent forcés d'entreprendre de longues courses à pied. »

On le voit, c'est là une race forte et énergique parfaitement capable des efforts de résistance qui lui ont permis de ne pas disparaître sous les flots de Turks et de Mongols qui ont maintes fois inondé sa patrie. Ce qui vient à l'appui de la thèse de la pureté ethnique des Tâdjiks, c'est cette observation de M. de Khanikoff (*loc. cit.*, p. 104), que les Guèbres sont identiques aux Tâdjiks, sauf que chez eux les nez aquilins sont plus nombreux que chez ces derniers.

Ces détails concordent bien avec ceux que donne M. Schaw (*Visit to High Tartary, Yârkand and Kâchgâr*, Londres, 1872, p. 26-28) concernant les populations de même race qu'il a pu étudier dans ses voyages dans le Turkestan oriental : « Les Tâdjiks, dit-il, forment une très-belle race

au front élevé, aux yeux expressifs ombragés par de noirs sourcils, au nez fin et élégant, aux lèvres fines et au teint rosé. Leurs barbes sont généralement grandes et bien fournies, souvent de couleur brune et parfois rousse. Ils ne diffèrent des hommes de haute caste du nord de l'Inde que par une charpente plus forte et plus robuste et par un visage plus plein.

« Leurs congénères, les hommes du Badakchan, ont même une ressemblance plus grande avec les Hindous du Nord. L'un d'eux vint me voir à Yârkand. Mon *moonshee* et moi, nous pensions, à son air, qu'il était Cachemirien, et nous lui fîmes adresser soudainement la parole en cachemirien par un de nos hommes pour nous assurer de sa nationalité; mais il ne put évidemment pas le comprendre. Il nous dit en persan qu'il était du Badakchan et nous fûmes ensuite convaincus qu'il nous disait la vérité. Mais son apparence cachemirienne est un fait intéressant qui démontre l'origine aryenne de sa nation; car les Cachemiriens ont un type aussi marqué que les Juifs. Celui qui en a vu ne pourra hésiter de jurer en faveur de la nationalité d'un d'eux, même devant un tribunal. D'autres *Badakchis* que je vis leur ressemblaient beaucoup, mais aucun d'une manière aussi frappante que cet homme, qui, sans aucun effort de sa part, trompa mon *moonshee*, né et élevé parmi des Cachemiriens. »

Wood, qui vécut assez longtemps au milieu des populations du haut Oxus, considère les Tâdjiks de Koundouz, de Khoulm et du Badakchan comme une race caucasienne (style d'alors), et il les croit « les habitants indigènes de la Perse et peut-être aussi de la Transoxiane, que l'on trouve encore à présent largement répandus sur les deux côtés de la chaîne du Paropamisus » (*Journey to the Source of the Oxus*, 2^e édit., p. 141); plus loin (p. 192), il répète formellement cette assertion. M. Vambéry, de son côté, prétend que tous les *Feyzabadis* (habitants du Badakchan) qu'il rencontra avaient même les traits éraniens d'une façon plus

accentuée encore que les Tâdjiks de la Transoxiane (*Sketches of Central Asia*). Ceux-ci, d'après lui (p. 332), sont ordinairement d'une bonne taille moyenne, leur ossature est forte et leurs épaules sont d'une largeur remarquable. Le même auteur ne les croit pas aussi purs de race que le prétend M. de Khanikoff; néanmoins les Tâdjiks sont toujours pour lui de véritables Éraniens, dans le sang desquels se serait infusé un peu de sang turko-mongol. Il ajoute que le type le plus pur se rencontrerait dans le district actuel de Maïmène, à Andkhoï, et sur les pentes occidentales de la chaîne paropamisienne.

Enfin M. Vereschaguine (*le Tour du monde*, t. XXV, p. 218) dépeint les Tâdjiks du Turkestan soumis à la Russie comme d'une grande beauté de visage; il dit « qu'ils forment l'aristocratie intellectuelle du Turkestan et que tout homme de l'Asie centrale qui a quelques prétentions aux manières distinguées essaye de les imiter dans leur langage, leurs habitudes et leur ton. » A côté d'eux, il place les Sartes, qui constituent la majeure partie de la population sédentaire. Cette distinction n'est pas adoptée par la plupart des auteurs, et il semble que le mot *Sarte* soit en quelque sorte le synonyme du mot *Tâdjik*. C'est, du reste, l'expression officielle employée dans les khanats pour désigner la population agricole, commerciale et industrielle, en opposition aux Usbeks aristocrates et aux Kirghises et Turkomans nomades, pasteurs et voleurs. Cependant, dans l'esprit de M. Vereschaguine, tandis que les Tâdjiks constitueraient la classe noble, les Sartes formeraient les couches inférieures de la population autochtone, fortement imprégnée parfois de caractères ouralo-altaïques; ceux-ci lui semblent « issus du croisement des Tâdjiks et des Usbeks. Ce qui le prouverait, c'est qu'on remarque chez eux tantôt le nez long, légèrement recourbé et en somme très-noble du Persan ou Tâdjik, tantôt le nez retroussé et aplati de l'Usbek. En général, le Sarte a de beaux yeux, et sa barbe, moins fournie que celle du Persan, l'est beaucoup plus que les maigres

touffes qui ombragent le menton de l'Usbek. » On voit en effet dans cette description que l'on a affaire à des métis, mais des métis chez lesquels le retour vers le type aryen est plus accentué que vers le type tatar, par conséquent l'antithèse des Usbeks, que nous étudierons plus loin.

Cependant, d'après un article de la *Russische Revue* (1873, p. 129), le langage établirait à Tâchkand une différence entre les Sartes et les Tâdjiks; ceux-ci parleraient un dialecte persan, tandis que les premiers emploieraient un idiome turk fortement imprégné d'éléments éraniens. Selon le même document, malheureusement anonyme, les Sartes seraient en général d'une belle carnation; un visage ovale et régulier, un nez aquilin, de grands yeux et une barbe noire seraient assez fréquents parmi eux; on y remarquerait aussi quelques blonds, mais plutôt des roux. La taille n'est pas très-élevée; l'apparence est généralement pleine et ronde. Ils sont pacifiques et respectueux jusqu'à l'obséquiosité.

Ils se livrent volontiers à l'agriculture, mais le commerce est leur passion; dès qu'un Sarte est à la tête d'un petit capital, il se jette dans les affaires, où il réussit presque toujours, mais au détriment des Usbeks et des Kirghises, paresseux et simples d'esprit. Au reste, l'argent est tout pour un Sarte, et avec de l'argent on peut tout obtenir de lui. C'est là le propre des races laborieuses et sédentaires opprimées par des guerriers ennemis du travail et de l'industrie. La fausseté et l'avarice que l'on reproche aux Tâdjiks de Samarkande et de Bokhara n'ont pas d'autres causes. Tel est le résultat de la longue oppression des Turks, des Mongols et des Usbeks dans ces contrées. Il y a donc lieu de supposer que l'administration russe sera pour les Éraniens indigènes de l'Asie centrale, Sartes ou Tâdjiks, une source de bien-être, une sécurité qui les relèvera moralement et économiquement de leur long et profond abaissement.

M. de Khanikoff (*loc. cit.*, p. 92) rapporte quelques traits de mœurs des Tâdjiks de la Transoxiane, qu'il fait remonter jusqu'à l'antiquité zoroastrienne et qui viennent à l'appui de

l'opinion générale sur l'origine éranienne de ce peuple.

« Telle est la fête célébrée chaque printemps et connue sous le nom de *Tchahar Chambeïsunni*. Après le coucher du soleil, on allume des bûchers et l'on saute par-dessus la flamme... Tel est aussi le traitement des malades par le feu, où l'on force le patient de faire trois fois le tour d'un bûcher allumé, puis de sauter le même nombre de fois par-dessus le feu; ou, s'il est trop faible pour se soumettre à ces ordonnances, on allume une torche qu'on place dans la chambre: il doit tenir les yeux fixés sur la flamme pendant qu'on lui frappe légèrement dans le dos en prononçant, pour chasser son mal: « Va dans les déserts, va dans les lacs. » J'ajouterai à cela qu'après la naissance d'un enfant on allume pendant quarante nuits, au-dessus de son berceau, une chandelle qui brûle jusqu'à l'aube du jour, pour écarter du nouveau-né les malins esprits. En sus, le peuple aime à se livrer, surtout dans le mois du Ramazan, à un jeu qu'on appelle *atach-bazi*, nom donné en Perse au feu d'artifice. On se partage en deux camps entre lesquels on allume une espèce de feu de Bengale nommé *mah-tabî*, « clair de lune ». Chaque camp tâche de s'en rendre maître, à travers une nuée de pétards qu'on se lance mutuellement. »

Ce sont là pratiques absolument étrangères à l'esprit de l'islam et qui remontent fort haut dans le temps, car elles ressemblent absolument à des coutumes contemporaines de l'Europe, aux fêtes de la Saint-Jean (solstice d'été), par exemple, aussi bien qu'aux vieilles cérémonies italiques du culte de Palès. L'origine en est certainement plus ancienne que la doctrine de Zoroastre, et, pour la trouver, il faut remonter jusqu'à l'antique adoration fétichiste de la flamme, qui vit encore aujourd'hui sur les bords de l'Oxus et du Zerafchan, comme au pied des Apennins, des Alpes et des Vosges.

II. *Les Galtchas*. — On les appelle aussi Tâdjiks des montagnes; ils constituent, dans certains districts montagneux de la Transoxiane, des communautés ou de petits

États indépendants. Ils parlent un dialecte éranien qui n'est malheureusement pas assez connu pour que l'on puisse dire s'il est le même que celui des Tâdjiks des villes et des vallées, ou s'il est différent. Pour M. Radloff (*Journal de la Société de géographie de Berlin*, 1871, p. 503), ils seraient des indigènes réfugiés dans les montagnes devant les diverses invasions et seraient peu distincts des Tâdjiks pour les mœurs. Selon Meyendorf (*Voyage à Khiva*, p. 133) et M. Abramoff (*Journal de la Société de géographie de Londres*, 1871, p. 340), ils seraient beaucoup plus bruns que les Tâdjiks, ce qu'il faudrait attribuer, à notre sens, au climat rigoureux des hautes régions qu'ils habitent et à la rude vie qu'il mènent.

Meyendorf (*loc. cit.*) parla le premier de ces populations. On lui dit même que dans les montagnes, à l'est de la source du Zerafchan, il y avait un peuple d'infidèles (*Kaffirs*) excessivement féroces, et que les habitants de Karateghin et du Darwaz étaient de même. Il ne me semble pas, maintenant, que cette information soit bien exacte; cependant il est très-probable que les dévots et fanatiques interlocuteurs de Meyendorf à Khiva traitaient de *Kaffirs* les Galtchas qui, à un plus fort degré que les Tâdjiks, ont dû garder de nombreux vestiges de leur antique foi aryenne.

M. Radloff (*loc. cit.*) nous apprend qu'il existe un État galtcha à une journée de marche de Khokand, un autre dans les montagnes, au sud-ouest de Tâchkend, un autre dans la petite chaîne du Karatag, à l'ouest de Djisak. Il ajoute qu'il y en a aussi dans la haute vallée du Zerafchan. Ce seraient l'État de *Maghian*, d'où sort un des principaux affluents de cette rivière; l'État de *Fan*, où se trouve l'*Iskander-Koul*, lac d'Alexandre; l'État de *Macha*, encore plus à l'orient: tous trois adossés aux montagnes qui séparent le bassin du Zerafchan de celui de l'Oxus; et dans celui-ci, la principauté de Karateghin, sur laquelle M. Abramoff (*loc. cit.*) a pu recueillir quelques renseignements.

Toutes ces contrées sont inexplorées; tous ces peuples

sont encore à peine connus, et pourtant ils détiennent probablement le secret de bien des problèmes anthropologiques et ethnographiques. Ils sont pauvres, mais ils ont su conserver leur indépendance. Les princes du Karateghin se vantent de descendre d'Alexandre le Grand et ne donnent pas à leur pays le nom turk que nous lui donnons, mais l'appellent Garma, forme éranienne. La race doit s'être conservée d'une grande pureté, car les Galtchas ne se marient qu'entre eux, ne sont pas polygames, ce qui empêche l'introduction d'esclaves étrangères dans la famille, et vivent dans des maisons séparées. Ils sont bons agriculteurs, se livrent à l'élevage des bestiaux, travaillent le fer, exploitent des mines de sel et recueillent l'or dans les torrents. Il y a de grandes chances pour trouver en eux un type aryen très-pur.

Nous ne terminerons pas cette notice sans signaler une tradition du pays de Fan qui rapporte que des ondins vivent dans le lac Iskander. Avons-nous affaire là à un lac de l'espèce du lac Saint-Andéol, dans la Lozère, lac sacré pour les populations du pays, mais où M. le docteur Prunières (de Marvejols) a trouvé les traces d'une ancienne colonie de castors, ou bien sommes-nous en présence du souvenir d'une cité lacustre, cette fois plus que probablement aryenne? C'est ce que l'avenir démontrera, quand quelque savant explorateur aura parcouru une région aussi curieuse pour l'anthropologie que celle des principautés indépendantes des Galtchas du haut Zerafchan.

III. *Les montagnards du haut Oxus.* — Dans les vallées alpestres où coulent les cours d'eau qui constituent l'Oxus, la population fixe est aryenne de race. Wood, dans son ouvrage, rattache ces gens-là aux Tâdjiks; voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Je considère les habitants du Kaffiristan et des autres pays de montagnes dont les solitudes n'ont pas encore été envahies, comme de la même race que les Tâdjiks, et ceux-ci comme les indigènes de la contrée ouverte où on les trouve maintenant. Les districts montagneux dont je parle

ont des dialectes propres, mais il y a une grande ressemblance entre leurs habitants et les Tâdjiks du pays plat, et les points par lesquels ils diffèrent sont le résultat de causes physiques et évidemment non du sang. Ces agglomérations sont le Kafiristan, le Chitral, le Wakhan, le Chaghnan et le Rochan... De tous ces États, le Kafiristan seul a résisté avec succès aux progrès de l'islamisme. » (*Loc. cit.*, p. 193.)

Faisons remarquer en passant que les princes de ces contrées se vantent, en général, de descendre d'Alexandre, comme le souverain du Karateghin. Plus loin (p. 245), Wood, après avoir mesuré quinze *Wakhanis*, quinze habitants de la haute et froide vallée formée par le canal qui descend du plateau de Pamir et par lequel se déversent les eaux du lac Victoria, leur trouva une taille variant entre 1^m,60 et 1^m,70, et il ajoute : « Les hommes sont très-hâlés par suite des intempéries des saisons ; ils ne présentent rien de particulier dans leur physionomie ni dans la couleur de leurs yeux et leurs cheveux, mais chaque trait leur donne une grande ressemblance avec les Tâdjiks. »

Auparavant (p. 185-186), il avait décrit un de ces Kafir, descendu des vallées intérieures et peu accessibles de l'Hindou-Koh, comme ayant des yeux bleus, mais avec des cheveux et d'épais sourcils noirs. Par suite évidemment de sa vie active et rude, cet individu était d'une apparence très-robuste, presque athlétique, et sa physionomie, grâce à un front large et développé, avait un air d'intelligence très-remarquable.

Avant d'abandonner la source de renseignements fournis par Wood, signalons deux petits faits se rapportant au zoroastrisme ; le premier est la répugnance de ces peuples à souffler une lumière, répugnance générale chez les Parsis ; et le second est l'attribution de trois forteresses ruinées aux adorateurs du feu ; ne serait-ce pas un souvenir de l'héroïque résistance du prince assanide Firouz contre les musulmans ?

D'autre part, Vambéry, qui rencontra quelques habitants

de Feyzabad (Badakchan), dans ses voyages, leur trouva « les traits caractéristiques du type éranien plus accentués que les Tâdjiks. »

Enfin, M. Shaw, continuant ses remarques sur les peuples de l'Asie centrale, qu'il eut l'occasion de voir dans son voyage à Yarkand et à Kachgar, s'exprime, au sujet des tribus aryennes du haut Oxus et du Pamir, en ces termes :

« Les *Wakhanis* présentent les mêmes caractères que les Tâdjiks, quelques-uns d'entre eux ont des yeux clairs de couleur noisette, ainsi que des *Sarikolis* que je vis à Kachgar. Mais la vie sauvage qu'ils mènent dans leurs hautes vallées leur a donné une certaine rudesse de traits aussi bien qu'une dureté de caractère qui contraste avec l'humeur bienveillante de leurs voisins les Kirghises.

« Toutes ces tribus parlent des variétés de la langue persane, depuis les Tâdjiks de Bokhara, qui prétendent que leur dialecte est la plus vieille et la plus pure forme du persan, jusqu'aux *Sarikolis* et *Wakhanis* qui ont un patois incompréhensible composé, dit-on, de vocales ressemblant à la fois au sanskrit et au persan. » (*Loc. cit.*, p. 27-28.)

Les *Sarikolis* dont parle ici M. Shaw sont les habitants d'une des vallées qui sont à l'orient du Pamir, et constituent une des tribus aryennes qui, au lieu de se diriger comme la plupart des autres vers l'Occident, descendirent vers l'Orient. Aujourd'hui cette peuplade doit avoir disparu, car Yakoub-beg, le souverain actuel de l'Hexapole, les fit enlever en masse de leurs districts montagneux, d'où ils se livraient à de continuelles incursions, et déporter dans les plaines de Yarkand et de Kachgar, où ils furent dispersés et placés sous une sévère surveillance. Ces Aryas, presque sauvages, auront pour mission inconsciente de retremper à nouveau la race agricole du Turkestan oriental, race profondément imprégnée de caractères aryens, et ne devant son apparence turke qu'aux continuelles invasions des nomades de cette race et à leurs mélanges incessants et forcés avec les hordes

bouroutes (kirghises) qui errent dans ces contrées à la recherche de pâturages pour leurs nombreux troupeaux.

Enfin M. Hayward, qui visita les contrées montagneuses comprises entre le haut Indus et le bassin de l'Oxus, et qui périt malheureusement sous les coups d'un des perfides et cruels petits despotes de cette région, décrit comme il suit les peuples qu'il fréquenta, dans une des lettres publiées par le *Journal de la Société géographique de Londres* (1871, p. 3) : « Les habitants du Dardistan, parmi lesquelles on peut comprendre ceux du Gilgit, Chilas, Hunza-Nagar, Dilail et ceux du haut Chitral, sont d'une race belle, de bonne apparence, athlétique ; cette différence de race peut être constatée en traversant l'Indus. On voit chez eux des chevelures d'un brun clair et d'un brun foncé, des yeux gris bruns et souvent bleus. Les femmes ont une physionomie anglaise plus accentuée que chez aucunes de celles que j'ai vues en Asie ; les cheveux noirs sont une exception parmi elles ; les cheveux châains clairs prédominent. »

Ces détails diffèrent entièrement de ceux que M. Trump donna en 1862 dans le *Journal asiatique de Londres* (p. 3), où il affirme que les Kaffirs qu'il vit « ressemblaient sous tous les rapports aux indigènes du nord de l'Inde. » Il y a dans tout cela une incertitude bien peu scientifique, et nous éprouvons une grande défiance à l'égard de toute déduction prématurément tirée de faits aussi peu connus jusqu'à ce jour. M. Hayward put envoyer un vocabulaire des dialectes du Dardistan. Malgré l'inutilité générale d'une telle collection, qui aurait été très-avantageusement remplacée par quelques phrases accompagnées d'une traduction mot à mot ou bien par quelques exemples de conjugaison et de déclinaison, nous avons pu constater que dans les idiomes du Gilgit, du Chilas, du Dilail, du Chitral, du Wakhan, du Chaghanan, du Rochan, les quelques verbes du vocabulaire présentent la forme de l'infinitif persan ; les prénoms et les noms de nombre sont aryens ; mais tout cela manque au vocabulaire du Hunza-Nagar, dont nous ne pouvons déterminer le

véritable caractère faute de documents plus amples que le dictionnaire exigé de M. Hayward. Nous serions tenté de croire que dans ces replis de montagnes deux races sont en présence, dont l'une est probablement aryenne et l'autre encore inconnue.

IV. *Les Aymaks*. — Dans la partie occidentale de la chaîne du Paropamisus, vivent des tribus turbulentes fort redoutées des Afghans au sud, des Usbeks au nord. Celles-là aussi représentent les anciens Éraniens qui ne voulurent pas se soumettre aux envahisseurs du Nord ou de l'Ouest et qui préférèrent se réfugier avec leur indépendance dans les défilés des montagnes. Leur nom vient assurément de *tchahar aymak*, « les quatre nations ». Ils se divisent en effet en quatre tribus, qui, selon Elphinstone, seraient : 1^o les *Taimuni*, divisés eux-mêmes en *Kiptchaks* et en *Durzai* ; 2^o les *Hazâras*, divisés aussi en *Djemchîdis* et en *Firouzkoûhis* ; 3^o les *Taimouris* ; 4^o les *Zuris*, et compteraient de 400,000 à 450,000 âmes. Selon M. de Khanikoff (*Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*, p. 138), la division serait autre et ainsi composée : 1^o les *Kiptchaks*, au nombre de 100,000 familles ; 2^o les *Djemchidis*, au nombre de 12,000 familles ; 3^o les *Taimounis*, au nombre de 60,000 familles ; 4^o les *Firouzkouhis*, au nombre de 10,000 à 12,000 familles. Enfin M. Vambéry, tout en conservant la quadruple division, donne à l'une des quatre tribus un autre nom que celui donné par M. de Khanikoff ; il remplace les *Kiptchaks* par les *Timuri* ; mais pour les autres il s'accorde parfaitement avec le savant voyageur russe.

Quoi qu'il en soit, les Aymaks sont peu civilisés, farouches, braves, mais pillards, assez laborieux. Ils se disent musulmans sunnites, mais ils ont conservé au fond les anciennes superstitions éraniennes. Leur langue est un dialecte éranien : « le persan qu'ils parlent paraît être très-ancien et ne contient que fort peu d'arabe, auquel ils n'ont d'ailleurs recours que dans le cas très-rare où leur

langage ne fournit pas le mot par lequel ils veulent exprimer une idée. » (Ferrier, *Voyages et Aventures en Perse*, etc., t. II, p. 12.) Le même voyageur dit « qu'ils appartiennent à la race des Parsivans (*Tâdjiks*), avec cette seule différence que ceux-ci vivent dans les villes et que les Aymaks sont nomades et couchent sous des tentes. » (*Loc. cit.*, t. I, p. 303.)

Au reste, M. de Khanikoff (*Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*, p. 104) est explicite sur le type d'une des branches des Aymaks, les *Djemchidis*, qui, de toutes les tribus éraniennes, seraient, avec les Hératiens et les Guèbres, ceux qui se rapprochent le plus du type *tâdjik*. Ces *Djemchidis*, qui habitent la vallée du Mourgh-Ab, l'ancienne Margiane, sont un peuple hardi et indomptable, de mœurs semblables à celles de leurs voisins turkomans, qui les redoutent. Ils font remonter, comme leur nom l'indique, leur origine à Djemchid, un des rois primitifs et fabuleux des traditions éraniennes, le *Yima-Ksaeta* de l'Avesta ; ils se disent aussi originaires du Sistan, le pays du héros éranien Rustem ; ils ont conservé une foule de pratiques zoroastriennes ; le feu est tenu par eux en grande vénération ; la porte de tente doit être tournée vers le soleil levant ; ils croient encore à un bon et à un mauvais esprit ; et lorsqu'ils tuent un animal, ils en rejettent immédiatement certaines parties, considérées comme impures et abandonnées en offrande au *Dev*, au démon.

Les *Timouris* de Vambéry, les *Zouris* et *Taimounis* des autres voyageurs se prétendent aussi originaires du Sistan. Ils sont cependant physiquement un peu différents des habitants de cette contrée. Ils sont plus courts et plus trapus, leur teint est plus clair, leurs cheveux sont bruns clairs au lieu d'être noirs.

Les *Firouzkouhis* sont d'origine persane (Ferrier, *loc. cit.*, t. I, p. 370), mais, selon M. Vambéry, fortement mélangés d'éléments tatars.

Telles sont les diverses nations de souche éranienne qui

vivent sur le territoire des contrées que nous étudions. A celles-ci sont mêlés des Afghans, des Hindous qui font du commerce, des Persans amenés dans les khanats en esclavage, des Tsiganes qui parlent persan, font des tamis, des filets, de la vannerie, tirent la bonne aventure, mais ne se livrent pas au maquignonnage.

Nous ne citons pas les Russes, qui sont trop récemment établis dans ces parages pour avoir pu produire parmi ces peuples des modifications anthropologiques appréciables.

VI

A côté des Aryo-Éraniens, qui constituent, nous l'avons vu, le fond de la population de l'Asie centrale, se meuvent de nombreuses nations qui appartiennent à la race ouralo-altaïque et qui se sont abattues sur cette contrée depuis plusieurs siècles. Nous n'entrerons pas ici dans de trop longs détails sur cet important groupe ethnique : ce que nous appelons *race ouralo-altaïque* est ce qu'on appelle aussi *race touranienne*, expression fautive, à notre sens, et que l'on doit exclure, quand il en est temps encore, du langage scientifique. Nous préférons de beaucoup l'expression d'*ouralo-altaïque*, qui désigne clairement l'habitat et l'origine d'une race dont l'espace compris entre ces deux grands massifs montagneux a été le berceau et le principal théâtre de son développement.

Au point de vue linguistique, il y a une unité ethnique ouralo-altaïque. Toutes les langues de ce groupe sont unies ensemble par des règles grammaticales communes, par tout ce qui constitue une famille linguistique.

Comme structure, cette famille appartient aux langues polysyllabiques ou agglutinatives, sans que, pour cela, elle

ait aucune parenté avec d'autres familles de langues possédant le même procédé de formation. Nous nous refusons à admettre la théorie de certains linguistes, plus brillants que sincères, qui insinuent que le basque, les langues de l'Amérique, les langues dravidiennes, etc., pourraient être de même famille que les langues ouralo-altaïques. Cette opinion est aussi peu sérieuse que celle qui unirait les langues aryennes aux langues sémitiques sous prétexte que les deux familles constituent l'espèce des langues à flexion.

Le groupe glottique ouralo-altaïque se divise en cinq branches :

1° La branche *tongouse*, à l'est de l'Asie septentrionale, à laquelle appartient le mandchou, dialecte des conquérants actuels de la Chine ;

2° La branche *samoyède*, au nord de la Sibérie ;

3° La branche *finnoise*, à l'ouest de l'Oural et dans tout le nord de la Russie d'Europe. C'est la plus importante ; elle se divise en quatre rameaux d'où sont sortis la langue finnoise proprement dite ou *suomi*, l'esthonien et le hongrois ou *magyar*, pour ne citer que les idiomes qui ont eu une prépondérance historique sur les autres ;

4° La branche *mongole*, au centre, et se divisant actuellement en trois dialectes : le mongol proprement dit, le kalmouk et le bouriate ;

5° La branche *tatare* ou *turke*, au midi relativement aux autres branches, et qui forme trois rameaux, d'après Beresin :

a. Le rameau *djagataï*, auquel appartiennent l'ouïgour, le kuman, le djagataï, l'usbek, le turkoman et le dialecte écrit de Kasan ;

b. Le rameau purement *tatar*, qui comprend les idiomes des Kirghises, des Bachkirs, des Karakalpaks, etc. ;

c. Le rameau purement *turk*, qui comprend tous les dialectes parlés par les Turks de la Perse et de l'empire ottoman (voir la préface de la *Grammaire turko-tatare* de Kasem-beg).

La même unité ethnique existe-t-elle dans le domaine anthropologique? C'est au moins douteux. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de répondre catégoriquement à cette question. Cependant, si nous ne nous occupons que des branches asiatiques de la race ouralo-altaïque, nous pouvons admettre qu'elles sont généralement comptées au nombre des races jaunes ou mongoliques.

Les caractères physiques de ces races sont les suivants : un crâne brachycéphale; une face arrondie avec un développement notable de la partie supérieure, surtout des os malaires, ce qui a fait ranger ces populations dans le type eurygnathe; un nez large à la base comme à l'extrémité et dont la racine se détache à peine du plan du front; les orbites peu profondes; les dents larges et blanches; le menton court. La stature est d'une hauteur médiocre, surtout chez les femmes; le col est peu élancé; les traits sont assez gros; les oreilles, grandes, se détachent très-sensiblement de la tête; les lèvres sont charnues; une tendance énergique à l'obésité est un fait constaté. Le système pileux est noir et rare : la barbe ne pousse que sur la lèvre supérieure et par petites touffes sous le menton; les sourcils sont peu fournis et droits. Les yeux sont petits, bridés et noirs; le teint est blanc, avec une tendance vers le jaune-brun pour les individus exposés aux intempéries des saisons.

On a cependant constaté la présence parmi les diverses nations de cette race d'un type différent de celui-ci par quelques caractères, notamment par une plus grande hauteur de taille, par un nez très-prononcé et très-grand, par une face allongée d'une physionomie en quelque sorte chevaline, par des yeux et des cheveux de nuances claires. C'est une tradition chez les Kirghises-Kaisaks que le nom des Tatars *Nogais* avait pour origine la couleur claire de leurs yeux (Sponville. *Bul. de la Soc. de Géog. de Paris.* 1865. 1^{er} sem. p. 458). Du reste, il y a de nombreuses raisons pour admettre l'existence d'une race blonde au nord de l'Asie dans l'antiquité.

Un livre chinois du XII^e siècle, le *Khi-tan-kang-tchi*, parle d'une tribu de Tougouses, les *Tchou-Tchen* aux cheveux jaunes et aux yeux verts, jaunes ou blancs. Les Finnois sont blonds en général et comme Castrén a démontré leur origine altaïque, nous sommes ramenés à une antique population blonde dans ces régions. Chez les Tatars de Sibérie il existe une légende sur les *Ak-Karak* (yeux clairs), peuple qui fut le premier occupant du pays et auquel on attribue les antiques *tumuli* de ces contrées. Les Russes les nomment aussi *Tchoudes* aux yeux clairs. Enfin M. Radloff rapporte qu'on peut diviser les Sayanes ou Sayotes (de race Turko-Samoyède selon Castrén) en deux branches : les Sayanes noirs et les Sayanes jaunes; parmi les Sayanes noirs on rencontre peu de blonds; leur taille est plus élevée que celle des autres Altaïens, et leur visage plus allongé; les Sayanes jaunes ressemblent aux noirs pour la taille et la physionomie mais la moitié d'entre eux sont blonds.

Le tempérament de ces races est en général flegmatique, et, dans les branches mongoles et tataro-turkes demeurées à l'état de pureté, il est poussé à l'état de simplicité, pour ne pas dire d'inintelligence, tant leur esprit est lourd et épais. Ce n'est pas à dire cependant qu'il ne se puisse trouver parmi elles des individualités supérieures; l'histoire, en nous présentant Djenghiz-Khan, Timour, Baber autrefois et Yakoub-beg de Kachgar aujourd'hui, le démontre amplement; mais la généralité des Mongolo-Turks est douée d'une intelligence peu développée, qui s'allie cependant avec une certaine finesse grossière, laquelle, comme chez tous les barbares, n'est au fond que de la perfidie. Malgré leurs conquêtes gigantesques, ces peuples ne sont pas guerriers, au sens européen de ce mot; la conception du héros, telle qu'on la rencontre dans la race aryenne et dans d'autres moins élevées dans l'échelle humaine, leur est étrangère; ce sont d'incorrigibles brigands, des pillards invétérés, et les grandes guerres qu'ils ont faites ne sont que des incursions sur une immense échelle, d'énormes *tchapao* à la façon des

Turkomans actuels. Ce besoin de pillage et de brigandage est tel que les peuples ouralo-altaïens, surtout ceux de la branche tatare, s'attaquent et se pillent entre eux, de tribu à tribu, quand ils n'ont pas d'ennemi contre lequel ils puissent organiser une expédition.

Les Ouralo-Altaïens de l'Asie (pour les distinguer des Finnois, qui ont un autre caractère et qui sont civilisés à l'égal des autres Européens) sont essentiellement nomades, pasteurs et chasseurs. L'industrie, la culture, le commerce leur déplaisent, et l'on voit souvent un de leurs chefs préférer la tente de feutre dans la steppe à la confortable maison, au palais de Bokhara ou de Samarkande.

Ils sont très-attachés à leurs vieilles coutumes; leur gouvernement naturel est le patriarcat; ils répugnent aux nouveautés, au progrès, et c'est pour eux un raisonnement ordinaire et toujours victorieux que celui qui consiste à prétendre que ce qui a été bon pour les ancêtres est bon pour les enfants et que ceux-ci n'ont pas mieux à faire; aussi est-ce avec raison que M. Friedrich Müller (*Allgemeine Ethnographie*, p. 369) les présente comme le type du plus ardent réactionnaire.

Étudions maintenant les diverses nations de cette race répandues sur le terrain qui nous occupe. Disons en premier lieu que toutes, sauf quelques tribus dont nous parlerons à la fin, appartiennent à cette branche de la race ouralo-altaïque que nous avons appelée la *branche turko-tatare* et que nous avons affaire, au fond, à des Turks purs ou mêlés à divers degrés avec les races environnantes.

I. Les *Bouroutes* ou Kirghises noirs (*Kara-Kirghises*). — Les Russes les appellent également *Dikokamenni*, et eux-mêmes se donnent le nom de *Krkyz*. Ce sont de vrais barbares et ils représentent physiquement et moralement ces hordes de race ouralo-altaïque qui, sous le nom de Huns causèrent tant d'effroi aux Gréco-Romains des empires d'Orient et d'Occident. Ils ont tous les caractères attribués anthropologiquement aux races mongoliques, et, par consé-

quent, ressemblent absolument aux Kalmouks et aux Khal-kas, purs Mongols. Cependant ce sont des Turks et, selon M. Veniukoff, leur dialecte est encore le représentant moderne de la langue des célèbres Ouïgours. Nous avons donc, dans ces Kirghises noirs ou Bouroutes, le type primitif du Turk. C'est ce qu'affirme M. Vambéry (*Voyage dans l'Asie centrale*, p. 343-344) : « Ils constituent, dit-il, la race primitive d'où sont issues les diverses nations turques... Je n'ai pas su découvrir, dans le turk qu'ils parlent, un seul mot persan ou arabe, et leur dialecte peut être regardé comme la meilleure transition du langage mongol à celui du djagataï. Le type de leur physionomie se prête à une remarque analogue. Leurs yeux obliques, leur menton sans barbe, leurs joues proéminentes les assimilent aux Mongols, et, pour la plupart très-petits, ils montrent une agilité surprenante. »

Bien qu'ils vivent dans une malpropreté inouïe, bien qu'ils ne se nourrissent, la plupart du temps, que de laitage et ne mangent de viande que dans les grandes fêtes ou quand un de leurs bestiaux vient à mourir, ce qu'ils font alors avec voracité, ils présentent une résistance phénoménale à la douleur; M. Veniukoff cite le cas d'un d'eux qui, percé d'un coup de lance à travers la poitrine, l'arme ayant pénétré par le dos, perforé les poumons et brisé une côte, put, deux jours après sa blessure, retourner à son *aoul*, distant de 53 milles, et au bout d'un mois recommencer ses courses et ses cavalcades comme si de rien n'était.

Selon Abou'l Ghazi Bahadour (*Hist. généalogique des Tatars*) les Bouroutes-Kirghises étaient établis avant Djenghiskhan entre les rivières *Selenga* et *Ikar-Mourane*; Klaproth (*Mémoires sur l'Asie*) identifie celle-ci avec l'Ieniséï. Les historiens chinois de la dynastie des Yuan (1280-1367) placent les *Ki-li-ki-szu* dans cette région.

Ce sont les anciens Kirghises-Bouroutes de l'Ieniséï que les Chinois dépeignent comme de haute taille, aux cheveux roux, au teint blanc et aux yeux verts (Schott. *Ueber die aechten Kirghisen*. Acad. Berlin. 1864 p. 432). D'après

des documents chinois du x^e au xiv^e siècles, ces anciens Bouroutes se tatouaient, les guerriers aux bras et les femmes au cou. Comme les Kirghises actuels, ils comptaient les années par cycle de 12, chacune portant le nom d'un animal.

Ils se livraient seulement à la culture de quelques céréales semées le 3^e mois et récoltées le 9^e. Les cavaliers se préservaient les jambes avec des plaques de bois, et portaient un bouclier rond.

Leur roi portait le titre de *A-se*; l'hiver il se couvrait la tête d'un bonnet de zibeline et l'été d'un chapeau pointu doré. Le costume ordinaire consistait pour les hommes en vêtements de peau ou de laine et en bonnets de feutre blancs, pour les femmes en robes d'étoffe de laines ou de soie chez les plus riches.

Le roi résidait sur une montagne; sa vaste tente de feutre était entourée de palissades et à la porte était planté un étendard de queue de cheval, *tuk*. Les seigneurs habitaient de moindres tentes. Il y en avait six classes différentes et tous les hommes valides devaient le service militaire; l'impôt était payé en fourrures.

C'était alors surtout un peuple chasseur que ces Kirghises et moins pastoral qu'aujourd'hui. Ils se servaient de souliers dits raquettes pour chasser pendant l'hiver.

Leur nourriture consistait généralement en viande et en lait fermenté de jument (*koumi*).

Ils adoraient les esprits des eaux et des plantes auxquels ils offraient des sacrifices. Les morts étaient brûlés et leurs ossements mis au tombeau seulement un an après. Leur langue était celle des Ouïgours, leurs lois fort sévères avaient généralement pour sanction la peine de mort.

A la fin du xvii^e siècle ou au commencement du xviii^e, les Bouroutes furent chassés de leur pays à cause de leurs brigandages par les Russes et les Dzoungars. Ils se réfugièrent dans les montagnes du Ferghana. Dans son important ouvrage, *Les Kirghises-Kazaks*, M. Levchine (p. 124), donne la traduction par M. Timkowski d'un fragment d'un

ouvrage géographique chinois intitulé *Ki-yu-vin-kian-lou* :

« Les Kirghises ou Bouroutes sont des nomades habitant les parties occidentales du Turkestan oriental. Leur vaste pays est situé entre Andzian (Andidjan) et Kachgar. Ils appellent leurs princes *bi*. Kirghiz est le nom générique de toutes ces peuplades; elles se divisent en plusieurs hordes dont chacune à son *bi*. Leur langage et leur costume ressemblent à ceux des habitants du Turkestan oriental, à une très-petite différence près. Ils sont pauvres, mais courageux, légers, intéressés, adonnés au pillage et vaillants à la guerre. Les Kazaks et les Belours les craignent. Les Dzoungars, même dans le temps de leur gloire et de leur puissance ne purent parvenir à les subjuguier. Les Kirghiz pillaient le Turkestan oriental et les caravanes de la grande Boukharie et celles des autres pays qui allaient dans le Turkestan avec leurs marchandises. Depuis que la Chine s'est emparée des pays occidentaux (1756), les Kirghiz ont cessé leurs brigandages... Actuellement ces Kirghiz habitent les montagnes et les forêts des territoires de Yarkand, de Kachgar et d'Ouchi, où ils s'occupent paisiblement du soin de leur bétail. »

M. Levchine ajoute plus loin (p. 125) un fragment d'un ouvrage d'un prince chinois Tsi-Chi traduit par M. Lipofzof :

« Les Bouroutes méprisant toute vertu sociale, se distinguent de leurs voisins par la cruauté et un caractère féroce. Toujours occupés d'incursions, de rapines et de meurtres, ils ne quittent jamais les armes. »

Les nombreuses tribus de ces Kirghises-Bouroutes vaguent sur une immense étendue, depuis le pied de l'Altaï au nord jusqu'aux bassins de l'Oxus et même de l'Indus au sud, à travers la Dzoungarie, le Ferghana, l'Hexapole et les principautés indépendantes du Pamir et du haut Oxus. Ils pillent indifféremment les Kâlmouks sibériens, les Tâdjiks du Khotand, les Usbeks de Kachgar et de Yarkand, les habitants de l'orientale Khotan, les tribus thibétaines des pentes septentrionales du Karakorum et les peuplades aryennes du

Wakhan, du Kaffiristan, du Darwaz ou du Karateghin. On voit l'aire immense dans laquelle ils se meuvent. Ils n'en sont pas plus riches cependant, car leurs troupeaux s'accroissent peu dans les montagnes glacées qu'ils fréquentent de préférence aux steppes herbeuses; mais, comme ils sont pillards avec passion, ils rétablissent l'équilibre au moyen de *barantas*, expéditions de pillage qu'ils mènent fort habilement. Les femmes se livrent à la confection de tissus de feutre très-estimés dans l'Asie centrale et qui s'échangent pour les objets manufacturés nécessaires à leur ménage peu confortable.

Ils sont régis patriarcalement par leurs *manap* ou chefs non héréditaires, mais nommés à l'élection. Il n'existe pas, chez les Bouroutes, d'aristocratie; mais ces *manap* jouissent d'un grand pouvoir, surtout quand ils méritent en même temps le titre de *batyr*, que l'on ne gagne qu'en conduisant à bonne fin de hardis maraudages. A côté de ceux-ci, on trouve des juges, *bi*, qui résolvent les différends selon les coutumes de ces tribus et surtout selon le plus ou moins de générosité des parties.

La religion des Kirghises noirs est officiellement l'islamisme; mais, au fond, ce n'est chez eux qu'un grossier fétichisme; on en voit qui ignorent jusqu'au nom de Mahomet! L'ivrognerie, malgré les défenses du Koran, est très-en faveur chez ces Kirghises, qui se gorgent de liqueurs alcooliques extraites du *koumi*, lait de jument fermenté, et du millet. La pudeur et la chasteté des femmes sont choses à peu près inconnues chez ces peuples, étrangers à ce point à la jalousie que l'on voit fréquemment des maris exciter leurs amis à avoir des rapports intimes avec leurs épouses; quant aux jeunes filles, elles ne sont pas surveillées, et pères, mères ou frères n'accordent aucune importance aux intrigues toutes physiologiques qu'elles peuvent nouer avec le premier venu. On voit que les préceptes de l'islam ont fait peu de progrès chez les Bouroutes. Du reste, ceux-ci ne savent pas lire, et ce n'est que lorsqu'un Tatar de Kasan ou un Usbek se

trouve chez eux, au moment de noces ou de funérailles, qu'ils se font lire quelques versets du Koran. Ordinairement ces cérémonies sont célébrées d'après les rites du chamanisme. Les Kirghises noirs tiennent les tombes de leurs ancêtres en haute vénération et ont pour les morts un culte très-sincère; toucher à une sépulture, y déranger quelque chose est, à leurs yeux, un criminel sacrilège. Ils révèrent également les monuments laissés par une ancienne race établie avant eux dans le pays et disparue depuis des siècles. Enfin ils ont pour le feu un reste d'adoration; il est souverainement inconvenant de cracher dans le foyer, et dans la nuit du jeudi de chaque semaine ils pratiquent une cérémonie spéciale qui consiste à aviver les flammes en y jetant de la graisse, en tenant neuf lampes allumées à l'entour du feu, tandis qu'un lettré, s'il y en a, lit des prières.

Ces Kirghises noirs ont conservé, en grande quantité, les traditions communes à toute la race ouralo-altaïque et celles qui sont particulières à la branche turko-tartare. Ils ont deux espèces d'épopées sur un Hercule tatar appelé *Manas*. Ils possèdent aussi des légendes généalogiques, parmi lesquelles il faut remarquer celles qui ont trait à leur origine.

La base en est l'étymologie du nom de *Krgyz* qu'ils se donnent, et qui serait composé de *Krk*, « quarante », et de *Kyz*, « jeune fille ». Une princesse, racontent-ils, accompagnée de quarante suivantes, après une longue promenade, retrouva son aoul dévasté, sa famille disparue et un seul chien rouge, reste de toute la tribu; cet animal s'unit aux quarante suivantes, qui donnèrent naissance chacune à un fils, et ces fils furent les ancêtres des Kirghises actuels. Les Chinois racontent sur l'origine des *Kao-Tché* (Ouïgours) une légende de même nature. Un prince avait deux filles si belles qu'il résolut de ne les marier à aucun mortel; il les enferma dans une tour située au milieu d'un désert, en priant les dieux de les prendre; la plus jeune sœur, dévorée par l'ennui, tomba amoureuse d'un vieux loup qui errait sans cesse autour de la tour, au bout d'un an se donna à lui,

et les enfants qu'elle en eut furent les premiers *Kao-Tche*. Cette légende des amours d'une femme et d'un loup, d'un chien ou d'un renard, est commune aux divers peuples ouralo-altaïques ; on la retrouve même chez les races voisines, au Thibet et au Japon, où les Aïnos se prétendent issus d'une femme abandonnée dans une île et rejointe ensuite, à la nage, par un chien.

Une autre tradition kirghise prétend que la princesse et ses quarante suivantes devinrent enceintes après avoir bu l'écume des eaux d'un lac agité, et qu'elles furent chassées de leur tribu quand on s'aperçut de leur état. Les quarante suivantes, furieuses de leur sort malheureux, se révoltèrent contre la princesse et l'abandonnèrent dans la steppe. Elle fut recueillie par un khan, qui la mit au nombre de ses femmes et à qui elle donna bientôt un fils qu'on appela *Kyrgys-beg*. A la mort de son père, ce jeune homme fut chassé par ses frères comme bâtard, et privé de sa part d'héritage ; plus tard, il réussit à reprendre non-seulement ce qui lui était dû, mais encore le commandement de la tribu ; il fut le père commun des Kirghises noirs. Ses deux petits-fils, *Abl* et *Kowl*, furent les fondateurs des deux ailes qui divisent les Bouroutes : *Abl*, de la droite, *On* ; et *Kowl*, de la gauche, *Sol*.

Nous donnons ici, pour terminer, ce que dit sur l'état actuel de ces divisions M. le lieutenant Valikhanoff, qui, d'origine tatare lui-même, fut mieux à même que personne de se procurer, dans ses voyages dans l'Asie centrale, de sûres informations :

« L'aile droite consiste en deux divisions, *Adjené* et *Tagai*. Cette dernière est la plus considérable, et l'on y doit comprendre les tribus sœurs, mais ennemies, des *Sarabaguiches*, des *Bougous*, des *Saltous*, des *Sayaks*, des *Cheriks*, des *Chonbaguiches* et des *Bassyz* en tout sept. Les *Bougous*, depuis 1855, sont sujets de la Russie et comptent huit camps. Ils font de l'agriculture sur la rive méridionale de l'*Yssyk-Kul* et émigrent en été vers le cours supérieur du

Keghen et du Tekes. Les Sarabaguiches, qui comptent dix camps, errent le long de la rivière *Chu* et à l'est de l'*Yssyk-Kul*. Les Saltous, la tribu la plus voleuse, forment quinze camps et se promènent sur le Talas et le Chu, non loin du fort khokanien *Pichpek* (aujourd'hui à la Russie). Les Sayaks occupent le haut Narym et le haut Djongal; les Cheriks, les hautes montagnes du Thian-Chan, au sud de l'*Yssyk-Kul*; les Chonbaguiches habitent les hauteurs au nord-ouest de Kachgar. Ces deux dernières tribus sont très-pauvres. Les autres tribus de la branche *tagai* habitent les montagnes au nord de Namengan, dans le voisinage d'Andidjan, et le cours supérieur du Djongal. Les Kirghises Adjenè se livrent à l'agriculture dans le Ferghana, près des villes de Mardjilan et d'Och, et passent l'été au milieu des collines qui s'étendent entre Och et Khokand. Ces Kirghises jouissent des mêmes droits que les Usbeks; ils servent dans l'armée khokanienne, et leurs chefs remplissent d'importants emplois civils et militaires. Le vizir actuel de Khokand (1858-1859), *Alim-beg Dachka*, est un beg de cette tribu, et avec ses Khirgises aida le khan régnant, *Mallya-khan*, à prendre possession du pouvoir. L'aile gauche est formée de trois tribus qui fréquentent le Talas. Leurs chefs sont apparentés avec le khan de Khokand qui est, par les femmes, d'origine kirghise. La contrée peuplée par les campements temporaires des Naïmans, des Kiptchaks et des Khitaïs, tribus qui se sont confondues avec les Kirghises, s'étend d'Och, par le plateau de Pamir, jusqu'à Badakchan, et de là à la chaîne du Karakorum; avec eux vaguent les Itchkiliks et quelques familles de la tribu adjenè. (M. Michell, *the Russians in Central Asia*, p. 102-104.)

II. *Les Kirghises-Kaisaks.* — Appelés généralement Kirghises, mais se donnant à eux-mêmes le nom de Kaisaks, ils sont divisés en trois grandes parties : la Grande Horde la Moyenne Horde et la Petite Horde. Ils sont, pour la plupart, adonnés à la vie nomade, et ce n'est que sur les bords du bas Yaxartes que les plus pauvres d'entre eux se livrent

à l'agriculture, contrairement aux règles économiques ordinaires dans les autres races, où les populations sédentaires ont la supériorité sur les tribus vagabondes. Les Kaïsaks constituent la plus grande partie agglomérée de la race tataroturke; depuis la mer Caspienne et les monts Ourals jusqu'aux frontières de la Chine, depuis la mer d'Aral et Yaxartes jusqu'à la Sibérie, ils promènent leur *kibitkas* de feutre et leurs innombrables troupeaux. Dans le seul gouvernement d'Orembourg, on en compte un million soumis à la Russie.

Voici la description qu'en fait M. Vereschaguine : « Corps trapu, crâne large et peu élevé, pommettes fort saillantes, yeux étroits, bouche proéminente, nez court et épaté, petite barbe de bouc, peau basanée à tous les degrés, depuis le brun d'un Européen du Midi jusqu'à une espèce de noir bois-brûlé. » (*Le Tour du Monde*, t. XXV, p. 219.) M. Vambéry remarque aussi « qu'ils ont généralement des cous courts, le vrai type touranien opposé à l'Iranien au long cou. » (*Sketches of Central Asia*, p. 287.)

Cependant, à côté de ce type, classiquement mongolique, on rencontre parmi eux un type différent qui se distingue des brachycéphales ordinaires par une tendance à la mésaticéphalie, par un visage plus long et plus étroit, par un grand nez prédominant et très-osseux, par un menton allongé. et par une haute stature. Il y a donc là les vestiges incontestables d'un antique mélange de la race ouralo-altaïque avec une autre race. Quelle fut cette race, c'est ce que la pénurie de positifs renseignements anthropologiques où nous sommes, nous interdit de déterminer. Nous pouvons néanmoins nous permettre d'affirmer que ce type curieux ne provient pas d'un mélange avec la race aryenne, surtout avec la branche éranienne de cette race, dont il diffère autant que du type mongolique. Nous ignorons si les yeux de ces individus sont clairs et si leurs cheveux sont d'un blond roux, comme les avaient des tribus mentionnées par les annalistes chinois du temps de la dynastie des Han; ceux-ci ajou-

tent même que ces barbares ressemblent à des chevaux, observation qui peut se rapporter au type que nous venons de dépeindre d'après plusieurs gravures de M. Zaleski (*La vie des steppes Kirghises*) et dont la physionomie, à notre sens, est vraiment chevaline. C'est là un point excessivement intéressant à éclaircir, et nous espérons qu'il le sera par les anthropologistes qui, dans l'avenir, grâce à l'empire qu'ont les Russes sur ces contrées et sur ces tribus, se livreront à ces curieuses recherches; ajoutons que M. Sponville (v. plus haut) a rencontré un assez grand nombre d'individus aux cheveux châains, et que lui et M. Zaleski assurent que les Kirghises ont souvent un nez aquilin ou busqué.

Au point de vue linguistique, les Kirghises-Kaïsaks appartiennent à la branche turko-tatare, et leur langue est à peu près la même dans toutes les nombreuses tribus des trois Hordes. Ils se disent musulmans; mais, chez eux, il est avec le Koran de nombreux accommodements, et on fait peu de cas des prescriptions qui gênent les vieilles habitudes de ces nomades. Cependant ils sont moins barbares que les Bouroutes, et la civilisation a eu quelque prise sur eux; ils n'en ont pas moins conservé de nombreuses superstitions et pratiques de sorcellerie; M. Vambéry nous en rapporte quelques-unes : « Ils tirent des présages de l'examen des entrailles des bêtes sacrifiées et des omoplates brûlées, dont les crevasses ont un sens pour le sorcier. Quand celles-ci sont parallèles au large bout de l'os, c'est bon signe; sinon c'est mauvais signe. On n'examine les entrailles que pour savoir le sexe d'un enfant à naître... On tire aussi des présages de la couleur de la flamme produite par de l'huile, par de la graisse versée sur le feu... A chaque partie isolée de la tente, à chaque ustensile est attachée quelque superstition, qui est strictement observée en dressant la tente, en trayant les bestiaux, en cuisinant, en filant, en tissant; mais le mode de divination en faveur auprès de ces diseurs de bonne aventure se fait à l'aide d'un fil nouvellement filé. Quatre pierres sont posées à terre, deux blanches et deux noires; au milieu

est un fil, fortement tordu, et l'autre bout est soudainement lâché; si le fil, dans sa chute, tombe sur une pierre noire, cela signifie du malheur; sur une pierre blanche, le contraire; cela s'appelle *tyik yip* et se pratique partout dans l'Asie centrale. » (*Sketches of Central Asia*, p. 291-292.)

Les Kirghises ont grande foi dans leurs devins qui disposent à leur gré, d'après eux, des phénomènes de la nature, et qui par des pratiques bizarres se mettent en rapport avec les esprits.

Ils croient que la Grande Ourse est composée de sept loups qui poursuivent deux chevaux *Ak-buzat*, hongre blanc, et *Kaul-buzat*, hongre gris, qui lorsqu'il seront atteints par les loups seront dévorés et le monde finira. Les Pléiades sont pour eux un *mouton sauvage* qui, lorsque la constellation n'est pas visible, descend sur terre pour paître. Ils ont une grande vénération pour les arbres isolés et qui, selon eux, portent bonheur à ceux qui les prient et qui y suspendent un morceau d'étoffe ou de peau, quelques crins de cheval; ils ne respectent pas moins certaines pierres extraordinaires, menhirs naturels ou dus à des peuples inconnus, certaines grottes et certaines sources, ainsi que les *Kurgans*, anciens tombeaux d'une antique population disparue de ces contrées.

Les Kirghises-Kaïsaks enterrent encore avec les morts leurs armes, leurs harnais, leur vaisselle et tuent parfois le cheval du défunt sur sa tombe; ils ont conservé un grand culte pour les âmes des morts et une grande vénération pour certains tombeaux, notamment ceux sur lesquels est poussé un grand arbre, ce qui, selon eux, marque la haute dignité de l'âme du décédé. Les âmes des hommes ordinaires vont dans l'air et dans les étoiles rejoindre les bons ou les mauvais esprits selon leur conduite durant la vie. On conjure ces esprits par des invocations et des sacrifices.

Les Kirghises-Kaïsaks possèdent une aristocratie puissante, les gens « aux os blancs », qui fournissent les sultans et les khans aux diverses tribus. Leur organisation intérieure est celle-ci : ils sont divisés en trois grands groupes ou Hor-

des, la grande (*Oulou Djüs*), la moyenne (*Orta Djüs*), la petite (*Kichi Djüs*); chaque horde est divisée à son tour en districts gouvernés par des *sultans* choisis à l'élection pour trois ans, rééligibles, et portant le titre de *grand* tout le temps qu'ils sont en fonctions; chaque district comprend ensuite 15 à 20 cercles, et est gouverné par un chef élu pour deux ans; chaque cercle se subdivise en 10 à 12 *aouls* ou villages qui comprennent en général chacun 50 à 70 tentes ou *iourtes*; c'est encore à l'élection que le chef de chaque aoul doit son pouvoir. Tous ces chefs rendent la justice à tous les degrés que comporte leur situation. La propriété chez les Kirghises est commune à toute la nation; c'est à peine si districts et cercles ont un territoire mal délimité pour les campements d'hiver; mais chaque Kirghise a droit au terrain suffisant pour la nourriture de son bétail, si nombreux qu'il soit. Les Kirghises sont donc assez faciles à gouverner, pas très-braves, mais pillards et peu scrupuleux; ils respectent cependant soigneusement les droits de l'hospitalité. On en a vu pourtant dans le paroxysme de la rage et de la vengeance boire le sang de leurs ennemis, en véritables cannibales, comme l'étaient leurs ancêtres les Massagètes.

Leur seule industrie est l'élevage du bétail, et pour tous les objets nécessaires, ils sont tributaires des populations sédentaires des bords du Yaxartes, du Zerafchan et de l'Oxus, et surtout à présent des Russes. Encore ne vendent-ils guère leurs bestiaux, mais bien leurs peaux, leur laine, leur crin, etc. Ils ne se nourrissent cependant guère que de laitage; la viande étant réservée pour les grandes occasions ou pour les gens riches et de haut rang, ainsi que le *koumi*, lait de jument fermenté et enivrant dont ils sont très-friands de même que de la chair des jeunes poulains; mais les pauvres doivent se contenter d'eau saumâtre et de fromage de brebis, sans pain ni légumes objets d'alimentation inconnus chez les Kirghises.

Leur histoire est compliquée comme celle de la plupart des peuples nomades et pasteurs. Voici quelques points de celle-ci qui permettra de les suivre un peu à travers les âges :

Les Kirghises-Kaïsaks « formaient une nation compacte et indépendante dans les siècles les plus reculés de notre ère, et même quelques-uns font remonter leur existence à des temps bien antérieurs à J.-C... Ce peuple est connu en Asie depuis fort longtemps, et formant une des branches de la race si nombreuse des Turcs, il ne le cède en ancienneté ni aux Naïmans, ni aux Kirghises (Bouroutes), ni à aucun des peuples asiatiques de la même race (Levchine, *loc. cit.*, p. 136-137). » Edrisi (xii^e siècle) les représente logés sous des tentes de feutre, et Abou'l feda (xiv^e siècle) les cite avec les Ghozzes etc., parmi les peuples de langue turke. Puis au commencement du xvi^e siècle après la chute de la Horde d'Or, plusieurs tribus Usbokes se fondirent avec les Kaïsaks. Vers la même époque, des peuples très-célèbres, mais affaiblis comme les *Kiptchaks*, les *Naïmans*, les *Konrades*, les *Djalairs*, furent absorbés par les Kirghises-Kaïsaks, chez lesquels on retrouve encore des tribus portant ces noms fameux, ainsi qu'on va le voir plus bas; ensuite, Jenkinson, voyageur anglais à Bokhara en 1558 et 1559, parle de la guerre entre le sultan de Tâchkand et les Kaïsaks, peuple cruel et nombreux, qui n'avait point de villes et qui était musulman. *Hadji Khalfa* (1589-1657) parle des Kaïsaks comme de hardis guerriers du nord adonnés au brigandage et à la magie. Enfin, pendant la durée du xvii^e et du xviii^e siècle, on les voit descendant sans cesse dans la vallée du Yaxartes, où même certains de leurs chefs essayèrent en vain de fonder à Tâchkand un khanat stable et puissant. Aujourd'hui l'immense majorité des Kirghises est sous le gouvernement de l'empereur de Russie. Pourtant il en existe quelques agglomérations dans les khanats de Bokhara et de Khiva. Leur nombre est difficile à préciser; pour ce qui regarde ceux qui sont sujets russes et qui habitent la contrée que nous étudions, nous allons emprunter quelques détails au travail de M. le colonel Veniukoff sur Khiva, publié par la Société de géographie de Paris dans son *Bulletin* de juin 1873.

Les tribus qui errent entre la mer Caspienne et la mer d'Aral et qui, l'hiver, campent sur l'Ust-Yurt sont sous la surveillance d'un inspecteur russe résidant au fort Alexandrowsk, dans la presqu'île de Mangichlak. Les Kirghises de cette inspection sont pour la plupart originaires de l'Ada, et en 1869 dépassaient 45,000 âmes; leur nombre a par la suite diminué de 10,000 âmes, qui, à l'instigation du khan de Khiva, émigrèrent dans cette principauté.

Les Kirghises des districts de Gourief, d'Emba et d'Irghiz sont 200,000 environ et appartiennent à l'inspection d'Orembourg; une partie de leurs tribus, surtout celles du district d'Irghiz, mènent leurs troupeaux pâturer l'été vers l'embouchure du Yaxartes. Ils font partie de la Petite Horde.

Les Kirghises du Syr-Daria, c'est-à-dire des districts de Perovsky, de Turkestan, de Tchemkand et de Khôdjand, seraient au nombre de 260,000 nomades, sans compter les Kirghises devenus sédentaires et agriculteurs par pauvreté d'abord, à l'imitation des Sartes, et qui, sous l'influence bienfaisante de l'industrie et du travail régulier, ainsi qu'à l'aide des encouragements du gouvernement russe, font de notables progrès; grâce à eux, les champs fertiles des rives du Yaxartes se couvrent de plus en plus en plus chaque année de belles moissons. Les tribus de cette région sont comptées parmi celles de la Grande Horde. M. Radloff en signale cependant aussi de la Petite et de la Moyenne (*Journal de la Société de géographie de Berlin*, 1871, p. 508) dans cette région. Nous donnons ici sa liste :

1^o Grande Horde : *Oueïsun*; *Sykhym*, à Tchemkand; *Djany*; *Temir*; *Chymyr*; *Botpai*, à Aulieta; *Sirghili*; *Ysti*; *Otakchi*; *Djalair*; *Chaprach*, sur la rivière Chu et près de Turkestan; *Kangli*, à Tâchkand;

2^o Moyenne Horde; *Kyptchak*, à Tâchkand; *on eki Kongrat*, les douze Kongrat, à Tâchkand;

a. *Alty ata Koktüngoulou* (les six fils du père Kok);

b. *Alty ata Koktüngchui*;

Argbyn, à Tâchkand; *Naiman*, à Tâchkand; *Chanckoul*.

3^o Petite Horde ; *Ramadan*, à Tchinas ; *Alchyn*, à Tchinas ; *Djagalbaili*, à Tâchkand ; *Tama* ; *Tarakli*.

Il semble donc qu'autour de Tâchkand surtout se sont groupés des représentants des tribus des trois Hordes.

III. *Les Karakalpaks*. — Nation en décadence, ils diminuent de jour en jour et paraissent destinés à disparaître. Au xvi^e siècle, ils jouèrent un grand rôle dans l'Asie centrale ; ils étaient établis autrefois à l'embouchure du Yaxartes ; mais, vaincus par les khans de Khiva, ils furent transportés à l'embouchure de l'Oxus, sur les bords du lac Daou-Kara, près des villes de Kongrad, Kodjeili et Kiptchak. M. Vambéry en compte 50,000 en 1863 ; ils habitent un territoire très-boisé ; dans le khanat de Khiva, ils conservent leur ancien genre de vie, celui de pasteur. Ils font un peu d'agriculture et se livrent à la pêche. Ils parlent un dialecte turk particulier et qui sert de transition entre le dialecte des Kirghises et le turk djagataï parlé par les Usbeks.

Bien que gouvernés par leurs propres chefs de tribus, ils n'en sont pas moins cruellement asservis aux despotes du Kharezme, et leur misère est grande ; aussi leur nombre diminue-t-il rapidement. On doit à M. Vambéry l'énumération suivante de leurs tribus, au nombre de dix, à savoir :

1^o *Baymakli* ; 2^o *Khandekli* ; 3^o *Terstamgali* ; 4^o *Atchamgali* ; 5^o *Kaytchili Khitai* ; 6^o *Ingakli* ; 7^o *Keneghes* ; 8^o *Temboyan* ; 9^o *Sakou* ; 10^o *Outörtourouk*.

M. Radloff (*loc. cit.*, p. 506) signale de récentes émigrations de Karakalpaks (bonnets noirs) du Khiva dans la vallée du Zerafchan. Établis d'une façon tout à fait sédentaire dans les environs de Ak-Tepe et de Bech-Aryk, ils forment trois petites tribus : les *Oimant*, les *Ak-Koili* et les *Kara-Senghir*. Ce sont des gens doux, paisibles, inoffensifs, bien différents en cela de leurs congénères, les avides et turbulents Usbeks, les Kirghises pillards ou les bandits turkomans. Cette race, par sa douceur, est vouée à la ruine ou à l'absorption dans la grande masse des Sartes s'ils s'adonnent définitivement à la vie sédentaire.

Physiquement « les Karakalpaks se distinguent de toutes les tribus de l'Asie centrale par une taille élevée et vigoureuse et une apparence plus robuste. Ils ont une grosse tête avec une large face plate, de grands yeux, un nez aplati, des pommettes légèrement saillantes, un menton gros et quelque peu pointu, des bras remarquablement longs et de larges mains.... Ils ont des barbes assez épaisses, mais jamais longues. » (Vambéry, *Sketches of Central Asia*, p. 294.)

On le voit, les Karakalpaks ne sont pas une race pure ; c'est plutôt un mélange à un degré inconnu de sang éranien et de sang turk.

IV. *Les Kouramas*. — Se divisant en cinq tribus, ce peuple habite entre Tâchkand et Khôdjand, particulièrement aux environs de Toï-Tepe (Radloff, *loc. cit.*, p. 507). C'est un peuple récent et d'origine métisse. Les Kirghises et les Sartes ont contribué à leur formation, ainsi que le démontre le patois qu'ils parlent. *Kourama*, du reste, signifie « mélange » et est employé dans les villes du Yaxartes en mauvaise part, avec le sens de « niais ». (Vereschaguine, *loc. cit.*)

Leurs caractères anthropologiques nous sont inconnus. M. Radloff donne le nom de leurs cinq tribus :

1° *Djalair* ; 2° *Teleü* ; 3° *Tama* ; 4° *Djagalbaili* ; 5° *Tarakli*.

On remarquera qu'à part la deuxième ces tribus portent les mêmes noms que des tribus kirghises citées plus haut, d'après le même voyageur.

V. *Les Usbeks*. — C'est le peuple prépondérant politiquement dans les divers États de l'Asie centrale ; mais c'est aussi, de l'aveu de tous les voyageurs, une race mêlée, qui, bien que parlant un dialecte ouralo-altaïque, le turk oriental ou djagataï, et présentant de nombreux caractères tatars, n'en est pas moins fortement imprégné de caractères éraniens, particulièrement chez les Usbeks des khanats de Bokhara et de Khiva. Chez ces derniers, par exemple, M. le colonel Veniukoff (*loc. cit.*, p. 603) constate que souvent une barbe

épaisse et noire, digne d'un Eranien, orne un visage dont tous les traits sont ceux d'un Kirghise ou d'un Kalmouk.

Ce mélange ethnique avait du reste été observé autrefois par Wood (*Voyage aux sources de l'Oxus*, p. 141, 2^e édit.) sur les Usbeks de Khoundouz, qui avaient « de véritables traits tatars, bien que la physionomie des chefs ait été adoucie par l'union avec les Tâdjiks. » M. Shaw a fait les mêmes remarques à Kachgar et à Yarkand sur des Usbeks pourtant incontestablement plus purs que ceux des Khanats occidentaux. Il les trouve plus grands et plus barbus que les Kirghises, et en parlant de Yakoub-beg, originaire du Fergana, il ajoute que « ses joues sont trop accentuées, ses traits trop gros pour un Tâdjik, mais que sa barbe est trop épaisse pour un Turk. » (*Loc. cit.*, p. 29.) Ce serait donc au moyen du système pileux développé sur la face que se manifesterait le mieux le mélange des races ouralo-altaïque et aryenne.

L'origine des Usbeks est assez obscure, et nous renvoyons le lecteur à la partie historique de ce travail pour s'éclairer un peu à ce sujet. Il est, du reste, plus que probable que, ainsi que nous l'avons signalé pour les Bouroutes, d'autres tribus mongoles ou tatars se sont incorporées aux Usbeks alors que ceux-ci devinrent prépondérants. Au demeurant, ce sont encore au fond de vrais Tatars. L'industrie, le commerce ont été abandonnés par eux aux Tâdjiks, l'agriculture aux Sartes : la vie nomade, la guerre, ou plutôt la rapine, constituent pour eux, comme pour leurs congénères kirghises ou turkomans, une existence enviable. Toute la noblesse des villes de l'Asie centrale, les dynasties régnantes, appartiennent à leur race, bien que les hautes fonctions administratives soient, par la force des choses, dévolues aux fins et intelligents Tâdjiks. De beaucoup d'Usbeks le séjour des villes est peu apprécié ; et la tente, le cheval, tout l'appareil du nomade ont pour eux tant d'attraits qu'on en voit qui, propriétaires de maisons confortables pour l'Orient, préfèrent passer presque toute l'année sous une tente dressée

dans leur jardin. Ils passent en général pour avoir peu d'esprit et une intelligence médiocre; aussi les Tadjiks les dupent aisément et les appellent encore *Yogünkelle* (crâne épais), ce qui, par une coïncidence bizarre, est vrai au figuré comme au propre, car ils ont « réellement cette partie du corps plus épaisse et plus forte que celle de toutes les races turkes leurs parentes. » (Vambéry, *loc. cit.*, p. 300.) Ils ont du reste conservé une brachycéphalie remarquable; l'indice céphalique d'une série de huit crânes d'Usbeks en bon état, provenant de Turkestan, donnés récemment à la Société d'anthropologie par M. de Khanikoff, est de 85, 13. Ils ont donc encore le crâne ouralo-altaïque; du reste, leurs larges faces, leur voix, l'angle aigu que forment leurs tempes, et leurs yeux étroits, tout rappelle leur origine tatare.

Comme dans toutes les races mixtes, le type est assez variable chez eux : « L'Usbek de Khiva se reconnaît à sa face large et pleine, à son front bas et plat, à sa grande bouche; celui de Bokhara, à son front plus bombé, à son visage plus ovale, à son menton allongé et pointu, et, en général, à ses yeux et à ses cheveux noirs. Dans les environs de Kachgar et d'Ak-Sou les teints d'un jaune brun à un ton noirâtre sont en majorité; à Khokand ce sont les teints bruns; à Khiva le blanc est la couleur régnante (Vambéry, *loc. cit.*, p. 300.) » Ce sont les Usbeks du Ferghana, c'est-à-dire de Khokand et de la vallée du Yaxartes, qui passent pour les plus purs; les Usbeks des villes dans tous les khanats de l'Ouest ont beaucoup plus perdu de leurs caractères ouralo-altaïques que leurs compatriotes des campagnes, en rapports beaucoup moins fréquents que les premiers avec les Tadjiks éraniens.

M. Vambéry donne une liste de trente-deux tribus usbèkes : 1° *Kongrad*; 2° *Kiptchak*; 3° *Khitaï*; 4° *Manghit*; 5° *Noks*; 6° *Naiman*; 7° *Kouan*; 8° *Kiet*; 9° *As*; 10° *Tas*; 11° *Sayat*; 12° *Djagataï*; 13° *Ouïgour*; 14° *Ak-bet*; 15° *Dörmen*; 16° *Ochiïn*; 17° *Khandjigali*; 18° *Nogai*; 19° *Balgali*; 20° *Miten*; 21° *Djalair*; 22° *Keneghes*; 23° *Kangli*;

24° *Itchkili* ; 25° *Boyürlü* ; 26° *Altchyn* ; 27° *Atchmayli* ; 28° *Kara-Koursak* ; 29° *Birkoulak* ; 30° *Tyrkych* ; 31° *Kellekeser* ; 32° *Ming*.

Signalons, parmi ces noms, les noms historiques de *Kiptchak*, de *Khitai*, de *Naïman*, de *Djagatai*, de *Ouïgour*, qui prouvent bien que d'anciennes nations, réduites de leur antique pouvoir, se sont fondues dans le milieu usbek. Signalons aussi les dénominations communes aux Kirghises, aux Kouramas et aux Usbeks ; ce sont celles de *Kiptchak*, de *Naïman*, de *Djalair*, de *Kangli* et d'*Alchyn* ou *Altchyn*.

Plus récemment, en 1871, nous avons eu une autre statistique faite par M. Radloff (*loc. cit.*, p. 504-506), qui ne concorde pas toujours avec celle de M. Vambéry, et qui a pour objet plus particulier les Usbeks de la vallée de Zerafchan. Ce sont d'abord les *Khitai-Kiptchak*, composés de ces deux tribus fortement unies. Les *Khitai*, beaucoup plus nombreux que les autres dans la vallée du Zerafchan, se subdivisent en *Sari-Khitai* (*Khitai* jaune), *Otartchi*, *Khandjigali*, *Koch-Tamgali*, *Tchomüchlu*, *Tarakli* (il y a des *Taraklis* chez les Kouramas) et *Balgali*. Les *Kiptchak* forment le fond de la population usbèke du Ferghana, où un grand nombre d'entre eux sont encore à l'état nomade ; dans la vallée du Zerafchan ils habitent surtout *Yanghi-Kourgân*, entre *Katti-Kourgân* et *Samarkande* ; ils se subdivisent en *Sört-Tamgali*, *Sari-Kiptchak* (*Kiptchaks* jaunes) et *Togous-Bai*.

Viennent ensuite les *Kirkmen-Yüs*, deux tribus, les *Kirk* (les quarante), divisés en *Kara-Koili*, *Karatcha*, *Kara-Sirak* et *Tchaparachli*, et les *Yüs* (les cent), divisés en *Karaptcha*, *Tyrgyryk*, *Pertcheyüs*, *Koyankonnakli* (aux oreilles de lièvre), *Konyakli*, *Sirghèli*, *Erghènèkli*, *Solakli*, *Khankhodja-Khitaisi* et *Hadji-Khitaisi*.

Puis M. Radloff cite de moindres tribus, les *Kangli*, auprès de *Djizak*, les *Naiman*, auprès de *Katti-Kourgân* et de *Djam*, les *Ming*, dans les monts *Altaba*, près de *Kara-*

Tepe, d'Urgut et de Khokand, dont le souverain est des leurs ; il nomme encore l'importante tribu des *Keneghes*, établie à l'entour de Chehr-i-Sebs et dans le khanat de Khiva, qui se vante d'être de la même race que les Tatars de Kasan ; ensuite viennent, dans son énumération, les *Manghit*, tribu d'où les khans de Bokhara sont sortis et qui habite en grand nombre Karchi et ses environs, et enfin les petites tribus des *Mesit*, des *Yabi*, des *Tama*, des *Sarai*, des *Burkut*, des *Allat*, des *Béhrin* et des *Batach*, toutes vivant sur les bords du Zerafchan. M. Radloff ajoute que toutes ces tribus s'enchevêtrent les unes dans les autres d'une façon inextricable, et que l'on trouve des établissements de l'une au milieu du territoire d'une autre.

VI. *Les Turkomans*. — Race mêlée, comme les Usbeks, auxquels ils ressemblent fort au point de vue physique comme au point de vue moral, d'après Ferrier (*Voyages, etc.*, t. I, p. 177), qui voit en eux de véritables Tatars. Sur ce point tous les auteurs s'accordent ; cependant on constate dans leurs diverses nations ou tribus plusieurs variétés du type commun, provenant à coup sûr de mélanges avec les populations persanes et caucasiennes, auxquelles ils enlèvent de nombreux captifs et surtout de nombreuses captives. Un caractère assez distinctif des Turkomans, c'est la hauteur de la taille, et les proportions athlétiques ne sont pas rarement constatées chez les individus de cette race ; en cela ils se distinguent des véritables Tatars, représentés par les Kirghises noirs et Kaisaks, qui sont généralement petits.

« La physionomie est ronde, les pommettes sont saillantes, le front est large ; la boîte osseuse développée forme à son sommet comme une crête. Son œil bridé, fendu en amande et pour ainsi dire sans paupières, est petit, vif et intelligent ; le nez est généralement petit et retroussé, le bas de la figure un peu voyant ; les lèvres sont assez grosses. Sur tout cela, ajoutez un peu de moustache et une barbe clair-semée au menton ainsi qu'aux joues. Les oreilles sont très-développées et détachées de la tête. Chez les femmes turkomanes,

le type est plus marqué que chez les hommes. Leurs pommettes sont plus saillantes, leur peau est très-blanche malgré leur malpropreté. Leurs cheveux sont généralement épais, mais très-courts. » (De Bloqueville, *le Tour du monde*. t. XIII, p. 246-247.) D'autre part, le baron de Bode, dans un travail publié par la Société ethnologique de Londres (*Journal*, etc., t. I, p. 71-73), signale les particularités suivantes : « L'œil du Turkoman est semblable à celui du Mongol; c'est l'œil du chat avec l'extrémité relevée vers les tempes; chez le Turkoman, l'œil n'est pas si noir, mais il est plus grand. Le nez est moins plat, les lèvres sont moins épaisses, mais les pommettes sont aussi saillantes que chez le Mongol ou chez le Kalmouk. Le Turkoman est plus grand et a l'aspect moins mongolique. Il est assez semblable au Tatar Nogai et au Tatar du Volga; leurs origines sont communes du reste, comme leur langage. Le Turkoman du désert, ainsi que l'Usbek de Khiva, a des traits plus mongoliques que le Turkoman des frontières persanes. » C'est là le cas de la nation la plus nombreuse, celle des *Tekke*, qui habite en Margiane et sur la frontière du Khorassan; mais ils sont méprisés par les autres nations comme fils de femmes esclaves et comme s'alliant à des captives, car on fait chez les autres Turkomans une grande distinction entre les enfants de race pure et les enfants des prisonnières persanes ou kirghises; ceux-ci ne peuvent s'allier à des femmes de race turkomane pure, mais l'union avec les Usbeks est fréquente, ce qui, du reste, ne peut modifier les caractères anthropologiques des Turkomans.

Les diverses nations sont la plupart du temps hostiles les unes aux autres, et s'attaquent et se pillent sans cesse mutuellement. Ce sont les plus abominables bandits de l'Asie centrale. Voleurs de bestiaux comme les Bouroutes, ils sont en même temps voleurs d'hommes et fournissaient d'esclaves persans les marchés de Khiva et de Bokhara. L'intervention de la Russie a mis officiellement fin à ces horribles transactions, et il faut espérer que la surveillance active de

ses agents arrivera à les faire cesser sous peu complètement.

Les Turkomans partagent avec les Usbeks le fanatisme intolérant des sunnites à l'égard des chiïtes éraniens, fanatisme qui est un commode prétexte à leurs vols et à leurs rapt sur le territoire de la Perse. Malgré les ablutions obligées des fidèles mahométans, ils sont d'une malpropreté rare, et ne le cèdent à cet égard qu'aux Bouroutes. La retenue des femmes turkomanes n'est pas non plus bien grande, et ces dames ont une détestable réputation, qui, paraît-il, est tout à fait méritée. Il semble que ce soit là une caractéristique ethnique propre aux Tatars.

Le pillage est leur plus grande occupation; cependant ils se livrent aussi à l'élevage des bestiaux, et un peu à l'agriculture, particulièrement chez les *Yomoud*. Ceux-ci habitent du reste ce qui fut autrefois l'Hyrkanie, et il est possible que la population sédentaire de cette antique province de l'Eran se soit fondue dans la foule des envahisseurs turkomanes. Là, comme chez les Kirghises, les agriculteurs, *tchomour*, constituent la classe inférieure, et les *tchorva*, pasteurs, forment la classe distinguée; les *tchomour* font aussi du feutre et des tapis qu'ils échangent avec les Persans d'Asterabad pour des objets manufacturés et de tissus de soie et de coton. Parmi les *tchorva* sont les nobles, ou *khan*; mais chez les Yomouds, comme chez les autres Turkomans, le véritable chef est celui qui est le plus hardi et le plus heureux dans ses incursions, sans avoir besoin d'appartenir à l'aristocratie.

Ils se divisent en huit nations :

1° Les *Tchaudor*, sur l'Oust-Yourt, entre la mer Caspienne et la mer d'Aral;

2° Les *Yomoud*, au sud de ceux-ci, entre la Caspienne et le bas Oxus, dans l'ancienne Hyrkanie;

3° Les *Goklen*, à côté de ceux-ci, et sur la frontière de la Perse;

4° Les *Tekke*, à l'est de ces derniers, et dans le désert où

se perd le Mourgh-Ab. Ce sont les plus nombreux et les plus pillards ;

5° Les *Sarik*, aux environs de Merv ;

6° Les *Salor*, qui passent pour les plus nobles, à l'est de Meched et sur la route de Bokhara ;

7° Les *Ersari* ;

8° Les *Karadachli*, qui errent sur les limites du khanat de Bokhara ;

M. Radloff (*loc. cit.*, p. 506) cite trois tribus turkomanes vivant à la façon des Usbeks, établies dans la vallée du *Zerafchan* ; ce sont les *Kasai-Agli*, *Khandjigali* et les *Boghoshéliis*.

VII. *Les Hézarèh*. — On comprend sous ce nom une réunion de vingt-cinq tribus qui se livrent à l'agriculture et à la vie pastorale, surtout dans les vallées de l'Hindou-Koh et du reste de la chaîne paropamisienne. Bien que les Hézarèhs parlent un dialecte persan corrompu, ils appartiennent anthropologiquement à la race ouralo-altaïque, et à la branche mongole de celle-ci. Du reste, le fondateur de la dynastie mongole de l'Inde, le Timouride Baber, affirme dans ses mémoires que de son temps ils parlaient un dialecte mongol. Abou'l-Fazl prétend qu'ils sont les descendants de *Mankhou-khan*, petit-fils de Djenghis-khan. Enfin Elphinstone (*Voyages*, etc., p. 478), assure qu'il se reconnaissent eux-mêmes comme parents de Kal-mouks établis aux environs de Kaboul. Les autres voyageurs, comme Wood et Ferrier, les dépeignent comme de vrais Mongols au physique ; le dernier s'exprime ainsi : « Leur figure est carrée, plate, anguleuse ; leurs yeux petits et obliquement placés ; leur teint pâle, bilieux, et leur barbe rare. Ils sont plutôt petits que grands, mais avec des proportions bien prises, indiquant une grande force musculaire. Leur bravoure va jusqu'à la témérité et les fait redouter des Afghans ; il n'y a pas de meilleurs cavaliers dans toute l'Asie. Leur duplicité n'est pas aussi grande que celle de leurs voisins ; on remarque chez eux, au contraire, une

simplicité et une naïveté qui contrastent singulièrement avec la férocité de leurs mœurs. Les femmes de cette peuplade se piquent d'être aussi braves que les hommes : quand le cas l'exige, elles montent à cheval et se servent du fusil et du sabre avec autant d'intrépidité et d'adresse que le plus hardi guerrier. En temps de paix, ce sont elles qui supportent tous les travaux du ménage et de l'agriculture et qui, avec les enfants, tissent ces *barek* qui leur rapportent de si grands bénéfices. On ne peut pas dire qu'elles soient belles, mais elles sont bien proportionnées et jouissent d'une liberté d'action rare chez les femmes asiatiques. Leurs maris ne paraissent pas jaloux, et les Afghans prétendent que ces femmes profitent largement de l'abandon où on les laisse. » (*Voyages etc.*, t. I, p. 367-368.) Les Afghans n'ont point tort, si l'on en juge par l'hospitalité *complète* qu'offrit à M. Ferrier lui-même un certain Timour-beg, chef de la tribu des Seherahis. (*Loc. cit.*, t. I, p. 434-435.)

Ajoutons que les Hézarèhs sont chiïtes et en état d'hostilité perpétuelle avec leurs voisins sunnites les Aymaks.

Sur le versant méridional de la chaîne du Thian-Shan, mais à l'Est, on trouve des tribus de Kalmouks bouddhistes; selon M. Shaw, ces Mongols commencent à apparaître dans les environs de Karachar. Non loin de là, sur les frontières du grand désert de Gobi, habite un peuple ouraloaltaïque probablement mais presque inconnu, celui des *Dulani*, ce sont des musulmans demi-nomades et surtout adonnés au brigandage.

La race sémitique est représentée dans ces contrées par des Juifs que la conquête russe a tirés d'un état d'abaissement et d'humiliation pareil à celui où ils étaient en Occident pendant le moyen-âge. Elle est aussi représentée par quelques petits groupes d'Arabes turkisés, fiers de leur origine sainte. La plus notable agglomération se trouve dans la vallée du Zerafchan, au sud-ouest de Katty-Kourgân. Ils se distinguent, dit M. Vereschaguine, par une physionomie

expressive, des yeux vifs et perçants, des sourcils touffus et une belle barbe. » (*Loc. cit.*, p. 220.)

Chez les Turkomans, il y a quatre familles qui se prétendent d'origine arabe et descendants des khalifes ; ce sont : les *Khodjas*, descendants d'Ali ; les *Attas*, descendants d'Omar ; les *Chikhs*, descendants d'Osman ; et les *Makh-toum-Kalis*, descendants d'Abou-Bekr. Ils vivent à part et sont très-considérés.

Nous devons signaler encore l'existence dans le voisinage de Yarkand de colonies thibétaines mahométanes ; on appelle ces gens-là des *Balti* et ils proviennent des invasions des montagnards de l'Himalaya dans les riches plaines de l'Hexapole.

Enfin, il ne nous faut pas oublier certains sauvages de race inconnue, se nourrissant de poissons, se couvrant d'écorces d'arbres, qui vivraient dans le district de Kurdam-Kak, tout-à-fait à l'est du Turkestan oriental, dans le désert, auprès du mystérieux lac Lob, qui n'est peut-être plus qu'un vaste marais.

Telle est la composition de la population si bigarrée d'un grand pays où se heurtèrent autrefois les races de l'Éran et celles du Nord, où la race aryenne retrouvera peut-être un jour son berceau et peut-être aussi ses enfants les plus purs dans de pauvres montagnards qui ont préféré leur indépendance dans les âpres défilés et les vallées alpestres à la richesse trop précaire, et à l'asservissement des habitants des plaines. C'est ce que l'établissement de plus en plus solide de la Russie dans l'Asie centrale permettra probablement de décider un jour.

En attendant, la conclusion que l'on peut tirer des faits énoncés dans l'ensemble de ce travail est que la supériorité de la race et de la culture aryennes sont incontestables. Malgré les conditions si défavorables qui leur étaient faites par les invasions fréquemment répétées des hordes ouralo-altaïques, les Aryo-Éraniens de l'Asie centrale ont vigoureusement lutté pour l'existence. La persistance indomptable

du génie et du type aryens dans des contrées trop souvent submergées par des flots de barbares aux larges faces glabres est un fait considérable. L'avenir démontrera que ce n'est pas à tort que l'anthropologie et l'histoire accordent dès à présent la prépondérance aux Aryas aussi bien dans l'Asie centrale que partout ailleurs, soit que les Aryas agissent par la race et la culture, soit qu'ils établissent leur domination irrésistible par la culture seulement.

Mais c'est surtout aux Russes, Aryo-Slaves, qu'incombe cette tâche importante dans les contrées qui ont été l'objet de notre étude; c'est à eux que la civilisation occidentale, œuvre véritablement aryenne en dépit de mille influences étrangères, devra un développement nouveau au pied de l'antique berceau de notre race; c'est à eux que les sciences historiques seront redevables de la découverte d'un grand nombre de documents variés et d'un haut intérêt.

La cause de la science et celle de l'humanité ne sont pas seulement connexes, elles sont identiques, Toutes deux ont été servies par la conquête de la Russie dans des régions où l'islamisme, d'une part, et les hordes sauvages des steppes qui séparent l'Oural et l'Altai, d'autre part, avaient implanté l'ignorance, le fanatisme et la barbarie sur les ruines de la civilisation éranienne. Certes, nous ne songeons ni à la restauration de celle-ci — son heure est depuis longtemps passée — ni à l'extermination des nomades; mais nous espérons que par la force de la culture européenne, par la force aussi de l'énergique, vigoureux et persistant tempérament aryen, un jour viendra où les Aryas de l'Asie centrale, jusqu'ici opprimés, subjugués par les Tatars ou les Mongols, rapporteront à la fin une victoire décisive en absorbant, en faisant disparaître au milieu d'eux les races, naguère victorieuses, dont la prépondérance pendant plusieurs siècles n'aura, après tout, subsisté qu'un moment dans la durée énorme de l'évolution humaine.

